

GUSTAVE TOUDOUZE

LA

BARONNE

MOEURS PARISIENNES



PARIS

VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



DU MÊME AUTEUR :

MADAME LAMBELLE, <i>ouvrage couronné par l'Académie française</i> , 10 ^e édition, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
LA SÉDUCTRICE. roman parisien, 6 ^e édition, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
LE VICE, mœurs contemporaines, 4 ^e édition, 1 vol. in-18	3 fr. 50
OCTAVE, scènes de la vie parisienne, 1 vol. in-18.	3 fr. »
LA SIRÈNE, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
LE COFFRET DE SALOMÉ, 1 vol. in-18.	3 fr. »

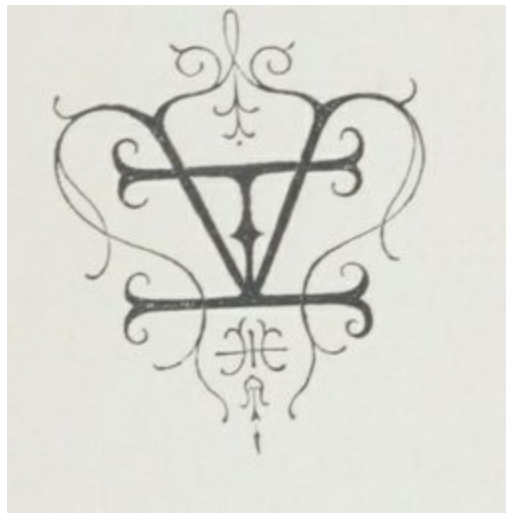
CORBEIL. – Typ. et stér. B. RENAUDET.

GUSTAVE TOUDOUZE

LA

BARONNE.

MŒURS PARISIENNES



PARIS

VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

A

ALPHONSE DAUDET

A L'ÉMOUVANT HISTORIEN DE NOTRE VIE MODERNE,
A L'OBSERVATEUR SI POIGNANT ET SI PÉNÉTRANT DE
L'HUMANITÉ CONTEMPORAINE,

*J'offre cette étude avec ma plus vive admiration et ma très grande
affection.*

GUSTAVE TOUDOUZE.

Février 1883.

LA BARONNE

MOEURS PARISIENNES

I

« Un bon fauteuil numéroté pour ce soir ! »

« Une loge de face ! »

« Des places pour la première ! »

Avec un doux susurrement des lèvres, la caressante et enjôleuse invitation des marchands de billets allait, se faufilant à travers les groupes réunis çà et là autour du Théâtre-Français, rôdant le long des colonnes, circulant sans relâche de la place qui fait face à la Civette au retour du bout de rue Mont-pensier qui entre dans la rue de Richelieu.

Gouailleurs, des gavroches narguaient, d'un ton traînard :

« Des places ! – plus cher qu'au bureau ! »

Ils s'amusaient de quelques étonnements naïfs de provinciaux adossés au magasin de l'armurier Lepage, regardant de leurs yeux ronds la queue houleuse et tapageuse qui, s'étant d'abord formée sous le péristyle, du côté des places bon marché, se repliait vers le Palais-Royal.

A deux heures de l'après-midi, malgré un froid humide et pénétrant, des intrépides prenaient déjà place à proximité du guichet, sans s'épouvanter des trois couples d'heures les séparant encore du moment où devait commencer la représentation.

A cinq heures, à la nuit tombante qui épaississait ses ténèbres, il y avait déjà près de deux cents individus, serrés les uns contre les autres, battant la semelle pour réchauffer leurs pieds engourdis par une boue épaisse et glaciale, égayant leur longue station par des lazzi, des cris d'animaux, des racontars de toute sorte. La plupart étaient jeunes, imberbes ou très barbus, des gens du Nord plus calmes, des Parisiens blagueurs, des Méridionaux exubérants, porteurs de feutres mous, de vestes bizarres, de costumes à effet, un public d'étudiants dominant fortement.

« Le Moniteur du cinq ! »

« L'Officiel du soir ! »

« Le programme ! »

« L'entr'acte ! »

« La liste complète des personnages de la pièce que l'on va représenter ! »

D'une voix éraillée, glapissante, les vendeurs de journaux tendaient aux patients qui faisaient la queue, leur marchandise aussi humide de la pluie brumeuse et incessante que de l'encre d'imprimerie toute fraîche.

Une animation croissante montait peu à peu tout autour du théâtre, l'enveloppant d'un grand murmure continu, sorte de bouillonnement grondeur flottant au-dessus de la houle noire des têtes. Les sergents de ville allaient et venaient, invitant à circuler, faisant prendre rang à la file, veillant au bon ordre.

De temps, en temps, un passant paisible, quelque innocent boutiquier, attiré par le vacarme, s'approchait de la porte centrale et lisait, dans son cadre grillagé, l'affiche chamois, ainsi disposée et conçue :

1680

COMÉDIE-FRANÇAISE

1865

Les bureaux
ouvriront à 7 h. 1/4

Aujourd'hui MARDI 5 Décembre

On commencera
à 7 h. 3/4

LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR DONNERONT :

Première représentation

HENRIETTE MARÉCHAL

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE

MM. GOT, Pierre de Bréville. — DELAUNAY, Paul de Bréville.

LAFONTAINE, M. Maréchal.

Mmes Victoria LAFONTAINE, Henriette Maréchal. — ARNOUD-PLESSY,

Mme Maréchal. — DINAH-FÉLIX, Thérèse.

ACTEURS DU PREMIER ACTE :

M. BRESSANT, un Monsieur en habit noir, MM. SEVESTE, GUÉRIN,
TRONCHET, Mmes Rosa DIDIER, LLOYD, BARRETTA, RAMELLI, Masques,
MM. MONTET, PRUDHON, Amis.

PROLOGUE EN VERS DE M. THÉOPHILE GAUTIER

Récité par Mlle PONSIN

HORACE ET LYDIE

Comédie en 1 Acte, en vers, de M. PONSARD

Acteurs : M. GUICHARD, Mmes Rose DESCHAMPS, TORDEUS

LE DÉPIT AMOUREUX

Comédie en deux Actes, en vers, de MOLIERE

Acteurs : MM. GARRAUD, Eugène PROVOST, C. VERDELET,
SEVESTE, Mmes Rose DESCHAMPS, DINAH-FÉLIX

Ordre : HORACE ET LYDIE | HENRIETTE MARÉCHAL | LE DÉPIT AMOUREUX

DEMAIN

LE GENDRE DE M. POIRIER

Comédie en quatre Actes, en prose, de MM. Émile AUGIER et J. SANDEAU

LE VILLAGE

Comédie en 1 Acte, en prose, de M. Octave FEUILLET

Et il se retirait, effaré par tout ce monde, assourdi par les cris, les commencements de dispute, les plaisanteries salées des étudiants ou les insinuations obséquieuses des marchands de billets :

« Allons, monsieur, décidez-vous. Il n'y a plus de places au bureau. Voulez-vous un fauteuil ? »

Au plus épais de la queue, resserrée contre le mur par une barrière de bois mobile, tout près du guichet où s'entassaient ceux qui étaient venus de bonne heure et avaient le plus de chances de pénétrer dans la salle, d'avoir des places, les conversations s'engageaient sur les sujets du jour.

« Eh bien ! tu es content, disait un grand diable poilu jusqu'aux yeux à un jeune blondin en veston de velours. Ton patron est nommé. Vlan ! un immortel de plus, section des Beaux-Arts !

– Mais oui. Hesse n'a eu que quatorze voix et Gérôme dix-neuf. C'est lui qui remplacera Heim à l'Institut.

– On devait bien cela au remarquable peintre de *Après le bal* et de tant de belles œuvres.

– A propos de son Pierrot tué en duel il paraît que nous allons en voir, ce soir, des masques.

– Le bal de l'Opéra à la Comédie-Française ! Rien que ça de toupet.

– Avez-vous été à la conférence de Notre-Dame ? demandait-on dans un autre coin.

– Pas encore.

– Il faut y aller. Le père Hyacinthe est étourdissant.

– Ah bah !

– Dimanche dernier, à sa première, il y avait foule, mon cher, et des jolies femmes, à ne savoir où regarder.

– C'est le prédicateur à la mode.

– Il prêchera pendant tout l'Avent.

– On ira.

– On a fait courir le bruit de la mort du comte de Chambord.

– Encore un canard, auquel *l'Union* a coupé les ailes : il se porte comme vous et moi.

– Étiez-vous à l'affaire de ce matin, rue de l'École-de-Médecine ? interrogea un carabin moustachu.

– Non. Qu’est-il arrivé ?

Un vrai drame. Vous connaissez le docteur Francaviglia ?

– L’oculiste, au 41.

– Oui.

– Eh bien ?

– Ce matin, à cinq heures et demie, il est descendu en courant se réfugier chez la concierge, la tempe crevée d’un coup de bistouri, la main droite fendue, criblé de blessures.

– Vous l’avez vu ?

– Je passais, j’ai aidé à le soigner. Un de ses compatriotes devenu fou, le docteur Cuzionetta, qu’il avait recueilli, s’était jeté sur lui dans un accès. Quand nous sommes montés pour arrêter le malheureux, nous l’avons trouvé mort, avec dix coups de bistouri dans le cœur. C’est Nélaton qui a chloroformisé le blessé et lié les artères coupées.

– Bigre ! Il y a donc une épidémie sur les médecins ?

– Faut croire.

– En effet, car ce pauvre Jobert de Lamballe est chez le docteur Blanche.

– C’est triste, un si beau talent !

– Sapristi ! que j’ai faim ! » fit une voix enjouée. Un garçon, solidement bâti, les cheveux ras, la barbe courte, regardait d’un air affamé, en montrant une double rangée de dents solides, son voisin, un mince et fluët jeune homme, en train d’entamer un pain fendu, muni de charcuterie.

« Si j’osais, Monsieur ! riposta le mangeur avec un rire encourageant.

– Osez ! osez ! Je broierais du fer.

– Je vous offrirais un pain semblable, tout garni.

— Ma foi ! Monsieur....

— Fernand Rénal...

– Un parent de l’auteur dramatique ?

– Le propre fils !

– Fichtre ! permettez-moi de vous serrer la main, comme preuve de ma grande admiration pour votre père, et de me présenter à vous : – Germain Durand, vingt-deux ans, étudiant en droit et en médecine.

– Pour n’être pas en reste, je vous dirai que je suis dessinateur et que j’aurai bientôt dix-neuf ans, mais à la condition que vous accepterez de

partager mon frugal dîner.

– Frugal ? De la charcuterie ! Vous blasphémez ! J’accepte, et de grand cœur.

– Je ne sais si le jambon est fin, mais je puis vous garantir qu’il ne vient pas du quartier des Enfants-Rouges.

– Ah ! oui, s’écria l’autre avec son vaste rire communicatif, de la boutique de ce facétieux industriel qui truffait ses pieds de cochons avec des rondelles de mérinos noir. Très ingénieux !

– Ingénieux ! mais il ne fallait pas se faire pincer.

– Tous les journaux en font des gorges chaudes. » La connaissance se poursuivait entre les deux jeunes gens, tandis qu’ils dévoraient d’un bel appétit, aiguisé par une longue attente, les provisions variées dont Fernand Rénal avait eu la précaution de garnir largement ses poches.

« Mais c’est tout un dîner ! s’exclama Germain, la bouche pleine, en voyant son nouvel ami tirer encore de sa poche un flacon d’eau et de vin.

– A peu près. Il ne manquera que le café.

– Ah ! permettez : au premier entr’acte, après *Horace et Lydie*, j’offre mazagran et cognac au café du Théâtre ! Hein ?

– Entendu. Du reste, laissez-moi faire et je m’arrangerai pour que nous ne soyons pas séparés.

– Ah ! vous croyez que nous pourrons nous placer ?

– Je vous le promets, ajouta Fernand en se penchant à l’oreille de son compagnon. Pourvu que nous entrions, je vous réponds du reste. Je sais où il faut aller pour être bien casé ; vous n’aurez qu’à me suivre.

– Vous me rendrez là un fier service. »

Autour d’eux une discussion très vive s’entamait, les uns tenant pour la nouvelle pièce, dont les journaux parlaient depuis longtemps, les autres la décrivant d’avance. Ils écoutèrent.

« C’est ignoble, honteux ! assura une voix.

– On force la main à la Comédie-Française, affirma un autre.

– On sait ce que c’est : affaire de protection ! riposta d’un air entendu un troisième.

– Une réédition de *Gaëtana* ! Mais nous sommes là : on ne nous fera pas taire, nous autres.

– On verra si nous savons siffler.

– Il me semble qu'on pourrait attendre encore un peu avant de condamner la pièce, remarqua ironiquement Germain.

– Monsieur est pour le Gouvernement, répondit avec dédain le critique.

– La Cour est à Compiègne, qu'elle y reste, je m'en moque pas mal et je ne vois pas ce que mes opinions politiques viendraient faire ici ! fit l'étudiant.

– Alors, Monsieur ne sait peut-être pas que c'est une princesse qui fait jouer la pièce en question.

– Le grand malheur ! Ne devons-nous pas *la Dame aux Camélias* à l'influence d'un duc, et, à celle de l'empereur lui-même, *le Fils de Giboyer* et *la Faustine* ? Tant pis pour les théâtres si les belles œuvres ont besoin de protections. Il ne s'agit ici que de littérature et pas d'autre chose.

– Très bien. Voilà qui est parler honnêtement et sainement, ajouta Fernand, en tendant la main à Germain.

– Aussi, reprit celui-ci, n'est-il pas insupportable et odieux d'entendre éreinter une pièce, avant même d'avoir pu la juger, sur des simples cancans de journaux ! Que nous fait la protection de M. un tel ou de madame une telle ? Après tout, je ne suis pas suspect d'engouement pour le régime actuel, loin de là ; mais je suis juste et je reconnais hautement que c'est dans le salon de la princesse, dont on veut parler, que se réunissent toutes nos grandes intelligences, toutes nos grandes gloires dans les lettres, les sciences et les arts, sans distinction d'opinions.

– Vous avez raison, mon cher monsieur Durand, la pièce sera bonne ou mauvaise. Le reste ne regarde personne. »

Voyant la tournure prise par la discussion, les cabaleurs se détournèrent des deux jeunes gens et échangèrent quelques mots à voix basse.

Germain ne voulait pas écouter, mais un inconnu leur ayant lancé l'apostrophe :

« Amis des auteurs ! »

Il ne put s'empêcher de leur crier :

« Je ne les connais même pas de vue, ce dont je serais très fier et très flatté.

– Certes, reprit Fernand indigné d’une si visible malveillance, comment ne pas s’honorer d’être l’ami de ceux qui ont écrit les *Hommes de Lettres*, *Sœur Philomène*, *Germinie Lacerteux*, *Rénée Mauperin*, des œuvres qui tiennent une telle place dans notre littérature moderne ! »

Puis d’autres préoccupations s’emparèrent de ceux qui attendaient depuis si longtemps, en voyant l’heure approcher. Les impatiences s’excitaient, les paroles s’échauffaient ; dans quelques instants on allait savoir si on aurait de la place, malgré les bruits que faisaient courir des gens de mauvaise foi, assurant, avec le perfide entêtement de la calomnie, de l’anonyme *on dit*, que toute la salle était louée, donnée à des amis.

Comme si, dans le cas où de pareils racontars seraient vrais, la pièce applaudie à la première représentation par des amis ne serait pas sifflée aux autres par le public payant. Mais le parti pris a de ces aveuglements sourds, de ces butements obtus contre la raison et le bon sens, d’où ne peuvent le tirer ni les explications saines, ni les raisonnements logiques. Non ; on a dit que la salle était occupée par la foule des amis, beaucoup ne voient pas plus loin et s’obstinent dans cette idée qui leur évite de juger, ou de croire à la conscience, à l’honnêteté, au travail des auteurs. D’avance, en fermant les yeux, on criait que la première scène française allait être déshonorée par cette pièce inconnue, parce qu’on la soupçonnait de hardiesse et de franchise.

Dans leur indignation de jeunes gens, amoureux de tout ce qui est nouveau, de tout-ce qui est un pas fait vers la lumière, l’art, ils défendaient la jeunesse qu’ils aimaient aussi chez les autres, et ne voulaient pas qu’on pût les confondre avec ces étudiants se donnant le mot d’ordre de siffler des novateurs, de détruire bêtement et cruellement, en quelques instants, l’ouvrage qui a coûté tant de veilles, tant d’heures laborieuses aux auteurs.

Se réservant de juger l’œuvre avec leur indépendance complète, Fernand Rénal et Germain Durand s’étaient immédiatement compris et entendus dans leur révolte honnête contre les promoteurs de cabale.

Le guichet s’ouvrit et la buraliste commença la distribution des billets au milieu du brouhaha des voix, des réclamations des derniers arrivés qui se récriaient de ne pouvoir obtenir d’aussi bonnes places que les premiers

entrés. Il fallut à plusieurs reprises l'intervention des sergents de ville pour empêcher de véritables scènes de désordre.

Beaucoup de tout jeunes gens riaient de ce tapage, se répétant :

« Ce sera drôle. Il va y en avoir du train !

– On doit siffler ? reprenait un autre, interrogeant.

– Oui ! oui ! Il y a des choses d'un raide dans la pièce ! Vous verrez ! vous verrez ! »

Sans arrêter, les mieux placés, ceux qui avaient fait quatre ou cinq heures de queue par ce temps épouvantable, cette fin de journée pluvieuse et glaçante, défilaient devant le guichet, s'indignant de ne pas avoir tous des parterres, et se contentant de. deuxièmes galeries, avec l'intention de faire payer leur déconvenue à la pièce. Certes ils se rattraperaient en cris, en hurlements et en sifflets du temps passé à attendre et du piétinement sur place dans la boue.

Conduit par Fernand, qui avait des relations dans le personnel et connaissait parfaitement les êtres, Germain put trouver une bonne place de parterre auprès de son ami, au centre même du premier rang des stalles, dans une situation qui leur permettait de voir parfaitement la salle et la scène.

A sept heures trois quarts, le rideau se levait sur l'acte de Ponsard. La salle était pleine, sauf les belles loges et quelques fauteuils de balcon ou d'orchestre.

Dès les premières scènes de l'anodine petite pièce, un souffle d'électricité courut à travers toute la salle. Le nuage, qui paraissait recéler la tempête, se montra bientôt, s'étendant sur les secondes galeries et les secondes loges, avec son maximum d'intensité au centre, au paradis, à l'amphithéâtre.

Des plaisants se firent la voix en imitant le coq ou d'autres animaux, accueillant par des brocards et des bordées *Horace et Lydie*, nullement habituée à soulever de pareilles émotions.

« Vous voyez, ils s'exercent, murmura Fernand à L'oreille de son voisin.

– Ce sont bien les siffleurs de *Gaëtana*, » répondit Germain.

Se retournant, il chercha à retrouver des amis ou des connaissances dans la foule des spectateurs entassés sous le lustre.

« Tenez, fit-il, en indiquant une tête, voyez-vous là, juste au milieu, en face de nous, un garçon bizarre ?

– Un grand nez ?

– Oui. Une vraie tête de fantoche.

– Vous le connaissez ?

– C'est un élève de l'École des mines, surnommé *Pipe-en-bois*, et qui a la réputation de faire tomber les pièces.

– Jolie réputation !

– De plus, un des héros de *Gaëtana* ! Observez-le durant la soirée et vous verrez si je ne dis pas vrai. Il est là à sa place de bataille. »

Fernand haussa les épaules.

Horace et Lydie se termina au milieu de grondements encore modérés, mais qui prouvaient que, dans les régions supérieures du théâtre, on s'essayait réellement pour la pièce suivante.

Durant l'entr'acte, les nouveaux amis allèrent prendre le café, selon leurs conventions.

Quand ils regagnèrent leurs stalles, les loges étaient pleines, la critique à son poste. Fernand, bien que plus jeune que Germain, connaissait tout le monde ; il désigna à celui-ci les célébrités du jour.

Dans une avant-scène, une princesse de la famille impériale trônait au milieu de ses intimes, celle-là même que la cabale accusait niaisement de protéger les auteurs. Aux loges beaucoup d'épaules nues, de diamants et de plumes, de robes étalant leur chatoiement multiple sur l'ampleur débordante des crinolines, alors dans toute leur vogue.

Puis, un peu partout, les grands écrivains, les critiques, les étoiles de la presse, les illustrations dramatiques.

Une rumeur confuse formait un bourdonnement formidable couvrant le bruit des entrées et des sorties.

Trois coups furent frappés avec la solennité habituelle à la Comédie-Française. Un silence énorme envahit cette salle bruyante, tandis que le rideau montait lentement, découvrant peu à peu le décor du premier acte, le couloir des loges et la galerie du fond à l'Opéra.

Cette accalmie extraordinaire et soudaine semblait le calme de plomb qui précède les grandes tempêtes, éteignant toutes les voix, tous les murmures

de la nature. Les respirations paraissaient suspendues.

Mademoiselle Ponsin, en peplum, s'avança un peu frémissante et lança le premier vers du prologue :

Bast ! tant pis, Mardi Gras a lâché sa volière...

et elle continua, détaillant d'une manière adorable la pièce du maître au milieu d'une respectueuse attention.

Un tonnerre d'applaudissements partit des loges, du parterre et de l'orchestre, au moment où, coupant le dernier vers :

L'action surgira terrible.

un masque entraînait mademoiselle Ponsin toute palpitante en criant gouailleusement :

As-tu fini !

La pièce commençait.

Les masques envahirent la scène. C'était le moment critique. Une sorte de stupeur étonnée accueillit toute cette allure folle et endiablée du début, ce grouillant remue-ménage qui est du Gavarni mis en action, un souffle chaud et vrai de cette haleine embrasée, alcoolisée, des nuits de bal à l'Opéra.

Haletants, la main appuyée à la barre qui les séparait des fauteuils d'orchestre, Germain Durand et Fernand Rénal dans une même communion d'idées écoutaient, séduits, convaincus, entraînés :

« Est-ce vivant ! » s'écria le dessinateur.

Muet, son camarade approuvait du regard.

Mais tandis que la majorité de la salle gardait encore son calme, en haut, sous le lustre, une rumeur s'accroissait, plus murmurante, s'enflant peu à peu dans le grand mutisme du premier moment.

On semblait attendre l'occasion. Et quand Rosa Didier, en costume de bébé, lança à Paul de Bréville l'apostrophe :

« *Tiens ! cet innocent... Vois donc, j'ai une épingle qui me pique dans le dos...*

Le nuage orageux creva en une huée soutenue. La tempête éclatait.

Désormais, c'était fini : le bruit, une fois commencé, ne s'arrêta plus. Tout servit de prétexte aux cris, aux sifflets, aux interpellations furibondes

on idiots. Les applaudissements des auditeurs raisonnables de l'orchestre, du parterre ou des loges attisaient les fureurs de l'amphithéâtre. Le déchaînement était complet.

Bressant, si étonnant et si charmant dans le rôle du Monsieur en habit noir, fut interrompu à chaque phrase, à chaque mot, et poursuivit bravement ses amusantes tirades en dépit des hurlements. On feignait des indignations grotesques ou bien on empoignait les mots avec un enfantillage voulu, en dépit d'une admirable interprétation.

Cela se calma un peu à l'entrée de M. Maréchal, et les scènes suivantes furent à peu près écoutées.

La toile tomba sur le premier acte, au milieu d'un vacarme assourdissant.

« Ou déshonore Melpomène ! » cria de l'orchestre un Prudhomme digne de la plume de Monnier.

Du parterre, des spectateurs, tournant le dos à la scène, hurlaient, en regardant les secondes galeries :

« A la porte les tapageurs ! »

Des hauteurs tombaient les braillements :

« A bas la claque ! »

Les discussions continuèrent jusque dans les couloirs, où on se montrait même le poing. On se fût cru revenu aux beaux jours d'Hernani et des belles luttes romantiques.

D'autres causaient de leurs petites affaires, d'une terrible explosion de gaz qui venait d'avoir lieu à neuf heures et demie aux Bouffes, pendant la répétition générale du deuxième acte des *Bergers*. Au foyer, un boulevardier donnait des détails. Un malheureux gazier avait l'épaule déchirée et une jambe brisée ; c'était l'unique victime. Désiré et Mademoiselle Marié se trouvaient en scène, Berthelier prêt à y entrer, au moment de l'accident, qui s'était produit dans le premier dessous.

Un jeune homme, dans un groupe, se faisait remarquer par la vivacité toute méridionale avec laquelle il défendait *Henriette Maréchal* ; ses cheveux longs tombant en boucles sur ses épaules, son profil d'une correction parfaite, sa physionomie parlante attiraient les regards.

Fernand le montra à son camarade, en lui soufflant un nom à l'oreille.

« Ah ! fit celui-ci, l'auteur des *Amoureuses*.

– Sans compter *la Dernière Idole*, *les Absents* et enfin *l'Œillet blanc*, joué ici en avril dernier.

– Beaucoup de talent.

– Un avenir superbe. Vous verrez. »

Lancés sur ce chapitre, ils parlèrent des nouveautés, de *Spirite*, dont le *Moniteur* publiait la fin, des *Chansons des Rues et des Bois*, de la Bible illustrée de Doré, des chroniques du *Figaro*, de *la Confession de Claude*, d'un jeune écrivain très hardi, auquel on devait déjà des *Contes à Ninon*.

Ils s'approchaient des littérateurs en renom pour entendre ce qu'ils disaient de la pièce et ils constatèrent avec joie que les plus éminents lui étaient favorables. Ce n'était pas un mince honneur que de voir leur modeste opinion appuyée par les grandes autorités littéraires et dramatiques de l'époque.

La sonnette tinta. Ils se hâtèrent de retourner au parterre. En haut le bruit continuait en sourdine.

On était en pleine action, à Ville-d'Avray, dans la famille Maréchal. Le calme semblait renaître, lorsque Lafontaine, dans le personnage du père, prononça les mots qui terminent la scène IV :

« *Je crève de faim, je suis levé depuis six heures, moi...* »

Les huées reprirent de plus belle avec une susceptibilité outrée et méchante, comme si Molière n'avait pas porté à la scène des expressions plus crues que cette inoffensive exclamation d'un homme qui, en définitive, avait été ouvrier avant d'être riche. On ne pouvait nier la cabale.

Un des spectateurs de l'orchestre, à la chevelure et à la barbe d'un noir d'encre, se retourna, fixant, sur l'amphithéâtre où dominait une voix stridente, l'éclair dur de ses regards.

« N'est-ce pas lui qui a écrit *les Réfractaires* ? interrogea à voix basse Germain Durand.

– Lui-même. »

On l'entendit grommeler rudement :

« Ah ! çà, je connais cette voix-là ! »

Et après quelques instants, reconnaissant celui qu'il cherchait :

« Je l'aurais juré : Pipe-en-bois ! »

Je ne m'étais pas trompé, reprit Germain, c'est bien lui qui mène le tapage. »

Les scènes suivantes se déroulèrent au milieu d'une hostilité opiniâtre, s'accrochant à tout pour redoubler, à la phrase inoffensive d'Henriette :

« ... *Quand j'ai donné la main à une personne que j'aime, je garde les gants que j'avais... J'en ai tout un tiroir...* » à ceci ou à cela, sans raison, sans sincérité, et enfin se montrant plus violente encore, lorsque madame Maréchal, succombant à la passion qui grandit en elle, dépose un baiser sur le front de Paul évanoui.

Le troisième acte, à Trouville, n'apaisa pas l'orage, loin de là, et ce fut avec des hurlements assourdissants que l'on accueillit, des places élevées surtout, le coup de pistolet de la fin. Il semblait que l'on fût sérieusement révolté de ce meurtre si logique, si neuf, et qui est véritablement la plus terrifiante et la plus effective punition de l'adultère.

Au milieu des vociférations de toute sorte, on put distinguer le cri :

« Oh ! c'te balle ! »

La gaminerie et la mauvaise foi des siffleurs se trahissaient.

On ne voulait rien écouter, de parti pris. On n'eut pas même le respect dû au talent hors ligne, à la magnifique énergie, avec lesquels les acteurs avaient lutté contre ce constant mauvais vouloir, défendant d'une manière vraiment héroïque la pièce que les auteurs leur avaient confiée.

Lorsque Got s'avança près de la rampe pour nommer ces derniers, toute la salle était debout, dans un délire frénétique : les uns applaudissant sans se lasser, réclamant les noms, criant à l'excellent acteur qui avait donné une si belle allure à Pierre de Bréville, de les dire ; – les autres, hurlant, sifflant, faisant tout pour que ces noms ne pussent être entendus.

Dix minutes, Got resta là, immobile, très pâle, attendant un moment de calme pour en profiter ; enfin, sur le conseil de Provost qui lui fit signe, il se décida à parler au milieu d'un formidable concert de cris, et les noms des laborieux et délicats auteurs d'*Henriette Maréchal* s'engloutirent dans l'ouragan humain.

« Allons-nous en ! Allons vite ! C'est abominable, odieux ! on n'a pas idée de pareils sauvages ! »

Écœuré, les mains lourdes à force d'avoir applaudi, la voix enrouée, des larmes de colère aux yeux, Fernand Rénal entraîna Germain.

Ils sortirent, sans vouloir rester au milieu de ce vacarme honteux pour ceux qui en étaient les promoteurs.

Dehors la pluie tombait à flots, tandis que les cafés s'emplissaient de gens emportés dans d'interminables discussions, où les phrases roulaient et écumaient comme des vagues houleuses. Les deux jeunes gens, renonçant à écouter *le Dépit amoureux*, après cette chaude bataille, se dirigèrent vers la place du Carrousel.

II

Jusqu'à deux heures du matin, dans la chambre meublée où logeait Germain Durand, 58 rue Monsieur-le-Prince, les nouveaux amis bavardèrent de la pièce, du théâtre et de la littérature.

Toujours causant, sous une pluie glaciale, ils avaient traversé la place du Carrousel et le pont des Saints-Pères, Fernand Rénal ayant offert à son camarade l'abri commun d'un parapluie jusqu'au quartier latin, et l'étudiant, ayant répondu à cette offre par celle d'un verre de cognac ou d'une tasse de thé.

Se grisant de ce qu'il disait, Fernand ne tarissait pas, citant des fragments entiers des livres de ceux qu'il admirait. Au besoin il complétait sa pensée par un coup de pouce de haut en bas dans l'air, le zigzag accentué et coutumier de l'artiste, par un geste arrondi de la main ou par un bout de croquis en quatre coups de crayon au coin d'un journal traînant sur la table de son hôte, entre les planches anatomiques, les livres de droit et les fragments d'os.

Germain, fumant une pipe à long tuyau, se balançait à cheval sur une chaise de paille, les coudes au dossier, envoyant devant lui de lourdes bouffées de fumée, se noyant dans un nuage, d'où ses yeux aigus pointaient, étudiant obstinément le jeune discoureur sans que celui-ci s'en aperçût.

Avec sa verve parisienne, son grasseyement d'enfant de la capitale, ce parler gras et elliptique sorti du faubourg et régnant dans les salons autant qu'au boulevard, Fernand allait toujours, enthousiasmé et expliquant les raisons de son enthousiasme à l'aide d'une faconde amusante, où le bagou de l'atelier complétait l'argot des coulisses, moitié cabot, moitié rapin.

A peine s'arrêtait-il un moment pour pincer du bout des lèvres le papier mâchuré d'une cigarette, qu'il rallumait constamment.

Germain restait plus froid, ne fournissant à la conversation que l'aliment strictement nécessaire pour qu'elle ne tombât pas. Il formulait habilement ses interrogations, d'une manière raisonnée et ambiguë, essayant de pénétrer un peu dans la vie de ce tout jeune homme, de ce gamin de dix-neuf ans, qui lui parlait avec un imperturbable aplomb de choses que lui, plus âgé, plus porté à l'étude sérieuse et à l'observation, il ne connaissait pas.

Parfois, mais rarement, il appuyait d'une approbation courte et nette un avis exprimé par son interlocuteur ; il affirmait de la main, sans interrompre le causeur, dont malgré lui, malgré sa froideur plus voulue que réelle, la conversation l'intéressait violemment.

En l'écoutant, Germain se sentait instinctivement attiré, séduit même plus qu'il n'aurait su le dire, par ce joli garçon, grand, mince, élégant dans sa redingote noire très simple, bien coupée.

Sans en avoir l'air, entre ses paupières mi-closes, à travers le brouillard dégagé par sa pipe, il le détaillait de la tête aux pieds, essayant de pénétrer l'individu en le jugeant d'après l'enveloppe.

Les yeux allongés, avec de longs cils un peu féminins, de ces cils qui retroussent du bout, avaient une flamme communicative, un regard d'une franchise presque naïve ; les gestes restaient contenus dans leur facilité, de vrais mouvements d'artiste, ne disant que ce qu'ils veulent dire, comme rompus à l'habitude du dessin et des belles lignes. Le nez tombait droit sur une moustache naissante, qui ne cachait pas encore les contours d'une bouche aux lèvres charnues. Le menton seul, un peu trop rond, trahissait quelque mollesse d'esprit ou de caractère, sans doute de l'indécision, un manque d'énergie : la barbe masquerait plus tard ce léger défaut. Les cheveux bouclaient naturellement sur un front très pur.

En somme, une séduction réelle émanait de tout l'être de Fernand, surtout lorsqu'il souriait, avec un pli mélancolique de chaque côté du nez et une charmante douceur du regard.

Cependant il y avait une chose à laquelle l'étudiant, si méfiant qu'il fût, était bien forcé d'ajouter foi, c'est que Fernand, malgré son jeune âge, avait

assisté à la plupart des premières représentations un peu importantes, ayant eu lieu depuis les treize ou quatorze dernières années.

Il citait des faits, des preuves indéniables, et il le faisait sans paraître y mettre de prétention, parfois même avec des réflexions tout à fait enfantines, des remarques particulières qu'il n'aurait pu trouver nulle part toutes faites et qu'on n'invente pas.

Il se rappelait parfaitement, avec la couleur des robes et les petits incidents de salle, la première de *la Dame aux Camélias*, donnée le février 1852, celle de *Diane*, représentée le même mois.

Ce gamin avait applaudi de ses menottes d'enfant Rachel, la grande Rachel jouant avec Provost, Régnier, Geffroy, Delaunay ; il pouvait encore détailler sa toilette et il gardait, disait-il, de l'admirable tragédienne un ineffaçable souvenir.

Puis, successivement, il parla de la Cerrito dansant à l'Opéra les ballets de Théophile Gautier ; du *Gendre de Monsieur Poirier*, qu'il avait vu à la création au Gymnase avec Rose Chéri, Dupuis, Berton, Lesueur ; du *Mariage d'Olympe*, en 1855, au Vaudeville. Le tout assaisonné de racontars de coulisses, d'historiettes cabotines.

Il connaissait tous les grands artistes, tous les grands noms, donnant des détails intimes, familiers, inédits sur ces attirantes personnalités, dont les paillettes ont un scintillement qui force les regards et fouette les curiosités.

Tout ce froufrou de théâtre, tous ces enthousiasmes rétrospectifs étaient-ils joués ou réels, factices ou sincères ? Germain, un peu ébaubi, se le demandait, n'en revenant pas, s'amusant comme à la causerie faite de souvenirs d'un ancien coureur de coulisses et de jupons pailletés.

Lui, studieux, positif, raisonnant avec des faits certains, des masses de preuves à l'appui, de graves déductions, s'effarouchait de ce multicolore feu d'artifice tiré devant lui par le jeune dessinateur.

Puis, tout à coup, l'autre, se calmant, s'excusait, riant de sa propre fougue :

« Comme je suis bavard ! je suis sûr que je vous étourdis, que je vous ennuie avec mes histoires de l'autre monde ! »

Du bout des doigts, Germain, ayant aux lèvres un demi-sourire, lui faisait signe que non, et Fernand repartait, emballé, se lançant à corps perdu dans

des admirations fébriles, où l'on croyait sentir le désir de faire pénétrer des convictions.

L'étudiant en médecine les partageait en effet, mais se réservait de l'avouer à son heure. Pour le moment il écoutait parler Fernand, comme il eût étudié un malade.

– A mi-voix il formula d'un mot son opinion :

« Quelle fièvre ! »

Et à un autre instant, au milieu d'une période plus enflammée, il eut cette affirmation plus caractérisée :

« Décidément, c'est un névrosé ! »

Après une dernière tasse de thé et une cordiale poignée de main, Fernand partit.

Germain, qui avait laissé sa pipe s'éteindre, se secoua, en remuant lentement les épaules, comme pour dissiper un peu l'impression charmeuse qui l'avait enveloppé et engourdi.

Il défit son lit, tout en marmottant un tas de mots entre ses dents, se déshabilla, souffla sa bougie et ferma les yeux, en hochant une dernière fois et très pensivement la tête sur son oreiller :

« Drôle de garçon ! Drôle de garçon ! »

III

« Attends ! attends voir un peu là-haut que je t'attrape, mauvaise graine ! »

Une dégringolade effrénée avec des bris secs de branches rompues ; un galop de souliers ferrés sur la route ; toute une envolée de galopins dans un nuage de poussière par les chemins.

Les paysans courbés sur les sillons, les vigneron ployés en deux entre les rangées d'échalas relevaient un moment la tête, d'un mouvement lent et mou, puis se remettaient à la besogne, en grommelant :

« Ça, c'est encore le gars Durand qui fait ses farces, le gredin. »

En effet, dans un pêcher, un pommier, un arbre fruitier quelconque, on avait aperçu un enfant, la culotte en lambeaux, les cheveux broussailleux, arrachant des fruits qu'il jetait en bas à des camarades de son âge, postés sous les branches. C'était le fils Durand.

Jusqu'à dix ans, Germain Durand, lâché comme un poulain sauvage, courait à travers la petite ville de Beaune, rayant les pavés de ses clous pointus, ou rôdait dans la campagne en compagnie de quelques couples de vauriens aussi déterminés que lui sans que son père voulût paraître se préoccuper de cette existence vagabonde.

Il grimpait aux peupliers, se battait à coups de pierres, chassait aux oiseaux, pêchait aux écrevisses, se baignait en pleine rivière, à l'âge où les enfants de sa position ne savent seulement pas se conduire tout seuls. Une fois, il revint la tête fendue, après une bataille ; une autre fois il tomba d'un tilleul et se releva clopin-clopant. Mais tous ces petits accidents ne firent que l'aguerrir, et, s'il roula un matin dans la rivière, il dut à ce plongeon involontaire d'apprendre plus vite à nager.

Cette éducation de plein air lui donna une santé de fer, une adresse de singe et une force peu commune, l'habituant à se tirer tout seul d'affaire et à savoir se passer des autres.

A dix ans, on le mit au collège de Beaune ; mais, sautant par-dessus un mur, il courut rejoindre dans les vignes ses compagnons de vagabondage.

Le père Durand, qui ne plaisantait pas, coupa court à ces fougasses, en l'envoyant faire ses études à Paris, où il eut pour correspondant un oncle très sévère. Cette fois l'indiscipliné fut maté. – Si loin des siens, désorienté, tout dépaysé, il n'osa s'échapper.

Au collège, ses camarades commencèrent charitablement par rire de ses joues trop rouges et de son teint hâlé, mais ses poings, durs comme les cailloux des routes de son pays, mirent promptement les rieurs à la raison. –

Son bon caractère acheva de lui gagner les amitiés. De plus, le goût du travail, l'amour-propre de montrer ce que pouvait faire le petit paysan bourguignon le mordirent de si belle façon aux entrailles, qu'il remporta les principaux prix de sa classe à la fin de la première année.

Désormais le branle était donné, toute son ardeur d'autrefois se transforma en passion pour l'étude. Le collège fut pour lui un endroit attrayant et non plus une prison. Son cerveau s'ouvrit tout grand et se développa. En même temps il cultivait assidûment la gymnastique, l'escrime et l'équitation, ayant conservé sa grande passion d'enfance pour les exercices du corps, auxquels il excellait. Cela entretenait merveilleusement sa santé. Ses études, sans être celles d'un aigle des concours généraux, de ces jeunes lauréats élevés à la brochette, furent excellentes en ce sens qu'il n'oubliait plus ce qu'il avait une fois appris.

Lorsque M. et madame Durand avaient ainsi expédié leur fils à un collège de Paris, ils espéraient que Germain, une fois ses examens passés, reviendrait vivre tranquillement auprès d'eux, en surveillant ses propriétés. Ils étaient assez riches pour qu'il fût le gentilhomme campagnard, les bras croisés.

Tout au contraire, les poumons du jeune provincial s'accoutumèrent tant et si bien à l'atmosphère parisienne, qu'il lui sembla impossible de retourner pour toujours au milieu des saines et vivifiantes senteurs de la Côte-d'Or. Il était du reste suffisamment robuste pour s'en passer, et il avait

trouvé que le milieu brûlant, toujours en ébullition, de la grande ville, convenait seul à son cerveau.

Lentement, certaines idées, certains projets indécis se levaient dans son esprit, encore flottants à l'état de vapeurs sans formes, mais il comprenait bien que tout cela ne prendrait un corps, qu'à l'expresse condition de travailler en pleine fournaise intelligente et remuante, dans cette serre chaude du cerveau, Paris.

Aussi, dès sa sortie du collège, après avoir bien passé son double baccalauréat, il entama résolument le droit.

Sa famille, heureusement pour lui, ne contrariait pas cette vocation, continua à lui servir une pension suffisante pour qu'il pût vivre sans privations, sans recourir aux expédients, à Paris. On n'exigeait de lui qu'un séjour de deux mois dans le pays, à l'époque des vendanges.

Germain adorait ses parents, et c'est en les raisonnant très sensément, très posément, qu'il les avait amenés à lui faire cette concession de l'existence complète dans la capitale. Le père Durand, un finaud sous une enveloppe grossière, rendit justice au bon sens de son fils, et reconnut avec lui que la lourde et calme vie de province, cet assoupissement continu du cerveau écrasait la vivacité de l'intelligence et empêcherait ses desseins d'aboutir.

Tranquille du côté de sa famille, le jeune homme poursuivit ses études avec une régularité tenace et acharnée, sans se laisser détourner plus qu'il ne le voulait par les plaisirs de son âge ni par l'exemple des camarades du quartier latin.

Licencié en droit à vingt-deux ans, grâce à cette laborieuse continuité, il s'était courageusement mis à étudier la médecine, se disant que, muni de ce double viatique, il lui serait loisible de choisir une profession, si l'envie lui en venait, et d'aspirer à tout.

Du reste, instinctivement, il roulait de plus en plus dans sa tête le projet de certains travaux littéraires, tout spéciaux, pour lesquels la connaissance exacte de la médecine et des lois ne serait pas inutile. Ses ébauches de rêveries d'autrefois se rapprochaient, prenant un dessin plus net ; un classement se faisait dans ses idées, dans sa manière de voir et de comprendre les choses. En attendant l'heure voulue, il continuait à

emmagasiner dans les cases de sa mémoire tous les matériaux dont il aurait alors besoin.

Il ne dédaignait pas pour cela de se mêler aux amusements des amis joyeux qui l'entouraient, n'ayant rien d'austère ni de sauvage et ne posant nullement pour le travailleur gourmé, hypocrite ; mais il ne fallait pas que ses travaux accoutumés pussent en souffrir, et jamais il ne sacrifiait une étude à ces banales distractions.

A côté de ces heures d'opiniâtre labeur, en dehors des plaisirs communs à tous, il en avait de tout particuliers. – D'étranges curiosités pour les mystères nocturnes de la grande ville le poussaient parfois à passer ses nuits dans la visite des coins inconnus, des populations bizarres de Paris, tantôt courant les restaurants de nuit pour connaître leurs habitués typiques et leurs soupeuses, tantôt fréquentant les bals de barrière.

Un inspecteur de la sûreté, dont il fit la connaissance, l'emmena avec lui dans quelques-unes de ses expéditions, et lui montra les principaux bas-fonds, les repaires du vice et de la débauche.

Il avait aussi l'inquiète attraction des saltimbanques, causait avec les extraordinaires propriétaires de ces baraques où l'on montre des phoques, des femmes-torpilles, des difformités. – Il serrait la main aux monstres de la foire au pain d'épice, de la fête de Saint-Cloud ou de Neuilly, était lié avec les lutteurs et tutoyait des acrobates.

Sa vigueur bourguignonne le servait à loisir dans ces périlleuses promenades. Ses épaules larges, sa poitrine bombée, ses bras solides inspiraient une crainte salutaire aux quelques bandits qui eussent pu trouver mauvais de le voir ainsi pénétrer dans leurs tanières pour étudier sur le vif leurs mœurs et leur vie. Il aimait ces excursions troublantes dans les milieux dangereux, prenant au retour des notes sur ce qu'il avait vu et entassant les documents sans avoir encore bien arrêté la manière dont il les utiliserait.

C'est à cette époque qu'il rencontra, à la première d'*Henriette Maréchal*, Fernand Rénal.

Les histoires du jeune dessinateur, en lui parlant de choses qu'il n'avait pas vues, augmentaient ses renseignements particuliers sur Paris, mais il résistait encore à cette séduction aussi bien qu'à l'attrait personnel du fils de

l'auteur dramatique, se réservant de l'observer, de ne pas se lier trop vite et de réfléchir.

Dans les premiers jours de leur amitié toute neuve, une camaraderie purement intellectuelle et toute de surface, Germain Durand, dont le caractère était plutôt sérieux et très observateur de nature, résista donc à la soudaine impulsion qui l'avait jeté d'une manière plus irréfléchie qu'il n'en avait l'habitude, dans les bras de Fernand Rénal.

Avec la réflexion, après des causeries plus fréquentes, une assimilation plus générale et plus entière, l'étudiant en médecine s'était demandé si son nouveau camarade était bien réellement sérieux et capable d'amitié.

N'avait-il pas affaire tout bonnement à quelque faiseur d'embarras, s'amusant à éblouir ceux qui ne le connaissaient pas et à jeter de la poudre aux yeux ?

Déjà même, durant la fameuse représentation de la Comédie-Française, deux ou trois phrases avaient détonné dans la conversation, le mettant sur ses gardes ; c'est pourquoi, une fois rentré chez lui, il avait montré tant de muette réserve dans sa réception.

Puis le feu, l'entrain soutenu de Fernand, qui paraissait parler avec un sincère et franc enthousiasme, l'avaient charmé, le livrant à ces commencements d'amitié qu'il ne cherchait pas à trop encourager. Pouvait-il se fier aveuglément à ce garçon de dix-neuf ans, tout frais échappé du collège, bachelier de la veille, et croire sans contrôle tout ce qu'il lui plaisait dé raconter, avec l'aplomb d'un homme de quarante ans ?

Pourtant Germain ne l'avait jamais trouvé en contradiction avec lui-même ; peut-être Fernand tenait-il tout bonnement de son père ces véridiques histoires et ces souvenirs si francs.

Ce fut donc d'abord un des gros étonnements, une des muettes méfiances de Germain Durand. Il craignait de ne trouver dans cet ami, plus jeune que lui de quatre ans, qu'un vulgaire exploiteur.

Le nom du père, Alexandre Rénal, une des célébrités de troisième ordre de la scène, fournisseur attitré du Gymnase, du Vaudeville, du Palais-Royal, des Variétés et des Bouffes, n'était même plus une garantie suffisante, l'auteur dramatique étant mort l'année précédente, en juillet 1864. Depuis, le jeune homme, vivant seul à Paris, avait eu tout le temps de se perdre.

Germain débuta donc par une réserve polie, ne s'abandonnant pas complètement au charme qu'il goûtait dans la société du jeune homme, se résistant à lui-même pour n'avoir pas à se repentir plus tard d'une faiblesse qui lui eût semblé impardonnable à son âge, avec la gravité acquise de ses idées et de ses prétentions justifiées à l'observation critique et raisonnée.

L'autre venait à lui avec une affection débordante, se donnant tout entier, y allant de toute âme, comme si, devinant instinctivement la résistance, le reploiement du jeune étudiant sur lui-même, il eût eu à cœur de fondre la glace dont s'enveloppait son camarade d'un soir.

Peu à peu, à mesure que les preuves affluaient et que les apparences de cette chaude amitié pour lui se soutenaient avec la même égalité, Germain sentait s'évanouir, les unes après les autres, ses préventions. Il commença à croire qu'il avait rencontré là un de ces véritables amis, dévoués, sincères, sur lesquels on peut compter en tout et pour tout, sans que cette amitié se démente jamais.

Quand enfin il se fut livré, dans un de ces jours de détente que connaissent toujours même les hommes les plus froids et les moins expansifs, il apprit alors le secret des quelques notes discordantes qui l'avaient étonné, surpris et même inquiété chez son futur ami.

Tout provenait de l'étrange manière dont Fernand avait été élevé, éducation littéraire et dramatique toute spéciale, unique peut-être, et due aussi Lien aux circonstances qu'au caractère profondément insoucieux et bohème du père.

En entendant son compagnon causer des acteurs et des actrices célèbres, aussi familièrement que s'il les avait intimement connus, Germain Durand n'avait pu s'empêcher de penser :

« Toi, mon bonhomme, tu es un esbroufeur ! »

Quand il connut l'existence de Rénal depuis sa naissance qui avait causé la mort de sa mère, il lui demanda franchement pardon d'avoir pu le soupçonner, et lui avoua toutes les hésitations qui avaient troublé son esprit.

Fernand, avec une sorte d'amusante naïveté, qui le peignait bien, lui apprit ce qu'il savait de son père et de lui-même, détaillant son existence, faite de pièces et de morceaux mal cousus, au milieu d'un monde de convention, manquant absolument de naturel.

– Germain l’écouta attentivement, reconstituant par la pensée ce qui manquait au curieux récit de son ami, se rendant un compte exact de ce que pouvait devenir un garçon charmant, délicat, roulé depuis le berceau dans un milieu d’individus sans scrupules et sans sincérité ; il reconnaissait l’immense mérite qu’il y avait à être sorti de là tel que Fernand se montrait, franc, presque naïf et terriblement avide du vrai et du beau.

Son seul défaut consistait à être un véritable Parisien, un peu mou, facile au vice et légèrement gâté par l’assidue fréquentation des femmes de théâtre, mais ayant conservé un cœur d’or et de délicates illusions.

La simplicité même de son récit fut un charme de plus pour Germain qui l’écouta, très ému, faisant malgré lui des comparaisons mentales entre son enfance naturelle au milieu du grand air de la campagne et de la vie simple des paysans, et celle de Fernand passée tout entière entre les portants d’un théâtre, les femmes peintes et les hommes maquillés.

IV

« Ah ! ah ! ah ! Regarde-le donc ! Est-il drôle ! »

Toute sautillante, les pieds nus dans ses pantoufles rouges, en chemise de batiste et en jupon blanc, une petite femme mince, au minois chiffonné, avec des cheveux rebelles simplement relevés tous ensemble et mordus par le peigne sur le sommet de la tête, tenait serré contre elle un enfant.

Celui-ci, chatouillé par la caresse satinée des bras nus, collait ses lèvres roses sur la peau fraîche et parfumée, cachant sa petite figure dans les rondeurs de la poitrine.

Près du lit en désordre, dont les rideaux s'enroulaient du bout avec les couvertures et les draps, une baignoire, pleine d'une eau moirée par les savons et les parfums, servait d'Océan minuscule à des bateaux de papier à moitié sombrés. Une robe à volants traînait dans un coin, en compagnie d'un corset de satin dont le lacet s'accrochait au pied d'un fauteuil. A l'espagnolette de la fenêtre pendait par les brides un chapeau à plumes.

Continuant de rire, comme à une bonne plaisanterie, elle interrogeait le petit :

« Hein ! tu aimeras aussi les femmes toi, comme papa ! »

Soudainement l'enfant se reculait farouche, sourcils froncés, repoussant de toutes ses forces la poitrine qu'il venait d'embrasser :

« Papa n'aime que moi ! »

De l'autre extrémité de la chambre, un homme, les cheveux noirs, de jolies moustaches frisées, en manches de chemise et en pantalon de flanelle, se retournait, très grave, cessant de griffonner sur son coin de table entre un pot de pommade et une boîte de poudre de riz, et affirmait :

« C'est vrai ! »

Là-dessus une voix criarde, aiguë, toute changée, ne conservant plus rien de sa gaieté première, lui ripostant par une volée d'injures. Et toujours le refrain calme de l'écrivain :

« C'est vrai ! »

L'enfant courait à son père, heureux de s'enfermer entre ses grands bras, grimpant à cheval sur son genou et disant tout bas :

« N'est-ce pas, mon cher papa ? »

Avec l'effroi de cette aigre colère de femme qui éclatait à ses oreilles.

Enfin, après un dernier gros mot, la porte claquait, secouant les vitres, et tous deux restaient seuls à s'embrasser.

Tel était le tableau d'intérieur le plus lointain, dont Fernand Rénal eût conservé le fidèle souvenir, quand, plein de cette douce et inquiète curiosité qui pousse chacun à fouiller les émotions fraîches des années d'enfance, il remontait dans son passé.

Avait-il quatre ans, cinq ans ? Comment s'appelait cette femme ? – Qui était elle ? – Rien de tout cela ne lui était resté. Mais une rougeur violente lui montait aux joues depuis qu'il comprenait que son père ne craignait pas de le mêler à ses petits levers de débauché, le laissant courir à travers ses vices et ne respectant pas sa candeur d'enfant.

Les souvenirs de ce genre abondaient, avec quelques variantes dans le tableau, des cheveux blonds ou bruns, des toilettes simples ou tapageuses, des visages glabres d'acteurs en quête d'un rôle, des figures grimaçantes de chasseurs de pièces de cent sous, tout un défilé de jeunes femmes qui l'embrassaient, d'hommes qui le faisaient jouer, tandis que le père, tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, écrivait, écrivait toujours, cherchant ses plumes au milieu des épingles à cheveux et des fausses nattes, repoussant un flacon d'odeur ou une cuvette pour retrouver son encrier.

Toujours il croyait se revoir enfant, dans cette chambre tiède aux senteurs capiteuses de loge d'actrice, où on le laissait courir au milieu des plus intimes vêtements féminins traînant à la débandade sur les chaises et sur les fauteuils.

Lui, appelait carrément ces femmes par leur nom de baptême ou leur sobriquet, n'ayant jamais appris à dire maman, n'ayant jamais connu sa

mère. Les folles s'en amusaient comme d'un jouet, d'un petit chien ou d'un petit chat familial.

Au milieu de tout cela dominait la haute stature de son père, avec ses puissantes épaules, sa forêt de cheveux noirs frisés en boucles, ses moustaches qu'il aimait à effiler d'un geste coutumier, son rire bon enfant ; son père dans sa belle et forte jeunesse, de trente-cinq à quarante ans, paraissant bâti pour vivre centenaire et portant déjà au flanc les germes invisibles de la maladie de cœur qui devait le foudroyer en pleine vigueur, en plein talent, à cinquante ans, au moment même où il pouvait se croire arrivé.

Mais cette catastrophe avait été singulièrement avancée et précipitée par la vie folle d'Alexandre Rénal, un viveur dans toute la force du terme, ne se reposant jamais, dormant une nuit sur deux, toujours sur la brèche, toujours travaillant et s'amusant.

Resté veuf tout jeune, après dix mois de mariage, Alexandre Rénal avait immédiatement porté sur son fils toute l'adoration qu'il avait pour la mère, si bien qu'il lui semblait impossible de se séparer de cet enfant et qu'il le traînait partout avec lui depuis l'âge de quatre ans.

Il n'allait presque jamais au théâtre, soit dans la journée pour des répétitions de ses pièces, soit dans la soirée pour voir jouer celles de ses confrères, sans emmener Fernand.

Le petit bonhomme, très doux, très caressant, d'une figure ravissante, était adoré de tous. On était accoutumé à voir sa pouponne personne dans la loge du père, les soirs de première, et Alexandre Rénal avait la folie de cet enfant le suivant partout.

Il le conduisait dans les coulisses, au milieu des décors, des portants et des jolies femmes, lui faisant respirer cette odeur de gaz, d'huile et de poudre de riz qui est l'atmosphère des foyers et des couloirs de théâtre comme l'encens est celle des églises.

Personne ne s'était trouvé là, assez hardi ou assez franc, pour dire à ce père idolâtre qu'il aimait mal son fils et faisait fausse route.

Les jeunes actrices jouaient avec le fils de l'auteur à la mode comme avec une poupée, le cajolant, le gâtant, le bourrant de bonbons, soit par intérêt pour se faire bien venir du père, soit par plaisir, avec ce vieux fond

d'amour maternel, que contient tout cœur de femme, même chez les moins dignes de la maternité. Il pouvait se vanter d'avoir été littéralement bercé et élevé sur les genoux des plus jolies filles du théâtre.

Quand il entra au collège, ce fut une désolation ; mais toutes les sorties le ramenaient au théâtre et tout était prétexte à sorties.

Chez son père, c'était toujours la même chose, de sorte que Fernand ne trouvait aucune différence entre le logis paternel ou le théâtre.

Il grandit ainsi, sans qu'autour de lui on parût s'en apercevoir. Les mêmes familiarités l'accueillaient que lorsqu'il était gamin ; les femmes, à moitié nues ou en maillots indiscrets, ne semblaient pas se préoccuper des désirs intenses que leurs baisers, leur libre accueil et leur laisser aller éveillaient chez ce grand garçon mince et distingué, à la charmante figure fière, décidée. A l'âge où ses camarades étaient restés des collégiens, Fernand devenait un jeune homme.

Grâce à la largeur d'idées, ou plutôt à la dangereuse inconséquence de son père, il avait ainsi appris la vie par un côté d'un parisianisme raffiné, qui ne sert généralement pas d'école aux enfants.

Un tel début dans la vie eût pu le perdre complètement, le corrompre profondément ; mais une chose inattendue le sauva du vice, en absorbant toutes les heures, tous les instants qu'il pouvait dérober au travail classique, ce fut un amour passionné pour le dessin, l'envahissante vocation de l'art.

Même au milieu des coulisses, entre les figurantes demi-nues des pièces à femmes et les provocantes étoiles des opérettes, il ne songeait qu'à une chose, les représenter soit sur son album, soit sur une feuille quelconque de papier.

Machinalement, sans y attacher une trop grande importance, Alexandre Rénal encouragea son fils dans cette voie, lui faisant suivre les cours de l'École des beaux-arts, dès la fin de sa seconde, à seize ans, une fois son baccalauréat ès lettres, passé plus tôt, dans l'ardent désir de se livrer tout entier à sa passion.

Ses progrès furent extraordinaires, – non pas dans le sens de la grande peinture, à laquelle il ne sembla pas viser, – mais surtout pour enlever rapidement en croquis sommaires une silhouette exacte et amusante.

Personne ne l'égalait dans l'art particulier de trousseur en quelques coups de crayon ou de pinceau une fine Parisienne, pincée dans son corsage, drapée dans un costume de féerie, ou un joli monsieur du boulevard, le chapeau sur l'oreille, la rose à la boutonnière, puant de chic et de genre.

A côté des caricaturistes et des faiseurs d'illustrations à la mode, il venait de créer un genre, de trouver un chemin original et neuf, surtout par la manière dont il rendait ce qu'il voyait.

Le papa, émerveillé à la vue de ces petits bonshommes qui avaient l'allure de ses pièces et qu'il comprenait bien mieux que les grandes machines des maîtres, vanta tant et si bien son fils dans les journaux illustrés de sa connaissance, qu'il lui en facilita l'accès. A dix-huit ans l'enfant commençait à écouler à peu près tout ce qu'il faisait, à des prix fort raisonnables : il trouverait plus à gagner ainsi qu'en se lançant dans la peinture.

Il venait de débiter brillamment dans une feuille très parisienne, qui avait voulu essayer ce jeune artiste, quand son père mourut subitement.

Ce fut une douleur atroce, qui longtemps l'écrasa sans courage et sans force ; jamais il n'avait prévu un pareil malheur et la catastrophe le surprenait en plein bonheur. Il ne lui restait que des parents très éloignés qu'il ne connaissait pas et qui avaient toujours fait froide mine à son père : cette famille ne comptait pas.

Cependant son père ne lui avait laissé qu'une très modeste fortune, quatre mille francs de rentes environ, et il lui fallait compléter ce revenu insuffisant à Paris. Le travail l'absorba, au point de faire diversion à ce terrible chagrin, et il commençait à songer avec une mélancolie plus adoucie à l'irréparable perte qu'il avait faite, quand le hasard le mit en présence de Germain Durand.

Dès la première rencontre celui-ci lui fut tout à fait sympathique. Il trouva dans cette nature calme, raisonnée et sérieuse le complément de son esprit un peu frivole et tout parisien.

Entre eux ce fut désormais une de ces amitiés qui ne finissent qu'avec la vie. Sans cesse on les voyait ensemble ; Fernand initiant Germain à quelques-uns de ces mystères de l'existence parisienne, dont l'étudiant se montrait particulièrement friand ; Germain pondérant les idées évaporées et

les envolées fiévreuses du dessinateur, ou bien, d'autres fois, le remontant dans les moments de lassitude, secouant cette mollesse originelle, héritage du père coulé dans les veines de l'artiste.

Il l'emmena avec lui en Bourgogne, le retrempant au milieu du grand calme de la campagne, le brisant de fatigue dans ses promenades laborieuses à travers les interminables coteaux du pays. Souvent il l'entraînait dans quelque partie de chasse peu fructueuse, où l'on attrape plus de coups de soleil que de pièces de gibier, et où l'on se repose au bord du chemin, entre deux crus renommés, en grappillant quelque lourd raisin noir, de ces grains serrés et juteux qui s'appellent, en bouteilles, du Pomard, du Volnay, du Beaune.

Tous deux revenaient de là les joues cuites, les jambes lasses, mais le cerveau reposé, remis pour de longs mois.

Les années se succédèrent dans cette amitié parfaite ; Germain terminant sa médecine et se faisant recevoir docteur, bien qu'il fût absolument résolu à ne pas exercer ; Fernand, à force d'illustrations, ayant déjà à vingt-deux ans un nom connu et un crayon recherché par toutes les grandes feuilles à gravures.

Certes, avec des études plus poussées et plus sérieuses, il fût devenu quelqu'un parmi les peintres de la jeune école qui faisaient leur trouée à cette époque ; mais la facilité avec laquelle il gagnait de l'argent, la masse énorme de travaux qui lui étaient demandés, l'empêchèrent toujours d'aborder la peinture proprement dite. Il se contenta de devenir à peu près inimitable dans son genre, perfectionnant sa manière, en s'astreignant à ne travailler que d'après nature.

Il arriva ainsi à une vérité qui, jointe à un brio étonnant, à une fougue d'allures et à une crânerie personnelles, fit de lui le seul dessinateur capable de reproduire d'une manière bien vivante et bien originale le chic du Parisien et de la Parisienne. Les journaux se le disputaient.

Dans les premiers mois de l'année 1870, Fernand Rénal arrivait donc à ce moment de la vie où tout vous réussit.

Il travaillait à force, s'amusant à sa guise, sans préoccupations d'aucune sorte, lorsqu'un amour étrange, inattendu, lui entra en plein cœur comme un coin de fer, achevant de prouver combien il y avait encore d'ingénuité dans

ce joli Parisien, pour lequel les plus ravissantes actrices n'avaient eu que des sourires et de grisants accueils. Ils les avait aimées toutes, n'ayant de préférence marquée pour aucune, se laissant aller, croyant connaître l'amour, et ne connaissant que le plaisir, un mirage de l'amour.

Malheureusement pour l'homme faible et sensuel, il existe des femmes dont l'approche est un affolement auquel il ne peut résister, le contact une terrible ivresse, et dont la peau paraît avoir sur lui la magnétique influence de l'aimant sur le fer. – Fernand allait rencontrer une de ces femmes.

V

Quand je suis sur la corde raide
Il me faut bien montrer, c'est clair,
Une jambe qui n'est pas laide,
A tous les yeux qui sont en l'air....

A travers le grésillement vif et tapageur de la friture bouillonnant d'une manière continue sur le feu, une belle voix, trop forte, attaquait l'air en vogue de l'opérette de l'hiver.

Elle traînait les finales, en essayant d'imiter les provocantes inflexions de la créatrice du rôle, accentuant à plaisir la vulgarité facile de la musique et les sous-entendus canailles des paroles, surtout quand arrivait le refrain avec ses redoublements :

Si tu ne peux pas.
T'y faire..,
Ah ! dans ce cas,
Tu ne fais pas mon affaire !...

Par instants le contralto s'éraillait un peu, égratigné par les passagères rudesses du gosier, par l'ignorance et l'inconscience musicale de la chanteuse.

Dans la poêle la petite note aigrette clapotait toujours et de légères fusées intermittentes venaient tomber au milieu des braises rouges avec un gros tapage d'un quart de seconde.

Moi je t'offre sans faribole,
Vois si cela peut t'arranger.

Toujours, en dépit des couacs intempestifs, des arrêts de mémoire, la chansonnette continuait, formant la partie grave, dont la friture était

l'accompagnement soutenu dans son rôle de ténorino léger, léger.

« Voyons, Hélène, voyons ! Ce n'est pas là ta place ! »

Il commençait joliment à s'ennuyer tout seul devant la table, le petit jeune homme blond, étranglé dans son col blanc qui lui appuyait sur la pomme d'Adam avec une sévérité de carcan, les épaules étroites et les omoplates rapprochées sous les vêtements impitoyablement ajustés et collés sur sa rachitique personne.

D'un geste de très mauvaise humeur, il enleva son minuscule chapeau de forme basse et découvrit sa tête pommadée, qu'une raie correcte divisait en deux parties égales du front à la nuque. Son jonc à pomme d'or venait battre la cloison, derrière laquelle se trouvait la cuisine, comme pour appuyer et souligner son exclamation honteuse et ennuyée.

« Laisse-moi tranquille, à la fin ! M'as-tu amenée ici pour m'amuser, oui ou non ? »

La voix de contralto, interrompant sa chanson, répondait vertement, tandis que la friture pétillait plus joyeusement, paraissant rire.

« Certainement, certainement ! » reprit le jeune blond, mordillant sa canne, de fureur rentrée et contenue. « Mais, ma fille !...

– Alors, fiche-moi la paix avec tes *ma fille* ! Je m'amuse à ma manière, moi ! »

L'autre eut une moue dégoûtée, sous ses moustaches de couleur fade :

« Ta manière ! »

Ses lèvres faisaient : « Pouah ! » repoussant de toutes leurs forces l'idée d'un pareil amusement, plaisir de cuisinière, odeur de grailon ! Elles en pâlissaient encore les pauvrettes, comme si l'anémie ne les décolorait pas suffisamment.

« C'est à prendre ou à laisser ! »

Une maîtresse réponse cette fois.

Il s'était à demi levé, espérant convaincre celle qu'il interpellait ; il se rassit, tombant sur sa chaise d'un air découragé et n'osant insister. Puis, voyant en face de lui Fernand Rénal, qui semblait dessiner sur un album et s'absorber dans son travail, il grommela, espérant n'avoir pas été remarqué.

Alors elle chanta plus fort, ne se retournant même pas pour répondre à son compagnon.. De sa main souple elle manœuvrait adroitement la queue

de la poêle, secouant de la belle façon et roulant d'un mouvement giratoire les goujons empilés les uns sur les autres.

Des rissolements frétilaient, dorant les jolies écailles d'argent, donnant aux fins poissons des soubresauts vivants. Elle affirma :

« Je n'aime la friture que lorsque je la fais moi-même, na ! »

Ce dernier mot fut accompagné d'un coquet coup de pied sur le carreau de la cuisine, où le talon haut sonna gentiment, mutin et révolté.

En extase, sans s'occuper des maussaderies du blondin qui, le monocle vissé dans l'arcade sourcilière et les sourcils froncés, faisait semblant de lire un journal, Fernand s'efforçait de rendre, sur une page blanche de son album, la pose amusante et la parisienne allure de la cuisinière improvisée.

Du coin de l'œil, elle l'avait vu faire, aussi ne se pressait-elle pas, prenant son temps, adoucissant au contraire le feu brasillant, faisant durer le plaisir longtemps, et posant avec ses coquetteries les plus endiablantes, ses cambrures de reins les plus excitantes, un affolant sourire aux lèvres.

Elle se tourna hardiment vers lui pour dire la fin du second couplet :

En public, j'ai l'œil vit et tendre ;
Mais mon cœur est encore à prendre...

Et, faisant une moue significative au jeune cocodès qui ne la voyait pas, elle répéta, en le prolongeant d'une manière très explicite, le refrain :

Si tu ne peux pas...

L'adresse était directe et peu déguisée. Mais Fernand ne pensait qu'à son dessin. Il regretta de n'avoir pas apporté sa boîte à aquarelles, car il eût fallu des pinceaux et ses plus fraîches couleurs pour bien donner une idée de la séduisante fille qui faisait ainsi onduler ses beautés sous ses yeux.

Grande, la taille mince, admirablement faite avec sa poitrine forte placée un peu haut, son cou gras, l'opulence rebelle de ses magnifiques cheveux noirs, dont les frises se crêpelaient à la nuque et sur le front, c'était réellement l'une des plus splendides et des plus irritantes beautés que Fernand, un connaisseur doublé d'un friand, eût rencontrées jusque-là.

Les lèvres, d'une rougeur violente, formaient un heureux contraste avec de belles dents, paraissant peut-être, grâce à ce voisinage éclatant, plus blanches qu'elles n'étaient réellement. Quant aux yeux, presque sombres lorsque les sourcils épais et droits se rejoignaient dans les moments d'humeur, ils se dilataient, ayant un rayonnant velouté des prunelles, une sorte de troublante candeur dans les instants de calme heureux.

Fernand n'eut pas besoin de s'interroger deux fois pour se dire que posséder une pareille créature devait être un plaisir divin ; il jeta un regard d'envie et de dédain au compagnon presque ridicule et de pauvre santé qu'elle s'était donné.

Cependant, son croquis terminé, l'artiste commença à déjeuner solitairement, sans se presser, paraissant avoir complètement oublié le but de son voyage à Meudon, et les quelques croquis d'arbres et de paysage qu'il était venu y chercher pour un dessin commandé par *l'Illustration*.

Le bateau-mouche l'avait descendu au Bas-Meudon et il avait jugé prudent, avant de s'engager dans la forêt, de se prémunir d'un bon déjeuner chez un des nombreux Contesenne qui bordent le fleuve.

A peine installé dans l'intérieur, près d'une fenêtre, il avait vu arriver Le couple mal assorti qui le préoccupait en ce moment, un jeune gandin de sang pauvre, étriqué, mais supérieurement ganté et habillé, et une grande belle fille, qu'il ne se souvenait d'avoir vue nulle part, dont la tentante beauté le séduisit. Du reste, hors ces deux personnes et lui, pas un autre convive chez le restaurateur. Aussi le déjeuner se faisait-il attendre.

Par une lubie soudaine, la jeune femme, qui semblait fort bien connaître la maison et traitait familièrement le patron, avait déclaré en riant qu'elle tenait à faire elle-même la friture, en dépit des airs vexés et des mines renfrognées de son cavalier.

Fernand, amusé par cette petite scène, avait pris en patience les lenteurs de la cuisine, et ne se pressait plus d'expédier, comme il en avait l'intention, le modeste déjeuner qu'il avait commandé. Il s'attardait, croquant lentement les radis, ne tarabustant plus le garçon qui sommeillait doucement sur une chaise, sa serviette sous le bras.

Riant de toutes ses dents, avec un tas de mines de chatte gourmande, qu'elle n'eût certes pas eues sans la présence du dessinateur, Hélène apporta

elle-même sur un plat la friture toute dressée avec du persil frit en plein milieu de la serviette damassée. Elle s'assit en face du blondin, tournant le dos au jeune artiste, mais ne le quittant pas des yeux dans une glace à laquelle s'appuyait son compagnon.

La mauvaise humeur de celui-ci durait, car, Hélène lui ayant dit :

« Eh bien, Georges, comment trouves-tu mes goujons ? Hein ! Suis-je bonne cuisinière ? »

Il riposta, tout rouge, bêtement :

« Ma chère, je ne vous ai pas prise pour faire ma cuisine ! Je ne donne pas dans les torchons ! »

Pour le coup, l'orage éclata.

Une rougeur empourpra le joli visage, les sourcils noirs se rejoignirent et la dispute commença.

Mais, fut-ce à cause de la présence d'un tiers, les amants restèrent dans les généralités aigres ; la femme n'eut pas une expression grossière, pas un mot ordurier, ainsi que Fernand s'y attendait.

Elle prit son rôle de très haut, la faisant à la dignité, comme dit l'argot parisien. A chaque instant, une même tournure de phrase lui emplissait la bouche :

« Mon cher duc, vous êtes bien dégoûté.

« Mon cher duc, d'autres le seront moins que vous ! »

Mon cher duc par-ci ! Mon cher duc par-là ! Fernand n'ignorait pas le titre de l'amant d'Hélène.

Puis elle ricanait, reprenant à mi-voix le rythme sautillant du refrain d'Offenbach :

Si tu ne peux pas...
T'y faire...
Ah ! dans ce cas,
Tu ne fais pas mon affaire !...

Gêné pourtant par cette querelle, le dessinateur se hâta de terminer son déjeuner, avala d'un trait une tasse de café et alla fumer une cigarette sur la berge, à quelque distance de l'embarcadère des bateaux.

Sans interrompre la discussion, la jeune femme croisa son regard avec le sien, puis ne sembla plus faire attention à lui.

Fernand en était à sa troisième cigarette et semblait absorbé dans un croquis qu'il faisait d'un bout de Seine avec un chaland et un fond de paysage ; il tournait le dos au restaurant d'où il sortait. Quelques mots violents arrivèrent jusqu'à lui. Il ne bougea pas.

« A la fin, j'en ai assez !

– Et moi aussi !

– Je n'aime pas qu'on me rende ridicule !

– Vous l'êtes suffisamment sans qu'il soit nécessaire de prendre cette peine !

– Hélène ! Hélène !

– Eh bien ! Quoi ? Suis-je votre servante ?

– Un mot de plus et je retourne à Paris.

– Faites vite ! »

Fernand n'entendit plus rien.

Dix minutes se passèrent ; il restait là, l'oreille tendue, un peu troublé.

« Dieu ! que c'est joli ce que vous faites là, Monsieur ! »

La belle voix de contralto sonnait à ses oreilles, tout près de lui. Il se retourna, anxieux, parcourut d'un regard rapide la berge :

« Seule ?

– Il est parti ! »

Du doigt, d'un geste insouciant, elle montra un bateau-mouche qui remontait vers Paris.

« C'est votre amant ? »

Presque hésitant, avec une gêne qu'il ne parvenait pas à dissimuler, le jeune homme lui avait lancé cette interrogation, le gosier serré, le cœur battant.

Pendant une seconde, elle le regarda bien en face, de ses grands yeux de velours sombre, où une flamme montait peu à peu, à travers une expression d'ingénuité pervertissante ; puis, toute secouée d'un beau rire sonore, sous lequel bondit sa gorge :

« C'était mon amant ! »

Le soir, Hélène Beurot était la maîtresse de Fernand Rénal. Celui-ci, affolé, mordu au cœur et aux sens, les veines en feu, ne connaissait plus rien en dehors de cette ensorcelante créature.

Justement Germain Durand était parti, la veille, pour la Bourgogne, où des affaires de famille devaient le retenir durant tout le mois de mai 1870. Fernand seul à Paris, sans son ami, sans ses conseils, s'abandonna tout entier à la grandissante ivresse de cet amour.

VI

« Est-ce que tu as été malade pendant mon absence ? » fit Germain avec une inquiète sollicitude en dévisageant lentement son ami que, pour la première fois depuis son retour, il rencontrait sur le boulevard Montmartre.

« Mais non, pas du tout ! »

Fernand avait répondu d'un ton sec, presque colère.

Germain n'insista pas, se contentant de remuer silencieusement la tête et de grommeler entre ses dents :

« Toi, mon gaillard, tu ne me dis pas la vérité. »

Le dessinateur affecta une allure très dégagée, riant fort et haut, ayant l'air de dire :

« Tu vois, au contraire, je n'ai jamais été si gai, si bien portant, si alerte ! »,

Et, au fond de lui-même, se demandant, épeuré :

« Ça se voit donc ? »

Mais l'autre, tout en cheminant près de lui, causant de choses et d'autres, continuait à se faire un tas de réflexions au sujet des yeux creux et des traits tirés de son camarade.

Certainement il y avait quelque chose, une chose que Fernand ne voulait pas dire, un secret ! Diable ! diable ! diable !

Cependant il ne se trompait pas, cette agitation même, cette télégraphie des nerfs, tout cela avait beaucoup de signification pour lui qui en faisait son étude spéciale. De plus, durant le mois entier qu'avait duré son séjour chez ses parents, Fernand ne lui avait pas écrit une seule fois, pas donné signe de vie. Sur ce point il prétextait maintenant des occupations, des travaux pressés, de la besogne par-dessus la tête.

Germain restait sceptique, tendant les narines comme pour flairer son ami, trouver la vérité. Avec un large haussement d'épaules, il conclut d'un mot qui lui définissait toute la maladie de Fernand :

« La femme ! Il y a une femme là-dessous ! »

Puis, après une réflexion nouvelle, il ajouta :

« Il faut que cette fois ce soit terriblement grave. Est-ce que mon pauvre Fernand serait sérieusement pincé par une ensorceleuse ? – Un amour ? »

Jusque-là les deux amis avaient toujours échangé leurs confidences, n'ayant pas de cachotteries et se racontant leurs fredaines galantes, quand ils ne les faisaient pas ensemble.

Fernand, de ce côté, avait eu d'étourdissants succès, grâce à ses nombreuses connaissances dans les théâtres à petites femmes, et à ses relations artistiques. Il avait dessiné quantité de costumes collants pour cabotines et retouché à domicile plus d'un maillot. Mais jamais il n'avait pris au sérieux ces liaisons éphémères, papillonnant à loisir, sans que son cœur fût seulement effleuré. Et cela, justement parce qu'il connaissait trop ce monde, au milieu duquel il avait vécu depuis l'enfance la plus tendre. Les belles filles, habituées à lui, le traitaient effrontément en camarade de plaisir. Aucune d'elles n'aurait essayé de jouer la passion avec celui qui les avait vues si souvent mimer cette amorçante comédie aux naïfs et aux ignorants de la vie.

Ils continuèrent à se promener sur le boulevard pendant quelque temps, Germain parlant de la Bourgogne, de ses parents toujours bien portants. Fernand ne sortait pas du chapitre complexe de ses travaux, les exagérant, prouvant qu'il gagnait énormément d'argent, étalant un luxe de détails inhabituel.

Son interlocuteur le laissait aller, cherchant un moyen d'arriver à ses fins. Tout à coup avec une brusquerie bonasse pour mieux masquer l'importance qu'il attachait à sa demande :

« Et du côté des amours, rien de neuf ? »

« Rien ! Toujours le même train-train, » riposta Fernand, riant bruyamment.

Mais il avait eu une imperceptible hésitation en répondant, et la nuance n'échappa pas au questionneur malin qui le guettait.

« Bon ! se dit Germain. J'ai mis le doigt sur la plaie. Cette fois il ne s'agit pas de coureuses de planches. Tôt ou tard je saurai à quoi m'en tenir. »

Il se sépara de son ami en lui criant :

« Au revoir. »

Fernand eut, durant une seconde, la tentation de le rappeler pour tout lui dire. Il se sentait honteux d'avoir un secret pour lui, de lui cacher ainsi qu'une faute cet amour si promptement né et qui depuis un mois le dévorait corps et âme. Pourquoi s'était-il tu ? Craignait-il un blâme, une critique ? Il savait bien que Germain ne le ferait qu'en se sentant encouragé par lui, et il était décidé à avouer carrément qu'il aimait Hélène avec passion.

C'était vrai ; il se connaissait pris cette fois tout entier. Depuis le jour où il l'avait rencontrée au Bas-Meudon, depuis les délices inconnues que cette femme avait su lui faire goûter, il la revoyait constamment, chaque fois plus épris, chaque fois plus passionné, ne voyant plus qu'elle.

Avec cette science de la femme, science d'autant plus terrible qu'elle est innée, pour troubler l'homme, lui faire perdre son sang-froid, l'exciter hypocritement et le chatouiller, sans en avoir l'air, au plus sensible des moelles, Hélène, séduite elle-même par la grande séduction de Fernand, avait tout mis en œuvre pour l'affoler.

Rusée en amour, comme pas une de ses semblables, elle avait habilement joint un semblant d'idéalisme à toute la charnelle sensualité que dégageait son corps magnifique ; elle avait occupé le cerveau de Fernand, en même temps qu'elle s'emparait de son être physique.

Elle s'était donnée peu à peu, avec une gradation savante et raffinée de la volupté, ne brusquant rien, ne se cédant que pas à pas, ne découvrant que les uns après les autres ses nombreux talents.

Fernand fut dominé et absolument conquis par elle sans trop savoir comment. Il était incapable de raisonner cette passion qui lui troublait l'esprit, lui inondait les veines de flammes et le jetait pantelant, inassouvi, dans les bras de la dévorante créature.

Elle unissait, par une diabolique invention, l'expression ingénue, candide, presque naïve de ses grands yeux miroitants aux provocations les plus brutales de son corps ; et cette contradiction apparente n'était pas le

moindre condiment de la volupté qui mordait le jeune homme aux sens, lui faisant croire qu'il n'avait jamais connu le véritable amour.

La puissance d'Hélène consistait beaucoup dans cette chose incroyable, qu'elle parvenait à persuader qu'on l'aimait surtout avec le cœur et le cerveau, quand réellement elle ne se faisait aimer que par l'appétit savamment entretenu, aiguisé et rajeuni de sa chair.

Toute la femme vicieuse était là dedans avec sa profonde perversité, sa ruse éternelle et son besoin inavoué de l'homme.

Germain parti, Fernand s'en voulait de son embarras, de sa gêne, de n'avoir point osé lui raconter son entrevue et ses amours. Après tout, il n'était pas le seul, bien d'autres en étaient là, et certainement, lorsque Durand verrait Hélène, il excuserait la passion de son ami. Il ne savait quel sot accès de pudeur lui avait renforcé cet aveu dans la gorge, comme si, en aimant, il commettait une action honteuse.

Puis, il eut un geste dégagé, en se disant que Germain apprendrait la chose un jour ou l'autre et qu'en somme, il n'était pas forcé de lui confier tout ce qu'il faisait. C'était bien une révolte d'homme faible, un illogisme d'amoureux, mécontent de lui-même.

La griffe rose d'Hélène était déjà incrustée dans ce caractère de cire, et le dessinateur en gardait l'empreinte. Déjà il devenait son bien, sa proie, sa chose.

VII

Germain mit près d'un mois à découvrir la femme qui tenait ainsi son ami. Il lui fallut user de ruse pour y arriver.

Fernand se cachait, dissimulant, fuyant même son ancien camarade. Il entraît peu à peu dans cet amour comme dans quelque bournier insondable et tenace. La vase lui fermait la bouche ; les yeux ne voyaient plus : l'abîme l'engloutissait doucement et sûrement.

Peu à peu Germain remarqua une étrange ressemblance entre toutes les silhouettes féminines que le dessinateur donnait aux journaux illustrés, toujours la même figure, grande, superbe de formes ; un soupçon vague l'agita : il pressentit un danger. Cette femme, il lui semblait la reconnaître, l'avoir déjà vue.

Il s'attacha secrètement à cette piste, jusqu'à ce qu'un jour un portrait plus serré de dessin, plus précis, achevât de lui ouvrir les yeux. Il n'en pouvait douter, ce devait être elle, celle qu'il devait le plus redouter pour Fernand Rénal, Hélène Beurot !

Elle ! – C'est qu'il la connaissait depuis longtemps et savait tout ce que cette âme et ce corps de fille contenaient de danger pour un garçon impressionnable, 'bouillant et mou, comme l'était en même temps le jeune artiste.

L'honnêteté lui faisait un devoir de prévenir son ami, de le mettre en garde contre cette femme, dont le vice savant et la troublante perversité l'effrayaient pour le bonheur et le repos de Fernand. – D'un autre côté, n'était-il pas déjà trop tard, ne risquait-il pas, sans rien changer aux relations des deux amoureux, de rompre ainsi une amitié à laquelle il tenait beaucoup ?

Il savait bien qu'entre un ami dévoué et une maîtresse perfide, l'homme n'hésite jamais, sacrifiant absurdement le sérieux au frivole, l'amitié à l'amour, aveuglé et fasciné.

Un jour, n'y tenant plus, il risqua pourtant cette question, d'un air moitié souriant, moitié troublé :

« Et ta folle passion ? »

Fernand devint très grave :

« Mon cher Germain, jamais un mot là-dessus, je t'en prie, au nom de notre bonne amitié. – J'aime. »

Il n'y avait rien à répliquer. Le jeune docteur secoua la tête, serra chaleureusement la main de son ami et lui dit :

« C'est convenu. »

En lui-même il s'apitoyait :

« Cette farceuse va me tuer mon pauvre Fernand ! »

Par un accord tacite ils n'abordèrent donc plus jamais ce chapitre ; mais comme Fernand souffrait trop de ne plus voir Germain aussi souvent qu'auparavant, il désira faire connaître sa maîtresse à son ami, rapprocher ces êtres qui, à eux deux, lui tenaient le cœur et l'esprit.

Germain accepta, et un dîner les réunit tous trois, un soir de juin, chez Ledoyen, aux Champs-Élysées.

Le docteur ne s'était pas trompé ; c'était Hélène Beurot, plus belle, plus séduisante, plus femme que lorsqu'il l'avait vue autrefois. Celle-ci, ne l'ayant jamais remarqué, ne le reconnut pas.

Fernand, heureux, radieux d'avoir réuni les deux êtres qu'il aimait, fut d'un esprit étourdissant. Germain, avec une secrète pitié, le regardait, souffrant de cette gaieté, de cette insouciance ; mais il était trop tard, rien ne pouvait plus détacher cette goule humaine de celui auquel elle s'était attachée, avide de sang et de fraîche jeunesse.

Elle avait une manière terrible de lui dire : « Je t'aime, Fernand, » qui l'inondait d'un trouble lâche, d'un irrésistible énervement.

Lui, la croyait, ne sachant pas de quels fumiers, de quels sucs morbides avait été engraisé et nourri ce beau corps souple de couleuvre ; d'où sortaient ces lèvres de sang, cette chair blanche d'une si attirante sensualité,

qui mettait dans tout son être un semblable frisson de plaisir et séchait sa gorge d'une soif inextinguible d'âpres baisers.

Il ignorait le bouge paternel où l'enfant avait roulé, le milieu crapuleux et infâme où cette fleur vénéneuse avait poussé.

Rien ne lui avait été révélé ; ni les débuts dans les premiers essais du vice, dès douze ans, avec les voyous du faubourg ; ni les recherches curieuses et bestiales de cette fillette précoce, déjà forte pour son âge, habituée à tout par la dangereuse promiscuité du logis, où tous, pêle-mêle, enfants et parents, couchaient ensemble.

D'autres esprits sont plus lents, plus paresseux, moins tournés au mal ; au contraire, celui d'Hélène en avait l'épouvantable divination. Elle comprenait tout, connaissait tout, et, gamine, le cerveau dévirginisé, guettait les filles qu'elle voyait rire avec des hommes dans les soirs douteux du boulevard extérieur, sous les promenades plantées d'arbres. Elle se dissimulait dans l'ombre, les regardant se bousculer avec des gestes équivoques, les écoutant se lancer des mots crus et d'ordurières invitations à la tête, se salissant au spectacle de ces attouchements publics et éhontés.

Puis les parents étaient morts à l'hôpital ; l'enfant, recueillie par une chiffonnière, était entrée dans un magasin comme apprentie.

Ce fut pis encore. Elle débauchait ses compagnes, même plus âgées qu'elle, leur apprenant ce qu'elles ignoraient, pétrie dans le vice comme dans une pâte naturelle. Un sang impétueux brûlait ses veines et elle alla si loin qu'un jour sa patronne, lassée, la chassa.

A quinze ans, sans argent, sans gîte, elle se trouva sur le pavé de Paris, en plein cœur de l'hiver.

Germain savait tout cela. En fouillant les faubourgs, dans ses promenades fructueuses de chercheur, il avait remarqué ce type d'enfant rencontré au milieu d'une famille pourrie. Il avait noté sur un calepin ce nom d'Hélène Beurot, sans oublier l'interrogatoire, fait par l'inspecteur de la sûreté qu'il accompagnait dans cet intérieur immonde.

Elle l'avait stupéfié par son aplomb. Il avait écouté, sans se montrer, n'osant croire à une perversité si précoce, le cœur serré, à la fois révolté et ému.

Mais ce n'était là qu'une enfant, et il ne s'en serait peut-être souvenu que légèrement, sans une deuxième rencontre.

Il avait assisté à la prise de possession de la société par cette fille, à son entrée dans la vie parisienne. Cela, il s'en souvenait toujours.

Ce tableau d'une nuit d'hiver à la Maison-Dorée lui était resté au cerveau avec tous ses détails, toutes ses nuances, de telle sorte qu'il n'en avait oublié aucune particularité. Cela remontait aux premiers jours de janvier 1866, quelque temps après les débuts de sa liaison avec Fernand Rénal, à une époque où l'amitié ne les unissait pas encore comme aujourd'hui.

VIII

Quatre heures du matin : il fait une de ces lourdes et interminables nuits d'hiver, où les nuages cotonneux forment au-dessus de Paris un dôme épais qui étouffe tous les bruits, arrête tous les élans et pèse sur la ville endormie comme un monstrueux cauchemar du Nord.

De grands tourbillons de neige déroulent d'aveuglantes spirales sur les boulevards, encapuchonnant les réverbères, dont le gaz jaune tremblote, tremblote éperdument et se poursuivent sans trêve ni repos entre les deux rangées de maisons muettes. Un grésillement fin et continu tinte contre les vitres closes, glisse le long des toitures de zinc et vient s'engloutir dans le morne tapis blanc couvrant les trottoirs et la chaussée.

Pas de noctambules attardés, pas d'errants de nuit. A peine çà et là quelque fiacre au cheval poussif, rendu de fatigue avec son dos fumeux, malade vapeur se détachant sous la funèbre clarté des becs de gaz.

En face de la Maison-Dorée, au pied d'une colonne à affiches, une forme noire, pelotonnée sur elle-même, recroquevillée, sans figure humaine, se fait toute petite sous l'averse de glace.

De temps en temps une secousse, un frémissement qui ondule, rejette la neige déjà amoncelée sur les vêtements sombres, et, au milieu du grand silence sourd et aveugle, une voix plaintive lance ce cri désespéré :

« Des violettes ! – Qui veut des violettes ? »

Personne ne passe ! A qui s'adresse ce douloureux appel ? Est-ce un cauchemar, une lancinante phrase de folle ? Des violettes, au mois de janvier, à quatre heures du matin, dans les ténèbres neigeuses du boulevard : un vrai paradoxe !

La bise redouble de rage ; les mouches de neige se font plus épaisses, plus pressantes, se précipitant avec une violence nouvelle comme pour engloutir la forme noire, pour étouffer la plainte mélancolique et refouler dans le chétif gosier cette étrange prière au printemps, cette insurrection contre l'hiver.

La phrase revient, avec une cadence hachée, avec un grelottement qui serrerait le cœur si on pouvait l'entendre :

« Des violettes ! – Qui veut des violettes ? »

Qui pourrait en vouloir en effet ? Ah ! comme les pauvres petits poumons protestent de toute leur énergie, avec leur droit de jeunesse et leur amour des fleurs embaumées, contre les épouvantements de cette brutale et mortelle nuit d'hiver !

Sans cesse, molle, asphyxiante, avec des caresses traîtresses, la neige s'abat, pesant de son poids engour dissant sur la terre, sur les épaules lasses, sur le corps brisé, se dépêchant dans les ténèbres pour terminer son crime lâche avant les premières lueurs du jour.

Maintenant la voix grêle tremble davantage ; les syllabes s'espacent sur les lèvres glacées :

« Des vio-let-tes ! – Qui-veut-des-vio-let-tes ? »

Une indicible souffrance se traîne et serpente entre chaque mot de cette printanière lamentation. Le froid va tuer les pauvres fleurs.

Brusquement, au premier étage du grand restaurant nocturne, les rideaux épais ont été écartés ; une lumière chaude a dessiné sur les carreaux des ombres mouvementées. Puis, la fenêtre a été ouverte, toute grande, jetant à la face lugubre de la nuit, un écho fou d'orgie.

Il faisait là dedans une terrible chaleur. Un ouf ! général de satisfaction jaillit, immense, de la pièce embrasée où des bougies flambaient dans cinq candélabres. Des rires et des cris joyeux chantaient la bruyante ivresse de la jeunesse qui s'amuse.

Très décolletées ; les bras nus, les épaules blanches sortant de robes de satin noir, de ce satin qui fait valoir les chairs, deux femmes se penchèrent sur l'appui de la fenêtre.

« Et la neige tombait toujours !... »

chantonna la blonde avec un rire las, la tête dans les mains, laissant pleuvoir sur ses yeux une masse de frisons dorés et rebelles.

L'autre, une brune un peu sèche, aux traits corrects et durs, regardait droit devant elle, sans un mot, roulant entre ses doigts minces et osseux une cigarette.

Derrière elles d'autres femmes et des jeunes gens très gais entonnaient à tue-tête le refrain d'une chanson. Un piano tapé à tour de bras donnait le ton. On s'amusait beaucoup.

Cependant, par moments, le silence se faisait, d'autant plus profond que les éclats précédents avaient été plus forts : une écrasante lassitude annonçait la fin du souper.

Dans un de ces instants de calme, la grelottante voix du boulevard traversa la bise aigre, dominant la tourmente, et vint glacer tous ces fous.

« Des violettes ! – Qui veut des violettes ? »

– Ah ça ! C'est une plaisanterie, une gageure ! cria l'un des plus échauffés. Des fleurs par ce temps-là, à cette heure-ci !

– C'est de là que ça vient, dit la fumeuse, montrant du doigt le pied de la colonne. – Il me semble avoir vu remuer quelque chose.

– Hé ! là-bas, la bouquetière aux violettes, approche un peu qu'on voie ton museau ! » fit la blonde en riant haut.

La masse noire parut rouler sur le tapis de neige, se secoua en frissonnant, et, sous la lueur du réverbère, on put distinguer vaguement une grande fillette, d'une quinzaine d'années, tenant deux bouquets dans un petit panier accroché à son bras. – Elle les tendit vers la fenêtre : Il

« Des violettes ! – Voulez-vous mes jolies violettes ? »

– Oh ! la pauvrete ! reprit la brune, et elle frissonna, paraissant faire un mélancolique retour sur elle-même.

– Est-elle jolie, au moins, la bouquetière ? » – ajouta un garçon aux maigres moustaches blondes, qui se pencha entre les deux femmes, sans quitter une coupe pleine de Champagne, qu'il s'apprêtait à boire.

Dans ce mouvement, sa main mal assurée laissa osciller la coupe, et le vin pétillant tomba en pluie sur la tête de la jeune bouquetière.

« Tiens ! la voilà baptisée ! »

La grosse blonde éclata de rire.

« Maintenant elle peut aller au ciel ; faisons-la monter, » ajouta un gouaillieur.

Sous cette ondée de champagne l'enfant avait jeté un léger cri ; mais, quand on lui eut crié de venir, elle obéit sans se faire prier, avec une prestesse extraordinaire, probablement dans l'espoir de fuir cette pérature terrible dont les glaces la pénétraient jusqu'au cœur.

Serrant toujours sous son bras le panier contenant les bouquets flétris, elle entra, très émue, dans le cabinet d'où on l'avait appelée.

« Hé bien, duc, avez-vous jamais vu une plus adorable frimousse ? »

Le soupeur aux moustaches pâles, un garçonnet grêle et malingre, qui faisait ses débuts dans la vie joyeuse, s'inclina sans répondre, le verre vide encore entre les doigts.

« Complétons notre bonne action, appuya un autre. Cette enfant a faim. — Viens t'asseoir là, petite, entre Monsieur qui est duc et moi qui suis marquis. Tu ne seras pas en médiocre compagnie. »

Elle s'assit, encore tremblante, ne pouvant rougir tellement elle avait froid. Et, tandis qu'avec ce qui semblait la délicieuse insouciance de son âge, elle dévorait une aile de poulet, en buvant un verre de Champagne, servie comme une reine par les deux gentilshommes, les autres, attendris et dégrisés, la contemplaient.

D'une pâleur mate, exagérée par les souffrances et la misère, elle avait le plus joli ovale qu'on pût voir ; ses grands yeux à la flamme douce s'ouvraient, avec le regard étonné et naïf des tout jeunes enfants, sous des sourcils d'une correction indoue, un trait d'encre de Chine. — La bouche, un peu violacée d'abord, reprenait peu à peu ses couleurs vermeilles, extraordinairement éclatantes.

Absolument exquise, elle l'emportait sans peine sur les visages, usés par les baisers et peints, des quatre femmes qui soupaient avec les jeunes gens. — Celles-ci, couvertes de diamants et de dentelles, étaient éclipsées par la pauvre aux vêtements noirs montrant la trame, et aux boucles de cheveux, mouchetées de neige pour toute parure.

Or, pendant que, par manière de distraction, les autres soupeurs lui faisaient conter son histoire, l'un d'entre eux, qui avait quitté la table et se tenait un peu à l'écart, l'examinait avec une stupéfaction croissante. C'était

Germain Durand, invité à cette petite débauche par un ami et en profitant pour étudier ce genre d'amusement à la mode.

Il venait de reconnaître une enfant déjà vue par lui, deux ans auparavant, dans un des faubourgs de Paris, Hélène Beurot, et se demandait quelle comédie jouait là cette petite vaurienne, à laquelle en ce moment on eût, suivant l'expression populaire, donné le bon Dieu sans confession.

Elle racontait son histoire, banale et horriblement triste.

N'ayant plus de père, huit jours auparavant elle avait perdu sa pauvre mère. Depuis, sans gîte, sans secours, elle errait à travers Paris, ramassant, dans les détritrus de toute sorte jetés à la porte des grands restaurants, les quelques fleurs encore intactes et présentables. : elle en composait de petits bouquets qu'elle essayait de revendre. Mais la neige était venue ; avec la neige, plus de ressources, plus de bouquets. Elle n'avait pas mangé depuis deux jours.

Là dedans rien des vagabondages suspects, rien du renvoi pour inconduite par la patronne du magasin où elle travaillait.

Germain, que la compagnie au milieu de laquelle il se trouvait intéressait peu et qui n'était amené là que par son besoin d'études parisiennes, laissa ces excellents jeunes gens, que l'ivresse emplissait de pitié, avaler la fantastique histoire, à moitié réelle, composée par la gamine.

Aucun d'eux n'avait remarqué l'éclair de convoitise et de satisfaction que la rusée fillette avait vivement caché sous ses paupières aux longs cils, en se voyant attablée entre les viveurs qui s'amusaient à la servir. Nul ne se doutait, qu'avec sa mine de vierge et sa pose de vertu, elle les enfonçait tous.

Elle, radieuse, se voyant près du but, les laissait s'apitoyer, forçant la note pleurarde de sa voix, encore grêle et non développée, en déroulant sa triste position. Ils en avaient les larmes aux yeux, les braves garçons.

« Eh bien ! petite, dit le duc attendri, qui pleurait dans son Champagne, je te prends sous ma protection : tu deviendras notre bouquetière.

– Pardon ! pardon ! interrompit la fumeuse. Je m'en charge, moi. C'est plutôt mon affaire que celle du duc. »

Celui-ci n'osa insister, lâche devant le désir exprimé si nettement par sa maîtresse.

De prime abord, la belle fille brune avait éprouvé pour l'enfant un sentiment de pitié, peu en rapport avec son air dur. Puis, à mesure qu'elle l'avait mieux détaillée, elle avait deviné toutes les promesses renfermées dans ce corps de fillette, que quelques mois suffiraient à faire éclore, superbe, sans rivale.

Du moment que son amant s'occupait si chaudement de ce merveilleux bouton de fleur, cela ne lui allait plus.

Rapidement son plan avait été fait et le sort de la petite décidé. Une vertu était un danger ; une femme galante ne lui enlèverait jamais le duc. Du moins elle le pensait, ne connaissant pas Hélène.

La bouquetière, jouant à merveille le ravissement innocent, baisa les mains chargées de bagues de sa protectrice. Celle-ci, après un regard en dessous au duc, qui mordillait nerveusement sa moustache blonde, eut un mauvais rire et embrassa sa protégée au front.

« Je t'adopte !

– Je suis sauvée ! » pensa Hélène.

Germain Durand dans son coin, où personne ne le cherchait, et où la petite ne le voyait pas, étouffa silencieusement un large rire :

« Elle les a tous roulés, la petite mâtime, et proprement. Mesdames et Messieurs, vous avez trouvé votre maître, je vous en réponds, » murmura-t-il en aparté.

Là-dessus, il sortit sans se faire remarquer, pensant bien qu'avant peu la petite bouquetière ferait parler d'elle.

En effet, quelques mois plus tard, Hélène Beurot débutait dans la vie galante, sous les auspices de sa bonne marraine du souper. Lorsque celle-ci la vendit à un vieux débauché de ses amis comme vierge, elle fut aussi complètement et sincèrement trompée que l'acheteur sur la qualité de la marchandise.

Enfin ce petit duc malingre, auquel Fernand Rénal venait d'enlever Hélène, était le même qui l'avait baptisée au Champagne, d'une fenêtre de la Maison-Dorée. Seulement, par prudence et du consentement même d'Hélène, qui ne se vantait pas de ses origines misérables, il ne la produisait pas au grand jour et elle s'était toujours tenue loin du monde des soupeuses.

Voilà tout ce qu'ignorait le dessinateur, tout ce que savait Germain Durand, et pourquoi il tremblait tant pour le bonheur de son ami.

La femme de vingt ans tenait toutes les promesses de la fillette de quinze ans : la fleur s'était épanouie, brillante, irrésistible, gonflée de poison.

IX

Une chose sauva cependant Fernand, ou tout au moins l'empêcha en grande partie de tomber et de s'avilir, c'est que cette femme s'attacha sincèrement à lui et l'aima, un peu avec le cœur, plus avec le cerveau, elle qui n'avait jamais connu que l'avalissant brûlure des sens, que la passion charnelle.

Jusque-là on ne l'avait jamais traitée qu'en maîtresse qu'on paye et dont la société amuse, depuis le vieillard qui l'avait achetée, jusqu'au jeune duc, qui avait été le dernier d'une longue suite d'amants pris un peu partout. Elle était comprise dans toutes les parties de plaisir, entre le Champagne et les truffes, comme un objet indispensable, un outil de luxe et d'amusement. Au besoin on l'eût fait figurer sur le menu et réglée avec l'addition.

Cela la changea et la flatta, d'être aimée réellement, d'être considérée au point de vue de l'amour, non plus seulement au point de vue de la bestialité.

Ayant conservé ce goût machinal et instinctif des filles les plus dépravées pour cette poésie bête qu'elles semblent incapables de comprendre et qui leur fait préférer les chansons pleurardes aux gaudrioles, les mélodrames de l'Ambigu aux cocasseries du Palais-Royal, elle s'accommoda fort du sentimentalisme distingué de Fernand.

Le jeune homme, se respectant lui-même en respectant celle qu'il aimait, et se plaisant à se figurer qu'il la relevait dans l'estime de tous, quand, en réalité, il ne la relevait que dans sa propre estime, la traitait en femme, non plus en machine à plaisir, en chair fraîche.

Il s'adressait au cœur, à l'âme, un tas de choses qu'elle ne se connaissait pas. Cela l'étonna, puis elle y prit goût.

De se voir dans tous les albums de son amant, dans tous les journaux illustrés, car elle était devenue son type favori et inconscient, son modèle de prédilection, elle se sentit elle-même rehaussée à ses propres yeux et laissa s'effacer le passé dans son lointain boueux, dans ses brumes fangeuses.

Elle cria bien haut et partout son amour, avec un besoin instinctif de s'étourdir sur la nature exacte du sentiment qu'elle ressentait pour le dessinateur :

Fernand ! Il n'y avait plus pour elle que Fernand !

En deux mois, elle ne le trompa presque pas. A peine si elle se permit trois ou quatre fugues secrètes, et encore, était-ce pour retourner au faubourg, à la vase originelle, pour prendre un bain hâtif de cette boue qui lui manquait. Ensuite, repue, lassée, retrempée, elle revenait avec plus d'ardeur à son poétique et passionné Fernand.

Celui-ci était en plein septième ciel, lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse.

Fernand Rénal, incorporé dans le sixième bataillon de la garde nationale mobile de la Seine, était appelé. Ce fut une désolation.

Le 29 juillet 1870, ils passèrent ensemble, sans se quitter, la dernière journée, et elle le conduisit à la gare d'Aubervilliers, où il devait prendre le train avec ses camarades pour le camp de Châlons, Germain Durand, qu'une commission d'aide-major attachait aux mobiles de la Côte-d'Or, lui fit également la conduite, en attendant son heure d'être convoqué.

A ce moment tous pensaient que la guerre serait terminée au bout de quinze jours, et Germain eut l'espoir vague que cette absence suffirait pour détacher Fernand de sa maîtresse.

Mais les événements se précipitèrent et leur gravité fut telle que le médecin, pris tout entier par son bataillon, ne communiqua que de loin en loin avec son ami. L'investissement de Paris une fois accompli, c'est à peine s'ils purent se voir, leurs avant-postes se trouvant trop éloignés l'un de l'autre et trop exposés pour les quitter facilement.

D'août à décembre 1870, toutes les fois qu'il en avait l'occasion ou qu'il en obtenait la permission, Fernand accourait à Paris et passait ses quelques heures de liberté entre les bras de sa maîtresse.

En dehors de cela il lui écrivait de longues lettres, racontant jour par jour son existence de soldat, avec un luxe de détails destinés à distraire et à amuser celle à laquelle il s'adressait.

De courtes réponses, fortement dépourvues de l'orthographe la plus élémentaire, entretenaient sa passion au point culminant, et lui apportaient au camp de Châlons, au camp de Saint-Maur, à Montretout ou à Bobigny, des serments d'amour et de fidélité, auxquels il croyait aveuglément.

Ainsi, au lieu de diminuer cet amour, la séparation et l'absence l'avivaient au contraire et le surexcitaient.

Puis, les grands froids exceptionnels arrivèrent ; la sortie du côté de la Marne fut inutilement tentée. Paris se trouvait hermétiquement bloqué, affamé.

Du plateau d'Avron, où bivouaquait son bataillon, Fernand Rénal, ne pouvant plus aller à Paris, adressait à sa maîtresse d'adorables lettres, poétisant à outrance, parlant des énormes nuits piquées d'étoiles, durant lesquelles il montait la garde, en battant la semelle et en soufflant dans ses doigts gourds.

Il lui semblait mieux échapper au douloureux réalisme de ses souffrances, en s'isolant dans ces intimes et longues conversations avec la bien-aimée absente.

Pour aider à ces émouvantes descriptions, où l'éclair du canon coupait les ténèbres et illuminait de fantastiques paysages, il agrémentait ses lettres de croquis, dessinant la tranchée neigeuse, les menaçantes et obscures hauteurs du Raincy, les lointains inquiétants de Chelles, le cours deviné de la Marne à travers la plaine morne.

Il donnait aussi des portraits de camarades dans leurs costumes bizarres, la couverture pendue au cou et ployée en deux sur la poitrine, manchon et plastron à la fois, les peaux de biques et de moutons, les inventions pittoresques pour se garantir du froid. Ou bien il représentait le gourbi en planches, où tous dormaient habillés, le sabre-baïonnette bouclé à la ceinture, les pieds tendus vers un feu de bois vert, qu'on entretenait au centre de cette cahute primitive, à peine défendus de la neige et de la glace.

C'était tout un recueil précieux, à conserver éternellement, pour le relire ensemble plus tard dans la petite chambre bien close, au coin du foyer

paisible, lorsque les mauvais jours seraient passés.

Fernand, seul, affamé, gelé, se souvenant des ivresses passées, chatouillé par une sensualité rétrospective, mettait dans ces longues lettres, qu'il lui fallait écrire en plusieurs fois, entre deux alertes ou deux corvées, toutes les ardeurs concentrées de son âme, tout son cœur, toute sa vie. Il lui semblait ainsi prolonger l'enivrant tête-à-tête avec celle qu'il adorait et dont le souvenir lui brûlait le corps.

A Paris, Hélène avait été émue aux larmes par les premières lettres. Jamais on ne s'était adressé à elle dans des termes pareils, jamais la passion n'avait flambé si chaude, si dévorante sous ses yeux. C'était comme un poème dont elle était la chair et l'âme, qui se déroulait ainsi devant elle.

Elle en fut si fière, si enorgueillie, si tendrement étonnée, qu'elle ne put garder cette joie pour elle toute seule.

Elle prit tout doucement l'habitude de montrer les lettres de son amant à des amies, pour les faire enrager, pour leur faire voir comment on l'aimait, elle. Celles-ci, curieuses, bavardes, désœuvrées, s'amusèrent de ce manège et continuèrent à le provoquer adroitement, en ayant l'air de croire que ce n'était qu'un feu de paille. Pour prouver le contraire, Hélène étala toutes les lettres qu'elle recevait de Fernand, les emportant partout avec elle, au restaurant, au concert, au café.

Peu à peu dans la brasserie ou le café, où l'on se réunissait durant ces interminables et lamentables soirées du siège, la pauvre lettre amoureuse du garde mobile de la Seine passait de main en main, entre les bocks, les cartes, les dominos, les soucoupes poisseuses et les pipes.

Chacun la touchait, la déflorait avec des mots crus, des plaisanteries mauvaises. On riait des croquis représentant les atroces tortures du plateau d'Avron, avec la gouailleuse lâcheté de gens bien à l'abri et au chaud, fumant tranquillement entre un bock mousseux et une fille maquillée. On blaguait le sentimental Fernand, dont on caressait la maîtresse tout à l'aise, tandis qu'il gelait là-bas, tout en haut, en chantant sa passion aux étoiles.

Pauvre petite lettre roulée sous les moqueries, tachée par les doigts pesants !

Ah ! si le brave garçon avait su, avait pu prévoir ! Mais rien, et peut-être avait-il là quelque ancien camarade, un ami ! – Non, tous riaient du même

rire moqueur, entre les dents, pour ne pas blesser Hélène qu'ils convoitaient.

Ce n'était pas tout ; elle tombait plus bas encore la pauvre lettre !

Rentrant chez elle, accompagnée, la plupart du temps, Hélène, sans honte aucune, faisait relire la lettre de l'artiste par son amant d'une nuit, celui qu'elle prenait en attendant Fernand ; avec le bizarre raisonnement que font toutes les femmes de son espèce, elle se persuadait qu'elle ne le trompait pas, lui seul étant l'être véritablement aimé, lui seul étant l'amant réel, lui seul ayant son cœur, tous les autres n'ayant que son corps.

Tantôt c'était un cabotin, toujours rasé de frais, retenu de force dans Paris par le rude devoir, par sa profession de chanteur patriotique, hurlant l'appel aux armes devant les quinquets de la rampe, insultant l'ennemi du haut des planches, avec des ronds de bras, des yeux flamboyants et des notes sauvages, – sans danger pour sa vilaine peau, – quand son âge l'appelait aux avant-postes.

Tantôt c'était un brillant officier de quelque corps bizarre et inconnu, tout galonné, tout sonnaillant de magnifiques aiguillettes d'or, traînant d'un air crâne son sabre sur les tapis mous, ou frappant de sa botte éperonnée – une botte étonnamment neuve et sans maculatures boueuses – le plancher sec du café, le parquet ciré de la chambre.

Dédaigneux, ceux-ci lisaient, en se gaussant du moblot morfondu là-bas, les pieds dans la neige, et se fourraient en riant, avec une grimace de quiète satisfaction, sous l'édredon brodé de la belle fille.

Ah ! elle ne s'ennuyait pas et elle en aimait davantage Fernand, de lui procurer de semblables triomphes.

Pauvre Fernand ! Rien de tout cela n'arrivait jusqu'à lui, rien qu'une lettre grossièrement écrite, où il y avait plus de baisers que de style et un fort parfum de patchouli. – Il se grisait de ce fantôme menteur, croyant aux protestations d'amour, croyant à Hélène, ayant besoin de croire à tout, dans son pénible et dangereux éloignement.

Aussi, une fois la guerre terminée, ce furent d'inénarrables ivresses, des plaisirs chaque jour renouvelés. Le jeune homme était plus profondément pris que jamais.

Germain, quand il le revit, le trouva donc plus fou, plus amoureux qu'auparavant. Il commença à désespérer de sa guérison, d'autant plus qu'il remarqua, avec une profonde douleur, que son ami ne se contentait plus d'aimer seulement pour le plaisir d'amour, mais commençait à songer à l'avenir, en y associant dans son esprit sa maîtresse.

A plusieurs reprises, il défendit chaudement les femmes tombées qui arrivent à se réhabiliter. Germain, d'abord, combattit cette belle utopie, en affirmant que la thèse pouvait être soutenue, mais seulement dans des cas très particuliers et fort restreints, et que surtout il fallait éviter d'en faire une règle générale et absolue.

Il se heurta à un entêtement complet. Déjà Fernand essayait de refaire l'instruction presque nulle de la jeune femme, l'amenant à travailler, à étudier la grammaire, à lire des livres d'histoire. Celle-ci, complaisamment, se prêtait à ces fantaisies de son amant, avec l'indécise pensée d'en tirer parti à un moment donné pour le dominer davantage. Lui voyant faire des progrès, le dessinateur, aveuglé par la passion, s'applaudissait de sa bonne idée, sans se douter qu'il forgeait des armes contre lui-même. – Il voulait obstinément se figurer qu'Hélène, instruite, pourrait se présenter partout à son bras.

En même temps son nom prenait de l'extension : il gagnait beaucoup d'argent. Ses dessins, grassement payés, l'aidaient à mener largement la vie, ne refusant aucun cadeau, aucun plaisir à sa maîtresse.

Hélène n'avait rien à désirer ; tous ses souhaits se réalisaient et elle eût dû se trouver parfaitement heureuse. Mais c'est en vain qu'elle tenta parfois de lutter avec sa nature fougueuse et son sang indompté ; il y avait des jours où son bonheur paisible, cet amour régulier, la prenaient à la gorge comme une corde trop serrée, sur laquelle elle tirait toujours.

La nostalgie de la boue lui emplissait le cerveau de vertiges honteux. Elle provoquait une querelle avec son amant, le quittait durant un jour, deux jours, quelquefois plus, et courait à de fangeuses amours.

Alors c'étaient d'effrayants désespoirs. Fernand se renfermait chez lui, ne pouvait plus rien faire, et, affolé, des larmes plein les yeux, se lamentait longuement. A plusieurs reprises, Germain le surprit au milieu de ces

terribles désolations ; les premières fois, le dessinateur, sombre, concentré, refusa de parler.

Puis un jour son cœur creva. Il éclata en reproches amers, en récriminations fébriles.

Jamais griffes roses et petites bottines à talons hauts n'avaient déchiqueté et broyé plus traîtreusement son cœur. Il ne vivait plus. Il lui semblait ne plus se nourrir que de piments et de liqueurs frelatées. Tous les jours, elle le trompait avec une effronterie qui le laissait là, sans forces, et la plupart du temps sans fureur, mais qui le tuait à la longue.

A chaque heure du jour et de la nuit cette endiablée Parisienne, déroutant toutes ses prévisions, bouleversant toutes les théories qu'il avait pu se faire sur les femmes, le mettait au supplice le plus irritant. Une fièvre constante le tordait de la tête aux talons, le faisant bondir et se recroqueviller comme un sarment de vigne sur une flamme ardente, pleine de baisers dévorants.

Parfois une semaine entière se passait dans un repos pesant, tranquille. Fernand Rénal s'alourdissait, croyant au calme, vivant d'une existence ruminante et assoupie, travaillant à force. Puis, tout à coup, sans rime ni raison, Hélène était prise d'une soudaine rage d'amour, et Fernand connaissait l'énervante lassitude des baisers qui tombaient sur lui en pluie, en averses incendiaires, pour le laisser ensuite presque de côté comme un objet inutile ou usé, un meuble dont on ne peut plus se servir.

Hélène s'envolait à d'autres amours, allait essayer ses griffes, ses caresses et ses mensonges sur d'autres humeurs d'hommes. Lorsqu'il faisait de pareilles suppositions, Fernand en avait au front une sueur d'agonie.

Aussi desséchait-il tous les jours davantage, jaunissant, tandis que des meurtrissures martelaient le tour de ses yeux. – Il souffrait dans son cœur et dans son corps, ne voyant plus de repos possible pour lui, n'espérant plus. Cependant il avouait se sentir incapable de quitter cette fille, qui le quittait toujours, mais pour revenir plus aimante, plus ardente, plus ensorcelante.

En présence d'un pareil aveu, Germain Durand, toujours prêt à révéler le passé, se taisait, voyant le mal incurable pour le moment, comprenant que l'heure n'était pas encore venue. Alors il cachait son opinion sur cette Parisienne menteuse, paresseuse, gourmande, mais intelligente du vice,

savante dans l'art d'amour, portant la toilette à damner un saint et furieusement pimentée.

Ce n'était pas seulement la satiété qu'il fallait attendre, c'était un dégoût complet, mieux un dérivatif puissant, une antithèse d'Hélène Beurot, cette âme de feu, ce tison d'enfer que le malheureux Fernand s'enfonçait plus avant, toujours plus avant dans le cœur.

En ce moment une séparation complète l'eût tué, et si la belle fille en prenait tant à son aise avec son amant, c'est qu'elle avait parfaitement conscience de sa puissance et de la faiblesse inouïe du jeune homme.

Germain, patiemment, laissait s'écouler les mois et les années, se contentant de plaindre son ami, de le soutenir quand il le voyait trop s'abandonner et de remonter son moral que tant de secousses affaiblissaient.

Pour lui, il poursuivait, avec une invariable rectitude, les travaux qu'il avait entrepris, étudiant sous ses faces multiples la grande névrose parisienne.

Son intention était de faire un ouvrage considérable, dont chaque volume serait consacré à l'une des formes de cette gigantesque hystérie qui englobe toute la capitale, roulant les hommes et les femmes dans un monstrueux et infernal tourbillon.

C'est ainsi qu'il se proposait d'étudier successivement, au point de vue physiologique, physique, moral, anecdotier, amusant et savant à la fois, les ivrognes, les passionnés, les ambitieux, les politiques, les vicieux, les boulevardiers, hommes et femmes, jeunes et vieux.

Pour commencer, il s'occupait des différents effets de la névrose chez les femmes, dans sa forme bénigne et dans ses rapports de famille, de morale et de société. – Pour lui, Hélène Beurot était l'un des types les plus intéressants et les plus curieux à observer.

De 1871 à 1875 l'existence de Fernand fut une continuelle alternative de désespoirs sans bornes et d'affolantes ivresses. Hélène paraissait vouloir épuiser avec lui toutes les voluptés et toutes les douleurs.

Puis, dans le second trimestre de l'année 1876, Germain, qui observait avec un soin jaloux les phases successives de cette passion, comprit, à certaines remarques encore très légères, qu'une période nouvelle se préparait, peut-être un sérieux événement.

Fernand semblait tout autre, et, quand il se plaignait d'Hélène à son ami, ses plaintes étaient plus sèches, moins désolées.

Silencieusement, Germain se frotta les mains. De lui-même Fernand arrivait au point où, depuis si longtemps, il espérait le voir arriver. Le temps, accomplissant son œuvre sourde, désagrégeait tout doucement cette passion trop ardente ; comme sous l'effort d'un feu trop violent, l'amour de Fernand pour Hélène se crevassait, se craquelait, semblable à une porcelaine soumise à un four chauffé d'une manière exagérée.

Des symptômes avant-coureurs d'une rupture définitive commençaient à se montrer, encore peu accentués, mais très significatifs.

X

Fernand Rénal appuya son front à la grosse colonne polie derrière laquelle il se tenait à moitié masqué.

Tournant le dos à la chapelle collatérale, où le peintre a représenté l'évêque parisien saint Denis avant et après la décapitation, ne s'occupant ni de la solitude morne du chœur, ni de la poignante tristesse que dégageait l'église encore vide, il éprouvait, grâce à la persistance de sa muette contemplation, une véritable défaillance physique.

Sous l'impétueuse foulée du sang, gonflant ses tempes à les briser, ses artères battaient, et il sentit un étrange engourdissement lui monter d'un coup au cerveau, avec une voluptueuse lassitude de tout l'être.

Une grisante odeur d'encens flottait, impalpable et ténue, à travers le grand monument, mêlant son pénétrant arôme à de délicates senteurs de fleurs, qui semblaient tourbillonner invisibles et enlaçantes dans l'atmosphère épaissie.

La fraîcheur violente du pilier, glaçant son épiderme, dissipa en partie ce séduisant malaise, et, de nouveau, ses yeux purent se fixer ardents et passionnés sur la délicieuse silhouette de la jeune fille, prosternée sur la chaise du premier rang gauche de la grande nef, au pied même des marches conduisant au maître-autel. — Les miroitantes étincelles qui avaient un moment empli de vertigineux papillotages ses prunelles fascinées s'envolèrent à ce contact d'un froid implacable, et il détailla à loisir les délicates beautés de la jolie dévote en prières.

Le fin profil se détachait avec une pureté parfaite sur la pénombre accentuée du bas-côté gauche de la Trinité ; il dessinait la courbe coquette du nez presque droit, avec une imperceptible tendance à se relever comme

pour égayer la physionomie, du menton gracieusement arrondi et du front qui se cachait à demi sous un frissonnement confus de cheveux légers s'envolant naturellement.

La tête, baissée dans un mouvement d'adoration en face du tabernacle, permettait d'apercevoir la charmante ligne du cou très blanc, où s'étagaient quelques boucles châtain clair, avant de se perdre dans la masse relevée du chignon. De longs cils retroussés jetaient une ombre transparente sur les joues et voilaient les yeux humblement tournés vers le sol, les cachant complètement.

En revanche, Fernand admirait à loisir l'élégante rondeur des épaules, d'une courbe exquise sous la soie d'un corsage en étoffe foncée, la cambrure distinguée de la taille et le dessin des bras moulés dans leurs étroites manches.

Les doigts croisés, dans ses gants de Suède à poignets montants, les coudes appuyés au dossier de la chaise sur laquelle elle s'agenouillait, elle avait laissé de côté son livre d'heures, et toute sa pensée s'absorbait dans une mystique rêverie.

Assise sur une chaise voisine, une femme de chambre, en tablier blanc et en bonnet de linge, somnolait doucement, son livre bien ouvert entre ses mains abandonnées sur les genoux, paumes renversées, le dos calé aux barreaux, reprenant sans se troubler, paupières closes et bouche béante, un sommeil trop tôt interrompu à son gré.

Nul bruit ne venait troubler l'énorme silence du grand vaisseau voûté, ni remuement criard de chaises, ni sonores répons de chantres, ni tintements grêles de sonnettes, ni grondement d'orgue, ni même la psalmodie nasillarde et cadencée du prêtre célébrant la messe. Rien. Tout se taisait encore, à cette heure matinale, dans la maison de Dieu.

Seuls, dans les arbres du square qui fait face à la chaussée d'Antin, quelques oiseaux roulaient leurs infatigables trilles, saluant le printemps et voletant au soleil, qui prenait plus de chaleur à mesure que les aiguilles dépassaient davantage six heures sur les cadrans extérieurs de la Trinité.

Quelques timides rayons effleuraient les fenêtres de la galerie supérieure ; mais, encore peu visibles, les grandes verrières peintes du bas laissaient dans l'ombre les chapelles collatérales. Une mystérieuse

obscurité, emplissant l'intérieur de la nef et les bas-côtés, donnait à l'église entière un aspect plus troublant, noyant d'indécision les détails et prêtant aux statues des gros massifs principaux une vague allure de vie.

L'embaumement des fleurs, dont le chœur était paré pour célébrer le mois de Marie, ajoutait à ce frisson sacré des choses religieuses un inappréciable et terrestre étourdissement ; elles combinaient la douce asphyxie de leurs odeurs diverses avec l'enivrante fumée de l'encens, qui était, en ce moment, le seul air qu'on eût à respirer.

Une impression puissante émanait de ces divers éléments de fascination et pénétrait peu à peu les membres, le cerveau, de ceux qui étaient venus volontairement s'exposer à cette molle et insinuante griserie.

Il semblait que la religion elle-même prît une forme matérielle pour s'emparer plus complètement des esprits, les assiégeant par les sens en même temps que par l'imagination. L'église, plus lourde, une sorte d'église capiteuse, pesait d'un poids écrasant sur les dévots qui osaient affronter les séductions ignorées et les irrésistibles ensorcellements de son réveil, au mois de mai, en pleine fête des fleurs et de la Vierge.

Fernand lui-même, malgré ses idées larges et ses principes faciles, n'échappait pas entièrement à cet enveloppant accaparement qui tombait des voûtes, montait des dalles, s'échappait des autels, des peintures saintes, des confessionnaux fermés. – Tout autour de lui le caressant enlacement accomplissait son œuvre sourde. Il lui avait fallu coller sa peau fiévreuse à la pierre glacée pour briser le charme.

Quant à la jeune fille qu'il contemplait, elle s'abandonnait toute à ce vertige sacré.

Plus l'heure marchait, plus elle se courbait davantage, les mains jointes, dans une extase d'adoration qui lui faisait battre le cœur, jusqu'à la suffoquer sous la violence des palpitations, donnant presque les prodromes d'un évanouissement.

Croyant sentir fondre son âme en Jésus-Christ, comme le lui enseignaient les prêtres, elle s'enfonçait avec un redoublement d'ivresse dans cette souffrance voulue, la gorge serrée par une mystique angoisse, les lèvres pâlies et la poitrine soulevée.

Un peu plus, perdant complètement connaissance, elle se serait affaissée sur sa chaise commémorte. Mais, par un étrange ressaut des nerfs, elle réagissait, balbutiant une prière, luttant contre la syncope ; elle arrivait à prolonger à l'infini cette sensation de chute qui lui procurait une espèce de délicieux anéantissement, et trouvait une inexprimable jouissance dans cette lutte renouvelée et renaissante, qu'elle pensait soutenir pour sa foi et pour la plus grande joie de son Dieu. Aussi s'ingéniait-elle à faire durer le plus longtemps possible ce saint combat, où s'abîmaient ses prières, ses pensées et son corps entier.

Puis, le temps passait, les horloges sonnaient la demie de six heures, sept heures, sept heures et demie ; quelques dévots arrivaient, poussant les portes, les laissant retomber, et renouvelant mécaniquement l'air par le mouvement des battements rembourrés.

Les vapeurs lourdes et dangereuses diminuaient d'intensité, se dissipaient insensiblement, et l'air-frais arrivait par plus larges ondées aux poumons congestionnés par ces hallucinantes odeurs. Le corps reprenait de la vigueur, le cerveau de la lucidité : la fantasmagorie religieuse devenait plus confuse et moins oppressante.

Les visiteurs n'affluaient cependant pas encore. C'étaient seulement quelques isolés ; un brave balayeur en blouse venant égrener son chapelet en dehors de la balustrade de la grande nef, tout près de l'entrée ; quatre ou cinq cuisinières voulant commencer saintement la journée ; un ou deux messieurs en chapeau haute forme. – Ils entraient, retenant leur respiration, les épaules élevées et le front bas, les doigts humides d'eau bénite, et suspendaient le tapage de leurs souliers sur les dalles. Cela ne faisait qu'augmenter la pénétrante impression de froideur, de solitude et de propreté de l'église.

La jeune fille, ne se trouvant plus sous l'obsession directe des objets environnants, s'arrachait davantage à l'hébéture sainte, au mirage sacré, qui l'avaient lentement envahie ; elle secouait toutes ces narcotiques influences et relevait la tête, reprenant lentement possession d'elle-même.

La femme de chambre sortait du lourd sommeil qui l'avait écrasée sur sa chaise, et tournait d'un doigt machinal et honteux les pages de son livre, avec l'idée vague d'avoir dormi dans une église et le remords d'un péché.

Alors, obéissant à un ordre d'idées tout différent, la jolie tête aux cheveux légers quitta la sainte contemplation du maître-autel aux cinq arcades dorées et du chœur empli de fleurs. Elle dirigea, vers le premier pilier du côté droit de la nef, deux magnifiques prunelles dont le regard velouté sut retrouver dans l'ombre discrète les yeux de Fernand.

Celui-ci, se voyant enfin remarqué après cette longue station, eut un tressaillement de bonheur.

« Elle m'a vu ! » murmura-t-il, tout extasié.

Déjà le front blanc, qui s'était vivement coloré de rose, se baissait sur les mains jointes et s'inclinait plus bas que jamais, soit pour mieux prier, soit plutôt pour cacher une rougeur qui s'étendait jusqu'aux mèches folles du cou.

Fernand, dans un ineffable ravissement, se retenant d'une main à la colonne, avançait la tête, ne songeant plus à garder sa pose discrète et mettant dans ses regards toutes les flammes de la passion qu'il ressentait.

Elle baissa son voile, sans que le jeune homme pût s'en formaliser, car, à travers le mince tissu, il vit les yeux bruns diriger plusieurs fois de son côté leurs rayons les moins révoltés et les plus lumineux. On ne se fâchait pas de sa muette adoration.

Des lèvres il lui envoyait des mots passionnés, troublé jusqu'au fond du cœur, ne voyant plus qu'elle, oubliant le lieu où il se trouvait.

« Ah ça ! que diable fais-tu là ? »

Cette familière apostrophe arracha brusquement Fernand à son amoureuse contemplation. Il se retourna le sourcil froncé, inquiet et mécontent d'être ainsi surpris.

« C'est toi, Germain ! »

Il se rasséra en reconnaissant son ami et, malgré un reste de contrariété, lui tendit une main cordiale.

« C'est moi, en effet, et, pour revenir à ma question, tu faisais donc ?... »

Germain Durand examinait narquoisement l'attitude embarrassée de son ami.

« Hé ! mon cher, je dessinais ! – Quelques croquis dont j'ai absolument besoin. »

L'autre ne parut pas convaincu par cet adverbe et demanda :

« Des croquis ! Sans album ?

– Je l’ai remis dans ma poche, balbutia Fernand, tout en prenant le bras de son interlocuteur et en essayant de l’entraîner vers la sortie.

– Non, tout à l’heure. »

En disant ces mots, Germain appuya ses deux mains sur les épaules du dessinateur, avança la tête vers le centre de l’église, dans la direction même où regardait Fernand un instant auparavant, et eut un sourire bon enfant, avec un air d’amicale entente :

« Ah ! Je comprends ! Je comprends !

– Germain !

– Ne te fâche pas ! J’ai aussi quelque chose de bien curieux à te montrer. Mais, attends donc, je ne me trompe pas !... »

Il avait mieux regardé et s’écriait :

« C’est la jolie mademoiselle Alice !

– Tu la connais ? interrompit le jeune homme stupéfait.

– De vue, certes oui, assez bien.

– Tu sais son nom !

– Et toi ? riposta gaiement Germain.

– Oh ! moi, je ne sais que celui-là.

– Peste !

– Je l’ai entendu nommer ainsi par sa femme de chambre au sortir de l’église.

– C’est mademoiselle Alice Vernel.

– Vernel ?

– Parfaitement. La fille du sculpteur.

– Ah ! mon ami, tu me sauveras la vie.

– Je ne te gêne donc plus ? Car, tout à l’heure, en te retournant, Dieu ! que tu avais une mine renfrognée, mon brave Fernand.

– Ne plaisante pas, c’est sérieux ! Tu me présenteras ?

– De tout cœur. Je connais assez intimement un ami du père, et je suis invité aux lundis des Vernel.

– Oh ! mon cher Germain.

– C’est entendu, te dis-je ; mais n’es-tu donc pas tout présenté ?

– Je la vois ici depuis un mois à peu près.

– De loin seulement ?

– Hélas ! »

L'amoureux raconta son histoire à Germain qui, radieux, comprenant que l'événement souhaité était arrivé, l'écoutait attentivement.

Un matin, vers la fin d'avril, il était entré à sept heures dans l'église de la Trinité pour y voir les peintures de la chapelle de Saint-Vincent de Paul, dont un dessin lui était demandé par un journal illustré. En même temps il s'était amusé à aller de chapelle en chapelle pour se rendre compte des différents motifs décoratifs. Puis, au moment de sortir, il avait aperçu une jeune fille, dont la beauté modeste l'avait vivement attaché.

Revenu le lendemain avant sept heures pour commencer son croquis, il avait retrouvé son inconnue. Tous les matins il revint et vit la gracieuse dévote.

Enfin, depuis trois semaines, elle avait remarqué son adorateur muet et n'avait pas semblé décourager ce petit manège. Depuis ils se regardaient beaucoup, mais n'avaient pas encore pu se parler.

En terminant cette simple aventure, Fernand avait saisi les deux mains de son ami et le suppliait sans se douter que d'avance celui-ci était gagné à sa cause.

« Si tu savais, je l'adore !

– Curieux ! Très curieux ! marmottait Germain entre ses dents, avec un hochement de tête.

– Allons ! mon bon Germain, pour un ami, pour moi, mets un peu ton scepticisme de côté.

– Sceptique, moi ! Dis plutôt observateur !

– Volontiers... Mais que venais-tu donc observer ici ?

– Certes, ce n'est pas pour voir l'intérieur de la Trinité.

– Je te l'accorde. Maintenant l'église devient banale ; il est trop tard et les dévots qui arrivent lui enlèvent toute sa gravité. Mais, à la première heure, avec sa solitude, je t'assure que cette grande nef avait un caractère de majesté froide, dont la glace vous pénétrait et vous mettait un frisson à la peau.

– Poète ! amoureux ! tais-toi ! tu blasphèmes ! Est-ce qu'il y a ici pour toi autre chose que celle que tu aimes ? La majesté ! la froideur ! la gravité !

Allons donc ! Tu veux rire.

– Alors, que venais-tu observer, toi ?

– Mon cher Fernand, tu es ici pour l’amour, et moi pour la science. J’ai été amené à poursuivre jusqu’en cet endroit mes dissections morales, mes autopsies psychologiques.

– Pour ton fameux livre sur la Névrose parisienne ?

– Cela t’étonne ?

– Je ne vois pas le rapport.

– Suis-moi, je vais te le montrer. »

Après s’être assuré d’un coup d’œil qu’Alice Vernel était toujours à la même place, Fernand suivit Germain Durand qui, tout en lui disant de marcher doucement, lui recommandait de ne pas se montrer.

« Et pourquoi, mystérieux ami ?

– Parce que cela t’importe plus que tu ne parais le croire. »

Ils arrivèrent ainsi non loin de l’entrée, à peu près à la hauteur de la première chapelle de droite.

A quelques pas de la marchande, à côté du pied à triple rang, sur lesquels les dévots viennent brûler des cierges, soit pour les âmes du purgatoire, soit pour tout autre motif de superstition, une femme, vêtue de couleurs sombres, se tenait courbée en deux, la figure plongée dans ses mains, ne laissant voir qu’une magnifique chevelure noire débordant d’un chapeau fermé.

Les mains dégantées ressortaient par leur blancheur sur la robe foncée, et étaient remarquables par leurs doigts fuselés, leur mollesse, des mains de voluptueuse ; le corsage superbe complétait avec les épaules pleines, les reins souples et l’ondulation entière de ce corps féminin, les pensées de séduction amenées par le seul examen des doigts. Le cou était gras et rond avec des frisons crépelés, les cheveux pleins de vivantes rébellions.

Il y avait une violente antithèse dans la présence de cette splendide créature, exubérante de vie, de beauté sensuelle et terrestre, au milieu de ces objets célestes, mornes, froids, inanimés ; entre cette magnifique chair frémissante et ces peintures mortes, ces lignes dures, cet aspect de sépulcre qui l’enveloppaient.

Elle releva un instant la tête, montrant des yeux noirs étincelants, des joues teintées de rose, une bouche aux lèvres de pourpre saignante, qui tranchaient sur la clarté rousse et jaunâtre des cierges fumant sur leur triple cercle de pointes de fer.

Fernand se rejeta précipitamment en arrière, retenant un cri :

« Hélène !

– Tu ne t’attendais pas à cette rencontre ? reprit Germain.

– Hélène ici ?

– Te voilà entre le passé et l’avenir ! fit remarquer l’écrivain avec une fine nuance de raillerie.

– Que vient-elle faire ici, m’attendre, me suivre ? Je serais désolé !...

– Calme-toi. Elle ne te sait pas même là, sans quoi ce n’est pas un cierge qu’elle brûlerait, ce seraient tous les cierges !

– Je ne te comprends pas.

– Écoute-moi sans te fâcher. Et d’abord, l’aimes-tu encore ?

– Pauvre fille !

– Bien ! Ta pitié me suffit ; me voilà renseigné et je puis causer sans crainte de t’offusquer.

– Toi, me blesser ! Jamais.

– Hum ! Autrefois je ne m’y serais pas fié. Aujourd’hui c’est autre chose : tu aimes ailleurs, et pour le bon motif.

– Parle.

– Tu ne devines pas ce que fait là cette .brave Hélène Beurot, tes amours, ta trop longue et trop absorbante passion ?

– Ma foi ! je ne la connaissais pas pieuse.

– Oh ! tu ne la connaissais d’aucune façon !

– Tu veux rire.

– Non pas. Tu connais à ravir son corps ; mais son cœur, son cerveau, tout ce qui s’agite dans cette tête, tout cela t’a toujours échappé.

– Enfin ?

– Elle brûle un cierge pour prier Dieu que tu ne la quittes pas, car elle te sait faible et, depuis quelque temps, elle sent que tu lui glisses entre les doigts.

– Elle aurait remarqué ?...

– Une fine mouche ! mon cher, et tu l’as toujours ignorée.

– Je l’adorais.

– Elle te le rendait un peu, c’est vrai.

– Tu vois !

– Oui, mais elle était diablement flattée aussi d’être la maîtresse de Fernand Rénal ! Vous savez bien ? le dessinateur à la mode ! Le fils de l’auteur ! – Hein, ça sonnait clair aux oreilles des petites amies jalouses. Tout cela chatouille, caresse les nerfs féminins. Elle te portait à son corsage comme un bijou qui tire l’œil et fait des envieuses !

– Tu exagères.

– Pas d’une lettre, mon pauvre Fernand ! »

En quelques mots Germain Durand expliqua à son ami comment, traversant la place de la Trinité, il avait reconnu devant lui Hélène Beurot, qui paraissait vouloir remonter la rue Blanche. Au moment précis où il se disposait à l’aborder, elle avait tourné à gauche et était entrée dans l’église par la petite porte de droite. Très étonné et flairant là quelque curieuse particularité pour ses études féminines, il avait résolument suivi la belle fille ; il était arrivé juste à temps pour la voir allumer elle-même un cierge et se jeter à deux genoux sur une chaise.

« Hein ! avoue-le, fit Germain, interrompant son récit. Hier soir, vous avez eu une scène, une querelle ?

– Qu’importe ! répondit Fernand.

– Il importe beaucoup à mes prétentions d’observateur. J’ai deviné qu’elle ne venait là que pour mettre le bon Dieu dans sa manche, le ciel de son côté contre toi. Il n’y a pas qu’à l’écarté ou au piquet que les femmes soient tricheuses !

– Il y a du vrai là dedans.

– Je me trompe rarement.

– C’est-à-dire que j’ai un secret avec elle, alors elle voudrait le connaître. Moi je résiste. Pense donc, c’est une surprise ! J’ai l’intention de l’établir, de lui donner un magasin.

– Oh ! oh ! Toujours tes beaux rêves de réhabilitation.

– Ne vaut-il pas mieux se tromper que de ne pas essayer ?

– Va ! va ! utopiste, tâche de greffer sur l'arbre de vertu les fleurs nées du fumier parisien.

– Des paradoxes !

– De tristes, de lamentables vérités. Fais ton expérience : une de plus, voilà tout. Tu verras le résultat. Je t'attends là, d'autant plus qu'à l'époque dont je veux parler, tu seras marié, père de famille !

– Puisses-tu dire vrai ! » soupira le dessinateur subitement ramené à ses premières pensées. Il fit un mouvement pour retourner vers le chœur.

« C'est cela, ajouta Germain en riant, laissons le passé, comme nous disions tout à l'heure, brûler en paix ses cierges, et dirigeons-nous vers l'avenir. »

Alice, toujours à la même place, venait de quitter sa pose agenouillée. Défrisant ses jupes par ces petits coups de mains élégants de la femme, qui ressemblent aux coups de bec par lesquels l'oiseau lisse et redresse son plumage, elle se préparait à quitter l'église.

« Ah ! mon cher, s'écria Fernand dépité ; grâce à la superstitieuse fantaisie d'Hélène, comme je ne veux pas me montrer à elle, je ne pourrai pas aller revoir une dernière fois mademoiselle Vernel à sa sortie de la Trinité.

– Pourquoi pas ? répondit Germain. Nous en serons quittes pour faire le tour, en passant derrière le chœur.

– Vite ! vite ! Nous n'arriverons pas à temps.

– Au diable l'amoureux ! Elle lit encore une prière. – Sans compter qu'elle t'a bien vu, la fine petite femme !

– Tu crois ? »

Cette interrogation était si anxieuse dans la bouche de son ami, que Germain éclata de rire :

« Ah ! que tu connais peu les femmes ! Sans bouger, du coin de l'œil, avec l'apparence d'être tout à sa prière, elle n'a pas perdu un de nos mouvements et nous n'avons pas besoin de nous presser, je t'assure qu'elle sait bien que nous ne partirons pas par l'une des portes du fond.

– Viens. »

Ils gravirent lestement les marches, et, suivant, le bas-côté qui se prolonge, à droite du chœur, derrière quatre colonnes de marbre vert, ils

arrivèrent à la chapelle de la Vierge.

Sur la première chaise du côté droit, juste au ras du passage, une jeune femme très élégante s'abandonnait dans un douloureux prosternement, comme lassée et n'ayant même pas la force de prier.

Les deux amis passèrent doucement devant elle sans même l'arracher un moment à cet état d'accablement, sans que ses yeux bleus, d'une pénétrante douceur, quittassent l'invisible point qu'ils paraissaient fixer dans l'espace, à travers les verrières du chevet de l'église.

Après avoir traversé, ils s'apprêtaient à s'engager dans le bas-côté gauche pour regagner la grande nef, lorsque Germain, arrêtant brusquement son camarade par le bras, lui glissa à l'oreille :

« C'est la matinée aux rencontres, décidément !

– Pourquoi ?

– Vois-tu cette jolie blonde ? »

Il désignait la femme près de laquelle ils venaient de passer et qui conservait sa muette prostration, sans rien remarquer de ce qui s'agitait autour d'elle.

« Moins jolie qu'Alice, oui, ajouta Fernand, lui jetant un regard hâté.

– L'intime amie d'Alice Vernel.

– Ah ! » reprit le dessinateur, subitement intéressé.

Prêtant une attention plus vive à ce qu'on lui disait, il examina le gracieux visage à l'ovale pur qui, maintenant, se tournait avec une expression d'angoisse très marquée vers la statue de la Vierge dressée sur l'autel.

« C'est madame Jeanne Maxens, la camarade de pension d'Alice, une charmante personne, un peu coquette seulement et trop jeune pour son mari, un chef de bureau au Ministère de l'instruction publique.

– Elle est dévote ?

– Ma foi ! Je ne m'en doutais guère ! reprit Germain, devenu songeur. Il doit y avoir quelque autre raison à sa présence ici. Paraît-elle assez absorbée !

– Elle a des cheveux ravissants, un vrai nuage d'or filé.

– C'est étrange ! Elle semble souffrir, lutter ! continuait l'écrivain, sans pouvoir s'arracher à son indiscrete observation.

– Crois-tu ?

– Dame, mon cher, une femme, qui n'est pas rigoureusement dévote, ne vient à l'église si matin que dans certains cas bien caractérisés.

– Un rendez-vous.

– Oh ! jamais. Il faut des amoureux comme mademoiselle Vernel et toi pour cela. L'adultère n'est pas si matinal !

– Mais lesquels ?...

– Par douleur, pour demander à Dieu des consolations ; par joie, pour le remercier ; par crainte, pour le supplier de la défendre. Est-ce que madame Maxens aurait besoin de la protection céleste ? »

Il grommela entre ses dents :

« Il faudra que j'étudie ça. »

Il suivit Fernand que l'impatience gagnait et que la jeune fille intéressait plus que Jeanne Maxens.

« Elle va être partie ! » faisait-il, désolé, et il pressait le pas.

Un cri de joie faillit lui échapper, quand il aperçut Alice Vernel debout à la même place, les yeux naïvement et franchement dirigés vers l'escalier de gauche, comme si elle eût attendu sa réapparition.

Surprise, elle se retourna et cacha son embarras de cette attitude franchement compromettante, en parlant à sa femme de chambre. La précipitation du retour de Fernand avait empêché toute dissimulation : elle l'attendait.

Ainsi il ne s'était pas trompé, certainement la gracieuse enfant ne le regardait pas comme indifférent, elle l'avait remarqué : peut-être déjà l'aimait-elle ? Il était transfiguré par la joie, avec le désir débordant de faire partager son bonheur, de répéter à Germain combien il était heureux. La pensée de sa maîtresse s'enfuyait de plus en plus, comme un fantôme chassé par les rayons du soleil levant.

Tous deux vinrent se poster près du baptistère, à quelques pas de la sortie de gauche, en ayant soin de se placer de manière à ne pas être aperçus d'Hélène, toujours en prières dans la chapelle opposée.

Se sachant regardée, Alice marchait entre les rangées de chaises en baissant modestement la tête, se faisait précéder de sa femme de chambre,

et, sans avoir l'air d'y prêter attention, voyait parfaitement à quel endroit se tenaient les deux amis.

Si Germain Durand l'avait reconnue, de son côté elle se souvenait très bien de l'habitué du salon de son père. Aussi, lorsqu'au moment de sortir, elle dut passer devant eux, elle répondit par une coquette inclinaison de tête au salut respectueux du jeune écrivain, tout en adressant un regard d'une douceur infinie à Fernand Rénal.

« Oh ! mon ami, mon ami, c'est la première fois qu'elle me regarde ainsi ! »

Dans son lyrisme, il oubliait la séduisante brûleuse de cierges, qui allait sortir d'un instant à l'autre et dont il ne désirait nullement être vu en ce moment. Germain dut le rappeler à la raison, en le poussant vivement dehors et en consentant à subir les périodes enflammées à l'aide desquelles l'amoureux lui dépeignait son ivresse.

Pendant que, ne songeant qu'à l'avenir radieux, Fernand rêvait d'Alice Vernel, pendant que la jeune fille, profondément émue, se demandait si c'était cela, aimer, et sentait battre doucement son cœur, Hélène Beurot, dans la chapelle des âmes du purgatoire, oubliait de prier, pour réfléchir profondément : et, aux pieds de la Vierge, Jeanne Maxens, l'âme frissonnante d'une crainte secrète, demandait à la mère de Dieu de lui donner des forces pour résister au mal.

Autour d'elles, la grande église muette s'éveillait insensiblement, allumant les éclatants vitraux de ses deux travées supérieures et de chacune des huit chapelles du bas, secouant le silence hiératique de la première heure du jour et s'ouvrant plus large. plus vivante, aux fidèles qui entraient, déjà nombreux.

Le grincement aigu d'une chaise repoussée sans précaution traîna sous la sonorité profonde de la voûte ; des murmures de voix s'élevèrent et une sonnette tinta plusieurs coups. A la chapelle de la Vierge, un prêtre commençait la messe.

Alors, Jeanne Maxens, arrachée à l'amertume de ses pensées, sembla revenir à elle, s'inclina une dernière fois devant l'autel, et quitta d'un pas léger l'église, dans un frissonnement de soie et de rubans qui voltigeaient

autour d'elle, dégageant une odeur ambrée de femme élégante. Elle sortit par la porte donnant sur la rue de la Trinité.

Le cierge, écrasant ses dernières larmes de cire sur la pointe de fer où Hélène l'avait fixé, celle-ci se redressa, cambrant sa taille, tendant en avant son opulente poitrine, et jeta un regard dur sur les palpitations de la flamme fumeuse.

Il y avait moins de croyance dans son cerveau étroit que de basse superstition. Elle était venue là, machinalement, brûler un cierge comme elle aurait fait une réussite avec des cartes, tâtant la chance. En voyant les figures célestes s'élevant, sous la puissance des prières, des brasiers du purgatoire, peints au-dessus de l'autel, elle n'avait aucune pensée religieuse. Son cierge avait bien brûlé jusqu'au bout : qu'en résulterait-il ?

Elle partit, la tête haute, toute à ses effets de jupe et de toilette, n'oubliant pas d'être coquette pour les quelques hommes qu'elle apercevait dans l'église.

Elle fit davantage encore ressortir ses troublantes beautés, en passant près d'un humble prêtre agenouillé en dehors de la grande nef, à l'entrée, sans vouloir même s'apercevoir de son caractère sacré ni de la robe qu'il portait. Elle disparut, toute souriante, l'ayant fait rougir.

Le cierge jeta une suprême lueur et s'éteignit.

Déjà, elle frappait de ses talons hauts le pavé, passant radieuse et la lèvre provocante dans l'ensevelissement du matin, heureuse de voir les hommes se retourner pour la regarder plus longtemps, de chatouiller les désirs et d'irriter les sensations par sa tournure tentatrice.

XI

« Alors, c'est fini, tout à fait fini, bien fini ! »

Elle appuya avec une froide amertume sur ce mot, le répétant, trouvant une sorte de plaisir sauvage à le tourner et à le retourner comme un couteau dans une plaie. Ses lèvres, en même temps, avaient un peu pâli et ses grands yeux noirs brillaient d'un luisant métallique, tandis qu'un cercle bleuissait le dessous des paupières inférieures, nerveusement.

Fernand interdit, profondément troublé, tenait encore, au bout de ses doigts qui tremblaient, le papier qu'il venait de lui lire ; et il balbutiait, ne trouvant pas ses mots, disant comme un involontaire écho : « Fini ! », sans comprendre, voulant y mettre une interrogation et paraissant, au contraire, affirmer.

« Fini ! » dit encore la jeune femme, secouant la tête, faisant onduler sa chevelure noire, dont les torsades se révoltaient sous les dents du peigne d'écaillé.

Appuyée au coquet comptoir de bois noir, que des filets minces rendaient plus élégant, elle regardait autour d'elle, avec un balancement machinal du front de haut en bas, les mains crispées dans une contraction furieuse et pendantes devant elle, les sourcils froncés.

Elle serrait les dents, ne voulant pas pleurer, blême et magnifique dans sa pâleur rageuse, sous le demi-jour ombreux de la boutique tendue de peluche bleu-paon.

Puis, quittant sa pose, ayant un besoin farouche de secouer ses nerfs, sans même un regard à son amant debout à la même place et ne sachant que dire, Hélène se mit à examiner railleusement l'endroit où elle se trouvait, ayant

une remarque ironique pour chaque objet, un coup de langue qui sifflait, faisant passer les mots entre les dents.

« Jolie, cette tenture, très jolie ! Oh ! on voit que rien n'a été épargné pour embellir la chose, pour dorer la pilule ! »

Elle chiffonnait du bout des doigts les rideaux de peluche, coupés de distance en distance par de larges entre-deux de guipure, et séparant la vitrine de l'intérieur du magasin.

« Mais, mon petit, j'ai de la méfiance, moi ! On ne me prend pas au miroir comme les alouettes ! »

Elle montra les grandes glaces énormes qui se faisaient face, l'une derrière le comptoir, l'autre à l'extrémité opposée, tandis qu'une psyché se dressait au centre même de la pièce.

« Pour être beau, par exemple, c'est du beau, et du solide, plus solide que votre amour ! »

Avec une expérience de marchand, elle fit sonner du doigt chaque meuble, la grande armoire polie en poirier noirci, les chaises de velours bleu, les fauteuils, la longue table recouverte d'un tapis, inventoria en quelques instants les différents objets de cette boutique de modiste, toujours aussi moqueuse, toujours avec la même amertume, se grisant dans le tourbillon affolé de ses paroles, de ses exclamations et de ses ironies.

« Ah ! il faut être juste, celui qui vous a vendu tout cela ne vous a pas trompé, vous avez été servi à souhait ! Ce n'est pas comme moi ! Vous n'avez pas à vous plaindre de lui ; ce n'est pas comme moi toujours ! »

Les mots sifflaient davantage, les lèvres se serraient, maîtrisant plus difficilement l'énorme envie de pleurer qui montait, montait, gonflant le cœur, submergeant la poitrine, et, tout à coup, après une dernière observation, cela éclata, brisant toute contrainte, rompant les digues :

« Oh ! Fernand ! Fernand ! tu ne m'aimes plus ! »

Elle alla tomber, ployée en deux, dans un fauteuil, se tenant la tête à deux mains et sanglotant sans pouvoir se contenir davantage. Il y avait trop longtemps qu'elle se maîtrisait, la douleur et la colère l'emportaient, la jetant la sans forces, toute à son désespoir.

Fernand, très pâle, très honteux, la regardait, ému, et sentant comme une sorte de remords lui tenailler le cœur ; les pleurs d'Hélène étaient réels, il

les voyait lentement glisser entre ses doigts, sans qu'elle cherchât à les retenir.

A cinq heures, dans son petit appartement de la rue de Constantinople, Hélène Beurot, attendant le dessinateur qui devait venir la prendre pour aller dîner, achevait de s'habiller. Malgré elle, des pensées tristes lui envahissaient le cerveau.

Il lui semblait que depuis deux mois le jeune homme n'était plus le même avec elle. Une préoccupation constante, assez absorbante pour qu'il oubliât parfois de la cacher suffisamment à sa maîtresse, le poursuivait jusque chez elle, jusque dans ses bras, et, plusieurs fois, lui ayant demandé brusquement : « A quoi songes-tu ? » elle avait remarqué une légère expression de trouble passer dans les yeux si gais d'habitude et si ouverts de l'artiste. Certainement, quelque chose la menaçait.

Puis il se montrait moins empressé, moins aimant et plus distrait. Aucun de ces symptômes équivoques n'avait échappé à la féminine observation d'Hélène.

La veille, cependant, il lui avait paru tout joyeux en lui annonçant qu'il viendrait la prendre entre cinq et six heures pour l'emmener dîner.

Quand il arriva, à cinq heures et demie, il semblait fort content de la trouver prête ; mais la jeune femme, songeuse, ne put répondre gaiement comme autrefois à toutes ses plaisanteries.

« Où je vous ai dit, cocher ! » fit Fernand, après avoir aidé sa maîtresse à monter dans la voiture qui l'avait amené.

Elle ne releva pas le mystère de cet ordre, qui indiquait de la part du jeune homme le désir de lui cacher ; jusqu'au dernier moment, l'endroit où il la conduisait, et s'assit machinalement, ne répondant que par monosyllabes aux questions de son amant. Celui-ci, l'œil souriant, perdu dans un rêve agréable, fumait à petits coups une cigarette et semblait réfléchir.

La voiture s'arrêta : Fernand, tendant la main à Hélène, lui annonça qu'ils étaient arrivés.

Debout sur le trottoir, fort intriguée et essayant de comprendre, elle regardait où elle se trouvait.

Ils étaient en pleine rue du Faubourg-Poissonnière, à la hauteur de la rue Richer, en face d'une boutique peinte en noir, toute brillante de vernis, avec sa jolie devanture fraîche, ses grandes glaces claires et le bel aménagement intérieur qu'on apercevait. Sur cette boutique l'unique inscription en lettres d'or, *MODES*.

Fernand, souriant mystérieusement à la jeune femme, tira de sa poche une clef, ouvrit la porte et dit, en s'inclinant :

« Madame, donnez-vous la peine d'entrer. »

Une ride mince coupa le front blanc d'Hélène, ses narines mobiles eurent une légère palpitation ; mais, sans répondre, elle essaya de rire aussi et entra.

Derrière eux la porte retomba, les laissant dans une pénombre qui rendait plus riche et plus étoffé le magasin tout installé. Après un coup d'œil circulaire, Hélène ramena ses yeux sur son amant ; celui-ci, s'étant débarrassé de son chapeau, l'invita à en faire autant.

Sans une observation, elle détacha les épingles qui fixaient sa coiffure sur sa tête, la déposa sur un champignon voisin, retira ses gants, et, toute droite, un peu frémissante, s'adossa au comptoir, se préparant à faire bravement face au terrible danger qu'elle commençait à deviner.

Fernand, sans se douter aucunement des pensées qui bouleversaient l'esprit de sa compagne, tira quelques papiers de sa poche et lui en montrant un :

« Tu sais, chérie, ne te gêne pas : ici tu es chez toi !

– Chez moi ! »

Elle eut une suffocation et son exclamation se perdit dans un murmure étouffé, tandis que le sang, après un arrêt brusque au cœur, se jetait de nouveau dans ses artères, les inondant tumultueusement.

« Chez toi ! ce papier en fait foi ! »

Lentement, pesant ses phrases, il lui lut l'acte, en date du 30 juin 1876, par lequel mademoiselle Hélène Beurot devenait propriétaire d'un fonds de commerce de modes, situé au n° 35 bis de la rue du Faubourg-Poissonnière, tous frais payés, ainsi que le loyer de la première année tout entière.

Tant qu'il avait parlé, elle l'avait écouté sans faire un mouvement, sans donner signe de vie, se repliant sur elle-même comme pour rassembler ses

forces et ne pas défaillir. Brutalement, avec l'aveuglante rapidité de l'éclair, la vérité lui brûlait les yeux.

C'est alors que, furieuse de n'avoir pas deviné plus tôt, elle avait cinglé son amant en plein visage de ces mots inattendus :

« Alors, c'est fini, tout à fait fini, bien fini ! »

Atterré, absolument déconcerté par une explosion qu'il ne prévoyait pas et que rien jusqu'à ce moment ne pouvait lui faire deviner, Fernand était resté muet.

Le prenant au dépourvu, la perspicacité inaccoutumée de sa maîtresse l'empêchait de trouver une défense, de faire une objection quelconque à cette bourrasque de tempêtueuses ironies. Il ne l'aurait jamais crue si sarcastique.

Dans sa pensée, très diplomate, préparant les choses de longue main, il avait espéré prendre son temps, agir tout à son aise et ne rien brusquer. Très sensible, il lui répugnait de rompre violemment, de traiter sans ménagements une fille qu'il avait tant aimée, malgré toutes les souffrances que son caractère indomptable et volage lui avait fait endurer.

Depuis un mois il préparait ainsi mystérieusement sa petite surprise, poursuivant toujours sa fantaisie honnête de réhabilitation, rêvant de mettre en cage cet oiseau rebelle et révolté qu'on appelle la Parisienne, d'habituer à la régularité cette irrégulière, à l'honnêteté cette âme de fille, qui s'était constamment montrée à lui, impossible à maîtriser, riant de tout, l'aimant follement et le trompant de même avec un infernal aplomb.

Dans sa grosse bêtise d'amoureux sincère, de garçon inexpert aux trahisons féminines, aux incessantes roueries de la damnable classe qui fournit des maîtresses à tous les voluptueux de Paris, il voulait tenter cette impossible et inexécutable entreprise, apaiser ce feu d'enfer, toujours à l'état de brasier ardent, glacer ce sang terrible, mélange de piment et de lave, qui coulait dans les veines de sa maîtresse.

Il comptait l'amener à cela petit à petit, en la raisonnant, en la guidant doucement dans le bon chemin, lui faisant d'abord la surprise aimable de cette jolie bonbonnière de modes, l'y installant au milieu d'un attirail de chiffons, de rubans, de fleurs, à ensorceler la moins frivole des Parisiennes.

De ce côté il avait calculé assez adroitement, connaissant l'absolu et irrésistible empire de l'étoffe et du froufrou soyeux sur la femme. Mais il avait voulu être trop profond et s'était nettement cassé le nez.

La Parisienne le perçait à jour. Immédiatement, sous les affiquets, les velours, les peluches et les soies, elle avait deviné le but caché, le secret dessein de son amant : – la séparation ! – Et, violente, affolée, elle l'avait abordé de front, le forçant à se découvrir, à se trahir, par la soudaineté même de son attaque.

– Elle pleurait. D'abord l'ironie, ensuite la crise de larmes, c'était dans l'ordre habituel des nerfs. Le malheureux Fernand restait là, son papier à la main, tout penaud d'avoir été si vite retourné et deviné par sa maîtresse.

Il se rapprocha d'elle, ne pouvant dominer le tremblement qui le secouait de la tête aux pieds, ne sachant comment sortir de cette impasse et se sentant pourtant incapable de mentir. – Lui prenant doucement les poignets, il essaya d'écarter les mains crispées sur ce visage trempé de pleurs :

« Hélène, ma petite Hélène, je t'en prie, ne pleure pas ! »

Les sanglots redoublaient, comme si ce parler doux et affectueux eût renouvelé la douleur de la pauvre fille. Elle résistait, secouant la tête, balbutiant avec un entêtement d'enfant volontaire : « Non ! non ! non ! » – en réponse à tout ce que Fernand lui disait.

Enfin elle parut céder, et le dessinateur, agenouillé devant elle, lui embrassait avec compassion les mains. Hélène, comme brisée par ce qui venait de se passer, se plaignit tendrement, disant que, si pareille chose arrivait, si Fernand la quittait, elle ne s'en consolerait jamais, n'aimant que lui, n'ayant jamais aimé que lui, depuis 'si longtemps qu'ils se connaissaient !

Le jeune homme, la poitrine frôlant les jambes d'Hélène, les bras passés autour de sa taille, pendant qu'elle lui tenait la tête dans la paume douce de ses mains, l'écoutait, déjà amolli, enveloppé de toute la grisante séduction, qui semblait l'atmosphère ambiante de ce beau corps de femme voluptueuse et sensuelle.

Il n'osait pas parler, de peur de la détromper, la croyant persuadée. –

Avec une habileté sournoise, elle lui demandait comment il pourrait l'abandonner, après tant d'amour, remémorant leurs ivresses passées,

énumérant toutes ces joies successives et profondément troublantes qui avaient été les chaînons dorés affermissant chaque jour un peu plus leur liaison.

L'enveloppante puissance de l'engourdissement charnel pesait sur les membres de l'artiste, dont le cerveau se grisait à la brûlante évocation des souvenirs du passé.

Hélène, baissant encore la voix, donnant à ses intonations une caresse plus voilée, rapprocha ses lèvres de celles de son amant, demandant :

« M'aimes-tu toujours, Fernand ? m'aimes-tu comme je t'aime, sans arrière-pensée, sans restrictions, sans réserves ? M'aimes-tu ? »

Malgré son étourdissement, celui-ci ne répondit pas, se refusant d'instinct à un pareil mensonge et espérant remplacer sa réponse par un baiser.

Mais cette insensible hésitation n'échappa point à sa maîtresse qui, le repoussant avec une rageuse brutalité, se redressa d'un mouvement, criant :

« Ah ! tu ne m'aimes plus ! Tiens ! c'est fini ! »

Il resta abasourdi, les genoux à terre, et dut se remettre debout, tout à coup dégrisé.

La colère revenait à Hélène plus forte, plus douloureuse, après cette dernière tentative inutile. Cette fois, il n'y avait plus de doute à conserver, son amant lui échappait, ce n'était plus son bien, sa chose.

Les reproches tombèrent sur lui, sanglants, pressés, sans relâche et sans pitié. – Sans doute on l'avait conseillé, on lui avait mal parlé d'elle ! – Qui donc avait pu se permettre cette infamie si ce n'était ce tartufe de Germain Durand, l'intime ami de Rénal !

Fernand eut un geste de dénégation.

« Oh ! ne le défendez pas ! Vous vous valez ! » reprit-elle, enragée.

Elle continua, avec le débordement de bile de la fille illettrée, qui se venge par des grossièretés et des ordures de toutes les plaisanteries qu'elle n'a pu comprendre, avec la haine bête de la femme sans instruction qui, chaque fois que Germain prononçait devant elle un mot dont elle ne saisissait pas la signification, le prenait pour une moquerie à son adresse et s'en formalisait. Il y eut là toute une sortie furibonde contre l'ami de Fernand, dans la pensée que le mal venait sans doute de lui, et que, à force de prêcher son camarade, il l'avait enfin décidé à quitter sa maîtresse.

« Je te jure que Germain Durand ne m'a jamais dit un mot à ce sujet ! » affirma l'artiste, d'une telle assurance que la jeune femme, qui connaissait la sincérité de son amant, s'arrêta, n'osant plus soutenir cette accusation.

Mais, une éclaircie. nouvelle s'ouvrant dans son esprit, elle fit un pas vers Fernand bouleversé, le regarda dans les yeux et lui dit :

« Je sais maintenant, – je devine : – tu te maries ! »

Pas un geste, pas un mot. Fernand glaça ses traits, ne voulant rien avouer, se refusant à mêler à ce drame intime le nom de celle qu'il aimait, de la chaste et pure Alice.

« Ah ! on me l'avait bien dit que je faisais une sottise en t'aimant comme je t'aimais ! – On m'avait bien prévenue que tu me quitterais un jour pour te marier ! »

On, – c'étaient les petites amies, tout le monde potinier et cancanier des femmes de son monde.

Lancée sur ce chapitre, elle ne s'arrêta plus, intarissable. Les récriminations succédaient aux récriminations sans qu'elle parût se fatiguer, usant sa douleur dans cette plainte verbeuse, se perdant dans ce flot ininterrompu de folles paroles, de griefs faux ou réels.

Peu à peu, s'étourdissant de tout ce qu'elle débitait, sa nature de fille l'emportant, la vase originelle commença à remonter à la surface, timidement d'abord et par échappées ; puis, comme un torrent, une véritable hottée d'ordures populacières se déversa sur Fernand.

L'absurde amour-propre de la fille vexée, la rage de penser qu'elle avait été devancée, que cet homme, son amant, avait eu assez d'elle avant qu'elle-même en fût fatiguée, la lança dans toutes les extrémités viles de son sang faubourien.

Elle l'accusa carrément de l'avoir trompée, de lui avoir menti, essayant hypocritement de la rendre honnête pour la quitter plus facilement. Elle lui cracha ces mots au visage :

« J'ai perdu mon temps avec toi ! voilà ! »

Les expressions se suivaient :

« Ai-je été assez dinde de croire tout ce que tu me disais ! Hein ! tu as dû bien rire de moi, mon petit, mais c'est mon tour. »

Effrontément elle lui raconta qu'elle s'était toujours moquée de lui, le trompant avec un tel et un tel, ne se gênant pas pour tourner en ridicule un jobard de sa sorte. Elle inventait des noms, se roulait volontairement dans la fange, exagérant sa fausseté durant leur liaison, grossissant les moindres faits.

Il l'écoutait tête basse, ne la croyant qu'à demi, mais surtout navré de la voir ainsi sous son vrai jour, dans tout son débraillé poissard.

Avec un grand geste de mélodrame, comme elle en avait vu faire à l'Ambigu ou à la Porte-Saint-Martin, elle s'écria :

« Maintenant, pars, va-t'en ! J'ai une revanche à prendre, je la prendrai. Ah ! on verra ce que sait faire Hélène Beurot ! Quant à ton papier, à ton cadeau, voilà le cas que j'en fais ! »

Le froissant de la main, elle le jeta derrière elle.

« Hélène ! Hélène ! Est-ce possible ? Peux-tu penser tout ce que tu dis ! »

Fernand se rapprocha d'elle, les bras tendus, tout frémissant de douleur, et essaya de la prendre par la taille pour l'embrasser, ne pouvant croire à tant de violence.

Superbe d'indignation, des flammes aux yeux, les lèvres tremblantes, avec une révolte de tout le corps supérieurement jouée, elle s'exclama :

« Ah ! non par exemple, jamais, jamais ! Pas de ça ! je suis chez moi, as-tu dit ! Eh bien ! je te chasse, entends-tu ! c'est moi qui ne veux plus de toi, je te renvoie ! c'est fini, fini ! »

Froidement, Fernand, voyant qu'il n'en pouvait tirer d'autres paroles, fatigué de cette longue et douloureuse scène, prit son chapeau, la salua avec une gravité résolue et sortit, après ce seul mot :

« Adieu !

– Va-t'en ! » hurla-t-elle une dernière fois, et elle lui lança la porte à la figure.

Puis, cette dernière explosion l'ayant épuisée, elle alla retomber sur un fauteuil, les bras cassés, tout le corps en deux, sans une larme sous les paupières.

Au moins on ne pourrait pas dire que c'était lui qui l'avait quittée. C'était elle, elle seule ! Cette pensée d'orgueil suffisait à l'apaiser.

Au bout de quelques instants, calmée, remise, elle commença à regarder autour d'elle machinalement. Dans un coin roulait la boule de papier froissée par son geste colère ; elle la ramassa, curieuse de relire cette pièce, la défriquant doucement du dos de la main. A mesure qu'elle lisait, un sourire lui retroussait les lèvres, découvrant ses dents blanches, une flamme rose colorait ses joues.

A elle ! c'était vraiment à elle ! Ma foi ! on ne sait pas ce qui peut arriver : elle avait bien fait de ne pas déchirer ce papier.

De nouveau elle examina la boutique, s'alanguissant dans le fauteuil à la pensée que tout cela lui appartenait, qu'elle pourrait y vivre à sa guise, qu'elle ferait peut-être fortune.

Un demi-sourire équivoque flotta, un instant, sur ses lèvres à cette pensée.

Courant au petit comptoir de poirier noirci, elle acheva d'étendre le papier à plat, de le redresser. Elle s'en voulait d'avoir été si bête, de s'être laissée emporter par la colère. Après tout tant pis, c'était lui qui l'avait voulu. – Ma foi ! le cadeau d'adieu était réellement beau. Cette boutique coquette et bien arrangée avait beaucoup d'attrait. De plus elle se trouvait supérieurement placée, en plein faubourg Poissonnière, dans un centre d'affaires très actif. Il ne tenait qu'à elle d'achalander promptement son magasin : certainement le commerce de modes qu'elle tiendrait à ravir, si elle voulait s'en donner la peine, prospérerait.

Pendant que ces réflexions lui montaient au cerveau, noyant de rose ses pensées si sombres un instant auparavant, elle commençait à trouver Fernand moins coupable, Personne n'avait jamais fait autant pour elle, il n'y avait pas moyen de nier cela.

La boutique était très confortable avec ses grands casiers munis de cartons. Elle en ouvrit un au hasard : « Ah ! »

Elle poussa un cri : il était bourré de pièces de rubans.

Décidément il avait fait les choses en galant homme. Tous les autres casiers se trouvaient également garnis des objets nécessaires. On n'avait qu'à s'asseoir et à se mettre à l'ouvrage : il avait pensé à tout.

Les larmes lui montèrent aux yeux, de regret de s'être ainsi fâchée, d'avoir été injuste, de l'avoir chassé. Elle devait bien s'y attendre, il se

marierait un jour ou l'autre, leur liaison ne pouvait pas être éternelle ! Elle avait donc été sotte de s'en formaliser à ce point, elle qui n'en avait jamais fait qu'à sa tête, ne se gênant pas pour tromper cet amant qu'elle prétendait aimer et qu'en réalité elle aimait à sa manière ! Sans sa précipitation, ils auraient pu ne se quitter qu'au dernier moment. Il était trop tard !

Deux jolies pièces, l'une servant de chambre à coucher, l'autre, de salle à manger, avec cuisine attenante, communiquaient par deux portes avec la boutique, plus large que profonde, et étaient éclairées par des fenêtres donnant sur une cour suffisamment étendue pour empêcher ce petit appartement d'être malsain.

La chambre à coucher se trouvait entièrement tendue d'une étoffe bouton d'or, qui avait été échantillonnée sur la chambre d'Hélène, de la rue de Constantinople : gaz, eau, cheminées, tout était prêt ; il n'y avait qu'à apporter les meubles. Un papier imitant le cuir de Cordoue tapissait la salle à manger. Elle ne trouva rien à redire : tout l'attendait et tout était à son goût.

Un nouveau remords lui vint de sa brusquerie et de sa violence ; si elle avait vu cela auparavant, elle n'aurait jamais eu le cœur de faire une pareille scène à ce pauvre Fernand.

Mais, grâce à son infernale mobilité d'esprit, ce remords passager s'envola bien vite, quand elle songea à la joie d'être libre, maîtresse absolue et de pouvoir agir à sa guise, sans craindre les conseils ou les reproches d'un amant.

Le premier moment d'émotion passé, une avidité native lui revenait, plus forte que tout, et elle finit par trouver qu'elle avait bien fait. Il aurait toujours fallu en venir là : autant tout de suite que plus tard. Ce qui était fait était fait ; désormais l'avenir lui appartenait, large, riant, ouvert ! Elle oublierait l'ingrat ! Des pensées nouvelles emplirent à la fois son cœur et son cerveau.

Certes Fernand ne devait pas se faire d'illusions, il serait vite oublié, plus vite remplacé.

Debout en face de la psyché, Hélène examinait en riant ses lèvres affolantes, sa taille pleine d'irrésistibles tentations, ses yeux aux flammes langoureuses, à la voluptueuse expression. Que d'amour tout cela

promettait ! Elle trouverait rapidement acheteur pour une denrée si tentante et si appétissante !

Doucement sa langue rose passa entre ses dents, glissant avec une caresse sur la pulpe rouge de sa bouche, comme si, dans un délire raffiné de dépravation, elle eût voulu se goûter elle-même.

XII

Un escalier tiède, d'une température de serre, dont les degrés disparaissaient sous un épais tapis oriental, montait devant eux entre des murs couverts d'esquisses, de plâtres et de tableaux sous la lueur multicolore d'une grosse lanterne gothique, à verres rouges enchâssés de plomb.

En haut, sur le palier, on était reçu par un mannequin vêtu d'une merveilleuse armure japonaise, la lance au poing, immobile et fantastique sous les poils effarouchés de ses moustaches. On chantait.

Fernand, posant une main fébrile sur le bras de Germain, l'arrêta, tout ému, lui faisant signe d'attendre encore, d'écouter.

O ma lyre immortelle,
Qui, dans les mauvais jours,
A tous mes maux fidèle,
Les consolais toujours !
En vain ton doux murmure
Veut m'aider à souffrir ;
Tu ne peux pas guérir
Ma dernière blessure :
Elle est au fond du cœur !
Le trépas seul peut finir ma douleur

Tous deux restèrent palpitants, profondément remués par la troublante magie du chant, sur le seuil même du vaste atelier, où vibraient encore dans une vigoureuse sonorité les dernières notes de la merveilleuse et poignante harmonie.

Au moment même où ils pénétraient dans l'antichambre, la touchante invocation commençait, et ils avaient écouté, adoucissant sur le tapis le

bruit de leurs pas, se rapprochant graduellement sans se faire remarquer.

Fernand avait eu une exclamation étouffée, portant la main à son front, croyant entendre l'écho grossi d'une lointaine mélodie, qui lentement remontait du plus profond de sa mémoire, et, tout à coup, frappé par les paroles autant que par les puissantes modulations de la musique, il souffla tout bas dans l'oreille de son camarade :

« Je ne me trompe pas, c'est Sapho !

– En effet ! et le morceau favori de Pierre Vernel ! » fit celui-ci, en appuyant sa réponse d'un signe de tête.

Maintenant le dessinateur se souvenait : c'était avec son père, en 1851, à l'Opéra, qu'il avait entendu pour la première fois ces strophes superbes. Depuis, son père les avait si souvent chantées devant lui, qu'il ne les avait plus oubliées.

Déjà la grande cantatrice, amie de la maison, s'appuyant d'une main au piano, comme incarnée dans son saisissant personnage, reprenait avec l'accent d'une farouche passion l'éternel adieu :

Adieu, flambeau du monde,
Tu descends dans les flots ;
Quand tu quitteras l'onde,
Mes yeux resteront clos !
Le jour qui doit éclore,
Phaon, luira pour toi ;
Mais, sans penser à moi,
Tu reverras l'aurore !...
Ouvre-toi, gouffre amer,
Je vais dormir pour toujours dans la mer !

Puis, après une suspension de quelques secondes qui laissait l'auditoire haletant, vaincu, elle acheva avec un redoublement de passionnante énergie, une ivresse profonde de la mort :

Ouvre-toi, gouffre amer,
Je vais dormir pour toujours dans la mer !

Le saisissement était si grand, si absorbant, après ces derniers sons dont le souffle magistral passait encore d'une manière sauvage et pénétrante au-

dessus des têtes, avec un terrible grondement de tempête, que tous semblaient sous l'écrasement de ces notes magnifiques.

Ce ne fut qu'après quelques instants, lorsque les respirations suspendues purent reprendre leur cours, qu'un véritable ouragan de bravos salua la chanteuse, qui s'inclina, brisée, les larmes aux yeux, la lèvre frémissante, le sein gonflé d'une irrésistible émotion, avec un tumulte de tout l'être, la transformant en quelque fouguese prêtresse de l'art et mettant à nu l'âme convaincue de l'artiste.

« Bravo ! bravo ! que c'est beau !

– N'est-ce pas, Monsieur ? »

Après cet involontaire élan d'enthousiasme, en réponse à l'exclamation de Fernand, qui entrait au même moment, Alice recula, toute rouge, ayant parlé plus vite qu'elle ne le voulait, et ne sachant plus quelle contenance prendre, en reconnaissant son fidèle admirateur de la Trinité.

Tremblant, les lèvres un peu pâlies, heureux et confus de cette communauté de pensées qui le mettait si à l'aise, à l'instant même où il pouvait aborder pour la première fois celle qu'il aimait, le dessinateur la regardait, oubliant de la saluer.

Avec un sourire réjoui, Germain Durand le présenta familièrement :

« Ah ! mademoiselle, c'est que mon ami, Fernand Rénal, a le goût délicat, une véritable admiration d'artiste pour tout ce qui est beau ! »

Elle s'inclina, dissimulant derrière son éventail la rougeur croissante que cette insinuation fit monter à ses joues et à son front, et, indiquant le fond de la pièce, près du piano :

« Monsieur, mon père et ma mère seront bien heureux de faire votre connaissance. »

Le jeune homme, le cœur délicieusement caressé, se laissa conduire, enivré et inconscient de ses actes,

par son ami, et ne reprit totalement ses esprits que devant cette chaude et bienveillante réception :

« Depuis longtemps vous devriez être des nôtres, et j'en veux à M. Durand de ne vous avoir pas plus tôt présenté à moi. Que diable ! nous ne sommes pas des inconnus : j'ai souvent vu à Rome votre père, Alexandre Rénal, lors de son voyage en Italie, et

puis, entre artistes, n'est-ce pas, on doit se fréquenter. Soyez donc le bienvenu ! »

Lui prenant la main entre ses rudes doigts de sculpteur, des doigts à modeler du plomb comme de la

cire, Vernel, la figure épanouie, conduisit le dessinateur à une dame à cheveux noirs, assise au milieu d'un groupe et qui avait dû être merveilleusement belle :

« Ma chère amie, Fernand Rénal, l'artiste dont tu aimes tant les dessins. »

Et, se tournant vers lui :

« Vous êtes le dessinateur favori des dames, cher monsieur ; elles raffolent, et avec raison, de vos endiablées petites Parisiennes.

– Monsieur, appuya chaleureusement madame Vernel, j'espère que désormais vous serez de nos amis : mon salon était incomplet sans vous. »

De la main elle lui montra les célébrités de tout genre qui se pressaient dans la vaste pièce, tous plus ou moins camarades de Pierre Vernel, des prix de Rome, amitiés datant de la Villa Médicis ou de l'École des beaux-arts, ses collègues de l'Institut, et avec eux des musiciens, des poètes, des écrivains : la société la plus charmante et la plus diversement intelligente qu'on pût rêver, un salon où régnaient toutes les libertés, toutes les opinions, sans que jamais la causerie ne dégénérât, sans que jamais la discussion n'allât jusqu'à la dispute. Aussi y parlait-on de tout, sans crainte de blesser personne, tellement la conversation restait saine et mesurée sous l'impulsion adroite et éclectique du maître de la maison, un grand artiste et un amusant conteur.

Ce qui charma surtout Fernand, – pas assez intime ni suffisamment acclimaté pour se mêler aux causeurs et se contentant de commencer par observer beaucoup autour de lui, ce fut l'aspect de bonheur calme et honnête de cet intérieur, qui était peut-être le modèle de cette bourgeoisie artistique, l'une des séductions de notre époque.

On se sentait à l'abri dans une de ces oasis fraîches et paisibles qui s'élèvent çà et là, en plein centre de l'inférieure fournaise parisienne, tourbillonnante et vertigineuse comme les grands sables fous des déserts africains. De ce refuge on assistait à la tourmente, on entendait ses hurlements et on voyait ses ravages sans courir de danger.

Ici rien de criard, rien de heurté, un vrai tableau patriarcal de la société contemporaine, avec cet honnête chef de famille, un beau talent en même temps, ce qui ne gâtait rien, une mère admirable de bonté après avoir été un modèle de beauté, une jolie et franche jeune fille : tout cela s'agitant sans bégeulerie, sans étroitesse d'esprit, avec l'intelligence raisonnée du progrès et une large acceptation du modernisme.

Il semblait à Fernand qu'il n'avait jamais vécu que dans un monde frelaté et absurde, quand il comparait ses fréquentations d'autrefois, ses souvenirs d'enfance, son brûlant acoquinement avec Hélène, et ce salon gai, amusant, placé sous la protection de l'art et de la liberté.

Il respirait mieux comme dans une atmosphère meilleure pour ses poumons, et avait la fraîche et vivifiante sensation d'échapper à quelque gouffre de feu, à la grande flambée de vice qui dévore Paris. Il fuyait cette marée montante qui s'avance, hurlante et mugissante, détraquant les cerveaux, broyant les cœurs, tuant les corps, roulant ses flots couverts de l'écume la plus immonde.

Ceux qui l'entouraient étaient des êtres de haute intelligence, des cerveaux raisonnant et jugeant sainement, ayant un débordement de nobles et belles aspirations, une envolée vers les régions de la gloire, et non plus seulement, comme autrefois, un ramassis honteux de jouisseurs et de jouisseuses rampant à terre en pleine boue, vautrés dans les plaisirs et les ivresses impurs.

En jetant les yeux sur cette réunion de talents et de gloires, jeunes ou vieux, il sentait des désirs plus élevés. Puis, au-dessus de tous, planait pour lui cette ravissante figure de jeune fille, avec sa fraîcheur d'âme, sa pureté de cœur, Alice Vernel. Alors Fernand crut au bonheur pur, aux saintes affections du foyer, au durable enivrement de la famille.

A peine introduit chez le sculpteur, dont il appréciait hautement la valeur, il se trouvait aussi à l'aise que s'il eût fait partie des siens. En réalité, il appartenait à ce milieu par ses goûts et par le travail, il n'était donc pas étonnant que ce salon d'artistes, où il entraît, le séduisît par sa simplicité, son sans-gêne de bon ton et cette atmosphère familiale, qu'il n'avait jamais respirée et qu'il croyait ne pouvoir supporter, pour ne l'avoir pas connue.

De tous côtés, après les maîtres de la maison, on lui faisait la plus chaleureuse des réceptions. Il en était touché aux larmes, ayant cette vague impression d'une grande famille subitement retrouvée ou découverte, lui qui, depuis la mort de son père, s'était senti singulièrement seul entre son ami Germain et son absorbante maîtresse, Hélène.

Germain Durand qui, tout en causant à droite et à gauche, l'observait du coin de l'œil, saisit parfaitement les pensées nouvelles et les réflexions salutaires qui s'agitaient dans le cerveau de son ami et en augura favorablement pour l'avenir : cette soirée lui vaudrait mieux que tous les conseils et que tous les raisonnements imaginables. Désormais il le jugea sauvé, ramené dans le bon chemin et eut foi dans l'influence du milieu où il l'avait conduit.

« Hein ! qu'en dis-tu ? comment les trouves-tu ? lui dit-il, lorsqu'il put le rejoindre après sa présentation à M. et à madame Vernel.

– Mon cher Germain, je te devrai tout. Je n'avais aucune idée d'un pareil salon : je suis ravi, enthousiasmé. On passerait sa vie dans une maison semblable sans s'en apercevoir.

– Sans compter que tu feras ici de superbes connaissances et que tu retrouveras tous nos amis. »

Germain le pilota à travers les groupes, lui nommant ceux qu'il ne connaissait pas et le laissant bavarder avec les autres. C'est ainsi que le dessinateur reconnut la chanteuse, une grande dame russe, et put la complimenter sur la manière admirable dont elle avait interprété le célèbre morceau de Sapho. « Je ne pouvais pas faire autrement ! répliqua-telle en riant. Le maître lui-même m'accompagnait au piano et l'auteur des paroles me regardait. Ils m'auront soufflé ! »

Elle montra les deux illustrations, le compositeur et l'auteur dramatique causant ensemble à quelques pas d'eux.

Il avait l'intime joie de se voir accueilli comme un confrère par les artistes plus ou moins âgés que lui, mais tous le reconnaissant comme un des leurs dans la sphère spéciale qu'il avait choisie.

Au moment même où il s'y attendait le moins, Germain lui ayant réservé cette agréable surprise, il tomba au milieu d'un cercle d'amis et de connaissances.

C'étaient tous ces jeunes gens, quelques-uns déjà célèbres, qui seront les maîtres de l'avenir et dont on a souvent entendu parler.

Julien Danoux, le délicat paysagiste, le passionné du golfe, de Naples, celui qui, dans une nuit de tempête à Capri, affirme avoir contemplé les Sirènes, et a vu périr sous ses yeux, sans pouvoir lui porter secours, son camarade de voyage, le poète Paul Maresmes ; – Jacques Du Houx, l'élève favori de Vernel, le sculpteur breton, au visage prématurément vieilli par une terrible passion de jeunesse qu'on se raconte tout bas ; – Gaston Lambelle, l'architecte, tout récemment arrivé de Rome et parlant avec enthousiasme de l'Italie à son oncle Pierre Chavreux, le peintre d'histoire ; – Henri Tanz, l'auteur de ces petits tableaux moyen âge ou Renaissance, que les amateurs disputent aux marchands, et qu'on a surnommé parfois le peintre des Mignons, à cause de sa prédilection pour l'époque Henri III ; – Louis B***, l'architecte, qui prétend que les lézards de Pompéi ne sont que les anciens habitants de la ville engloutie et qui a bu du cécube de l'an 79 ; – d'autres encore. Une réunion d'esprits vifs, d'intelligences vibrantes et d'artistes passionnés pour leur art.

Charmé, Fernand allait de l'un à l'autre, parlant de tout, discutant avec celui-ci ou celui-là. Ravi de se retrouver ainsi en plein pays de connaissance, dans sa joie il eut cette naïve exclamation :

« Comment ne suis-je pas venu ici plus tôt ?

– Ah ! mon pauvre ami, tu étais bien trop pris, riposta Germain.

– Par Hélène ?

– Hé ! oui. Tu n'existais plus. Aujourd'hui, je te retrouve.

– Est-ce possible ?

– Chut ! C'est fini : n'en parlons plus !

– J'étais aveugle, aveugle ! ajoutait le dessinateur secouant la tête.

– Ouvre les yeux, plus grands que jamais ! »

Alice se rapprochait d'une manière presque indifférente, comme par hasard.

Germain lui adressa la parole, Fernand prit part à la conversation et la connaissance s'ébaucha dans ce tête-à-tête favorisé par l'écrivain. Tout en ayant l'air, par un reste de timidité, de s'adresser à Germain qu'elle connaissait mieux, Alice trouva moyen, avec sa finesse de femme, de mettre

Fernand au fait de tout ce qu'elle aimait, de lui raconter ce qu'elle faisait et d'indiquer sommairement le caractère de ses parents.

Le jeune homme n'en perdit pas une parole, se promettant de ne rien faire qui pût le mettre en désaccord avec eux, de modeler sa conduite sur ce qu'il apprenait et de se faire accepter d'eux, comme il comprenait bien qu'il était déjà accepté de la jeune fille.

De taille petite et d'une corpulence moyenne, le sculpteur Pierre Vernel, prix de Rome de 1850 et membre de l'Institut depuis trois ans, était le type même de la franchise et de l'aménité, avec sa tête aux yeux clairs, ses cheveux en brosse, sa barbe courte et ses longues moustaches d'un gris de fer. Des jambes nerveuses et très musclées, un peu cerclées par l'usage quotidien du cheval, soutenaient une torse d'athlète dont il se montrait naïvement fier, une faiblesse de grand homme.

A la Villa Médicis, autrefois, il avait accompli de véritables exploits, dont le fameux album, précieusement conservé et montré dans les salons de l'Académie de France, à Rome, conservait un ineffaçable souvenir, sous la forme d'une série de dessins comiques portant ce titre :

« *Les douze travaux d'Hercule Vernel.* »

Tous les matins après une ablution d'eau froide, hiver comme été, il faisait une promenade de deux heures à cheval, presque toujours accompagné de sa fille ; c'était un plaisir dont il avait contracté l'habitude à Rome et qu'il avait continué par hygiène. A voir la manière dont il regardait sa fille, on devinait un amour paternel poussé jusqu'à la faiblesse pour cette unique enfant ; devant un désir d'elle il ne devait pas avoir de volonté.

Quant à madame Vernel, dont la magnifique chevelure noire bleutée faisait l'admiration de toutes leurs connaissances, c'était une Italienne que le sculpteur avait épousée à Rome, par amour, après avoir terminé sa période réglementaire de séjour à la Villa.

D'une beauté de statue, les traits comme sculptés dans ce chaud marbre blanc que dore le soleil d'Italie, elle se laissait vivre entre l'amour toujours égal de son mari et l'adoration câline de sa fille. Pourvu qu'on la laissât tranquille, qu'on ne la forçât pas à partager ces courses à cheval qui eussent profondément dérangé ses habitudes de calme, elle se trouvait parfaitement

heureuse, vivant dans une continuelle morbidesse, ne connaissant rien de meilleur, rien de plus intelligent que son mari, rien de beau comme sa fille.

Aussi cette dernière en abusait-elle pour faire tout ce qui lui passait par la tête. En réalité, dans cette maison joyeuse et agréable, où le malheur ne semblait jamais avoir mis les pieds, il n'y avait qu'une volonté, celle d'Alice Vernel : tout ce qu'elle faisait était bien ; tout ce qu'elle désirait était désiré par ses parents.

Voilà ce dont Fernand Rénal put se rendre compte, après quelques instants de conversation avec celle qu'il aimait, et il comprit que rien ne s'opposerait réellement à son bonheur. Le reste de la soirée se passa pour lui dans une quiétude enivrée.

Chez le sculpteur, tout, depuis la manière affable dont on était reçu jusqu'à l'adroit aménagement des pièces, paraissait disposé pour que les invités fussent immédiatement aussi peu embarrassés et aussi à leur aise que chez eux.

La pièce principale, sorte d'atelier-salon placé au premier au-dessus de l'atelier du rez-de-chaussée où le sculpteur travaillait, se trouvait entre la salle à manger et une salle de billard. Un escalier en pas de vis, masqué par des étoffes algériennes dans une encoignure, mettait en communication les deux ateliers pour les facilités du sculpteur.

Les invités pouvaient donc circuler à leur guise à travers les trois pièces, seulement séparées par de grandes baies sans portes agrémentées de tentures que relevaient des cordelières de soie. Ils allaient voir les joueurs de billard, venaient écouter un morceau de musique dans la grande salle où se tenaient de préférence les dames, ou bien bavardaient dans la salle à manger en buvant un verre de bière, qu'ils tiraient eux-mêmes au coquet tonneau mis en évidence sur un tréteau approprié.

En outre, on fumait généralement partout, de préférence dans la salle à manger et dans la salle de billard, mais les cigarettes étaient admises au salon, la hauteur énorme des pièces aidant à l'aération et la fumée ne faisant qu'embrumer légèrement les poutres en relief des plafonds. Aussi ne voyait-on pas chez Pierre Vernel de ces désolantes séparations entre les deux sexes, comme dans la plupart des salons parisiens.

Cependant les heures passaient rapides au milieu de cette diversité successive de plaisirs raffinés et délicats ; en dehors de la conversation intéressante et spirituelle d'un artiste ou d'un littérateur, on avait entendu d'excellente musique, un monologue désopilant dit par l'étourdissant propagateur de ce genre, des vers nouveaux.

La voix musicale et chaude d'un jeune poète provençal, tout vibrant d'enthousiasme, cadencait quelques passages d'un poème inédit, qui chantait merveilleusement le Midi :

« Et zou ! Et zou ! fait le mistral ;
Alors la terre tremble !
Les vagues se battent ensemble,
S'il donne le signal.

C'est le camarade du Rhône ;
Ils font même chemin,
Quand ils criaient : « Zou ! au Romain ! »
Les Césars riaient jaune !...

« Jeanne, dit la voix harmonieusement timbrée d'Alice Vernel, tu vas m'aider à servir le thé, n'est-ce pas ?

– Volontiers, ma mignonne.

– Sans quoi ces messieurs oublieraient de boire et de manger et pourraient accuser notre hospitalité. »

Elle riait aux éclats.

Fernand, en se retournant, reconnut la jolie blonde que Germain lui avait montrée dans la chapelle de la Vierge, à la Trinité, quelques mois auparavant, et retint une exclamation.

« Étourdi que je suis ! » s'écria Germain à côté de lui. Je n'ai pas pensé à te faire présenter à madame Maxens.

– Je ne sais si.....

– Elle te connaît beaucoup par tes dessins. Voilà un genre qui lui va ! Elle aime mieux cela que les Raphaël, je t'en réponds.

– Bah !

– C'est une vraie Parisienne, fine comme l'ambre, et au courant de tout ce qui est parisien. En attendant, tiens, regarde là-bas, derrière madame Vernel.

- Ce monsieur grave ?
- Oui. Des favoris courts poivre et sel, un menton rasé et une légère calvitie.
- Une figure froide, mais sympathique : l’air d’un brave homme.
- C’est le mari.
- Monsieur Maxens ? Ah !
- Tout l’opposé de sa femme, par exemple ! Un véritable bureaucrate, quelque peu ankylosé par les années de rond-de-cuir, pas parisien du tout et encore moins moderne !
- Ennuyeux ?
- Mon Dieu ! pas précisément, car il a une instruction très solide et cause bien lorsqu’on sait le mettre sur un sujet à sa convenance, mais trop guindé et surtout pas assez jeune pour sa femme.
- C’est dangereux !
- Au fond le meilleur homme, le mari le plus dévoué qu’on puisse voir ; mais tout cela sans expansion, sans dehors accentués.
- Et il peut s’entendre avec sa femme ?
- Dame ! Je le crois, ou du moins...
- Hé ! hé ! ami Germain, une restriction ?
- Je le croyais avant d’avoir aperçu celle-ci à la Trinité. Comme dit la chanson, il y a quelque chose là-dessous !
- Tu te trompes sans doute.
- Je le souhaite de grand cœur, car j’estime à sa valeur monsieur Maxens.
- Enfin un bon ménage ?
- Autant que cela peut exister entre un homme froid, honnête, et cette jolie papillonne qui voltige à travers les salons, portant partout ses grâces endiablées, sa tête légère et son excellent cœur. Du reste mademoiselle Alice Vernel t’en parlera souvent, puisque c’est une amie de pension, de trois ou quatre ans plus âgée qu’elle.
- Hum ! hum ! ajouta Fernand. Si j’étais son mari, je n’aimerais pas la manière dont elle coquette avec ce grand diable de garçon brun, qui la regarde de trop près, en homme mal élevé. Je suis sûr que sa moustache chatouille la joue de la jeune femme !

– Tiens ! repartit Germain, dont le front s’assombrit. En effet je n’avais pas remarqué.

– Tu connais ce beau séducteur aux airs conquérants ?

– Peu. Je ne sais même pas comment on le voit ici, car il a le don de déplaire à tout le monde.

– Pas à madame Maxens, à ce qu’il me semble.

– Tant pis !

– Tu le nommes ?

– André Avrin, un petit coulissier, qui a fait la connaissance de quelques artistes, au café sans doute, et qui se sera introduit ici dans la poche de l’un d’eux, comme un loup dans une bergerie.

– Ce n’est pas son monde, à la vérité !

– Cela me semble louche, et madame Maxens a grand tort de rire ainsi avec lui. »

Grand, solidement charpenté, portant bien sa complète tenue de soirée, le jeune homme dont les deux amis s’entretenaient, causait vivement avec Jeanne Maxens, en abusant des effets de torse qui tendaient sur ses larges pectoraux bombés le plastron blanc de sa chemise fortement empesée. Il faisait tache par sa tenue prétentieuse et ses airs fats au milieu des autres invités, mais il semblait ravi de lui et de ce qu’il disait.

« Diable ! diable ! grommela Germain. Il faudra que je surveille ce gaillard-là.

– Il est donc dangereux ?

– C’est un beau mâle, et les folles cervelles de Parisiennes se laissent généralement prendre à cela.

– Monsieur, un peu de thé...? »

Jeanne Maxens, les yeux rieurs, le teint doucement enluminé comme sous l’influence d’un plaisir secret, venait de s’arrêter devant eux, et, coquettement, offrait la fine tasse transparente à Fernand, pendant qu’Alice, moins hardie, tenait le sucrier et une assiette de gâteaux.

« Merci, madame. »

Elle se détourna à demi vers la jeune fille, et, sans

trop baisser la voix, avec sa hardiesse provocante de jolie femme :

« Il est très bien, tu sais ! »

Alice rougit et s'efforça de cacher son trouble dans un sourire, tandis que Fernand, tendrement ému, la regardait.

Déjà, elle avait parlé de lui à son indiscreète amie !

Une joie immense emplit le cœur du jeune homme.

« Hein ! Heureux coquin ! dit Germain. Tu l'as entendue, la bavarde petite femme : elle n'a pas gardé longtemps son secret !

– Mon ami, je n'ose croire à tant de joie ! »

Il suivit d'un regard enivré les deux femmes qui glissaient légères et souples entre les groupes.

« Allons ! allons ! Tout va bien ! Avant quinze jours, nous aurons une présentation en règle.

– Germain, Germain, ne plaisante pas !

– Moi ! Jamais de la vie !

– Je l'adore ! »

Lorsque, sur les deux heures du matin, Germain et Fernand allèrent saluer les maîtres de la maison pour prendre congé d'eux, Pierre Vernel serra rudement la main de celui-ci :

« Vous savez, monsieur Rénal, que nous recevons tous les lundis, sans cérémonie !

– Et que maman en veut beaucoup à ceux qui ne viennent pas régulièrement, » appuya hardiment Alice, avec son sans-gêne d'enfant gâtée, ayant l'air de s'adresser à Germain, mais en regardant Fernand du coin de l'œil.

L'emmenant, hors de lui, étouffant de joie, Germain Durand le fit arrêter sur la place Vintimille, en pleine nuit glaciale de décembre, et, lui montrant la maison d'où ils sortaient, dit en riant :

« Ah ! ça, mais tu les as tous ensorcelés : ils raffolent de toi ces gens-là ! »

XIII

Si l'esprit étroit et cancanier qui caractérise la petite ville de province n'existe pas à Paris dans la population en général, il semble cependant en rester des traces dans le monde boutiquier, soit par quartier, soit par rue.

Les locataires d'une même maison, les habitants de ces grandes casernes à cinq ou six étages et à multiples appartements, peuvent ne pas se connaître, ne jamais se rencontrer et s'ignorer pendant toute leur vie, en dépit des concierges et des domestiques. Il n'en est pas de même des boutiquiers, qui, en été surtout, vivent beaucoup sur le pas de leur porte, échappant ainsi à l'épaisse atmosphère des arrière-boutiques ou des sous-sols, et voysinent, constamment.

De là une grande médisance, occasionnée par la facilité des relations, un espionnage involontaire et continu.

Beaucoup de professions n'exigent pas une attention forcée de tous les instants, et il y a de mortes journées comme des mortes-saisons. Alors, le nez à la vitre, l'œil en éveil, on examine ce que fait le boutiquier voisin, ce qui se passe chez la voisine. S'il y a quelque chose d'anormal, d'inaccoutumé, vite on fait un saut chez le plus proche et les potins vont leur train, les suppositions s'enflent, les cancans n'arrêtent plus.

Le jour où l'on vit les peintres, les menuisiers et les tapissiers mettre à neuf la boutique de modes avoisinant la rue Richer, ce fut un véritable émoi sur tout le trottoir d'alentour. La modiste avait donc vendu son fonds ? Qui allait la remplacer ?

La concierge de la maison, interrogée, apprit aux curieuses commères que la nouvelle locataire et propriétaire du fonds se nommait mademoiselle Hélène Beurot.

« Ah ! connais pas ! »

Cela n'avancait pas à grand'chose.

« Vous l'avez vue ?

– Jamais ! »

En se retranchant derrière cette brève négation, la concierge avait un sourire qui irritait la curiosité. Grassement payée par Fernand, elle sut pendant quelque temps tenir sa langue et garder son secret.

Mais, une fois la boutique appropriée et la nouvelle modiste prête à entrer en possession de sa demeure, elle laissa comprendre que, si elle n'avait jamais vu la demoiselle en question, en revanche elle avait souvent vu un beau jeune homme. Enfin vous comprenez !

On comprit trop bien.

Il y eut alors des moues de dédain, qui s'accrochèrent jusqu'au mépris lorsqu'à travers les grandes glaces brillantes on put se rendre compte de la richesse et du luxe de l'aménagement intérieur.

Une marchande à la toilette, ayant sans doute ses raisons pour s'y connaître, de vieilles et lointaines raisons, affirma :

« C'est une pas grand'chose ! »

Le chœur reprit :

« C'est une rien du tout ! »

Les exclamations se suivaient, roulant avec une continuité de fusillade :

« Vous verrez, ma chère !

– Si on peut mettre de pareilles espèces dans de belles étoffes comme ça !

– Ça vaut au moins vingt francs le mètre cette peluche-là !

– Et les glaces donc !

– Faut-il que les gens soient éhontés ! »

D'un commun accord, toutes les boutiquières, qui donnaient leur pratique à la modiste précédente, jurèrent de faire plutôt leurs chapeaux elles-mêmes que de s'adresser à cette suspecte inconnue, quelque intrigante, venant là pour écraser les voisines par son indécent tra la la ! Ah ! on lui ferait bien voir par exemple !

En octobre 1876, Hélène se décida à emménager dans sa jolie boutique, et, lorsqu'on la vit, l'opinion qu'on s'en était faite fut confirmée, car on ne

lui pardonnait pas sa beauté.

Les potins recommencèrent de plus belle :

« Eh bien ! vous l'avez vue !

– Quel air effronté, hein ?

– Une cocotte ! Je vous l'avais dit ! » continua la vieille marchande, retirée de ce commerce-là pour se mettre dans les chiffons.

Bien qu'elle ignorât absolument les fâcheuses préventions qui accueillait sa venue, Hélène, sans chercher à l'apprendre, finit par avoir connaissance de l'espèce de mise en quarantaine qui pesait préventivement sur elle. Une colère sourde s'amassa donc lentement en elle et elle se promit de faire payer, un jour, à toutes ces pécores la bégueulerie dont elles faisaient preuve à son égard.

Au commencement, dans une de ces belles résolutions qui prennent parfois le genre de femmes auquel elle appartenait, elle se jura de travailler, pour se venger, pour prouver qu'elle en était capable tout comme une autre et qu'on la jugeait mal.

Elle prit deux ouvrières et se mit à faire des chapeaux, à accepter des commandes, à servir quelques anciennes clientes de la maison qui n'entraient pas dans la conspiration des boutiquiers voisins. Mais au bout de deux mois tout ce beau zèle se ralentissait déjà : le feu sacré n'y était pas. Jamais Hélène n'avait pu travailler, ce n'était pas maintenant qu'elle prendrait goût au travail. Les ouvrières qu'elle avait trouvées, naturellement flâneuses, voyant que leur patronne ne les surveillait pas et passait la moitié du temps hors de chez elle, se relâchèrent de leur ardeur des premiers temps. La clientèle, irrégulièrement servie, ou à laquelle on donnait des objets mal faits, sans aucune conscience et sans aucun soin, se plaignit, diminua ses commandes, puis s'adressa à d'autres. Bientôt la vente cessa complètement. Hélène renvoya ses ouvrières.

Mécontente d'elle-même, mécontente de tout, elle passait ses journées et ses soirées, assise près de la porte, regardant passer le monde, suivant de l'œil les fillettes délurées qui chantonnaient en s'arrêtant pour examiner les chapeaux, puis filaient vite, un rouleau sous le bras, une pièce de comédie à la main, se rendant au Conservatoire.

Quelquefois c'était un homme, cherchant à voir entre les guipures, en quête de quelque minois de modiste, et, lorsque c'était un joli garçon, Hélène, avec son sang de fille, avait de brutales tentations d'aller ouvrir la porte et de lui dire :

« Entrez donc, Monsieur. »

C'est ça qui aurait révolutionné le quartier et suffoqué les pimbêches des environs !

Elle riait à cette idée qui peu à peu germait doucement dans son cerveau détraqué, sans y trouver de trop grandes résistances.

Elle se trouvait dans cette honteuse disposition d'esprit, quand, un jour, deux de ses anciennes amies, entrées par hasard dans la boutique de modes pour marchander des chapeaux qui leur plaisaient, s'arrêtèrent stupéfiées en la reconnaissant.

« Comment, c'est toi ! Que fais-tu là ?

– Des chapeaux, comme vous voyez, riposta Hélène avec une rougeur involontaire, l'étrange pudibonderie de la fille surprise en plein travail honnête.

– Pas possible !

– Pourquoi pas ?

– Tu as donc un gêneur pour amant ?

– Je n'ai pas d'amant. »

Elles s'étaient assises, sans cérémonie, regardant tout autour d'elles.

« Mais c'est très gentil ici, très gentil. »

L'autre reprit :

« Gentil ! Et tu gagnes ?... »

Hélène frappa du pied, rageusement, vexée de sa déconvenue :

« Rien, ma chère, rien ! »

Alors tout ce qu'elle avait sur le cœur déborda. Elle raconta la haine des voisins, la bégueulerie sans nom du quartier.

« Oh ! à ta place ! fit l'une.

– Quoi ? à ma place ?

– Je sais bien ce que je ferais, moi !

– Dis ! va ! j'ai besoin de conseils. »

Elle s'était appuyé les coudes au joli comptoir, les doigts dans les cheveux, les sourcils froncés.

« Eh bien ! ma belle, je ne vendrais pas des chapeaux !

– Moi non plus ! » appuya l'autre, entrant dans les idées de son amie qu'elle avait comprise à demi-mot.

Hélène, relevant la tête, les regarda toutes deux, et, brutalement :

« Il y a ici quelque chose de mieux à vendre, n'est-ce pas ? et qui ferait plus d'argent. »

Un rire muet accueillit son exclamation ; les trois filles étaient dignes de s'entendre.

« C'est dit, à condition que vous me tiendrez compagnie ! »

Dans la boue, en pleine boue ! Le plongeon était fait. Désormais rien ne la relèverait plus, pas même quelque naïf amoureux comme Fernand Rénal. Elle se faisait effrontément marchande de chair humaine pour les grossiers appétits et les viles débauches. La boue, rien que la boue, un océan de boue !

XIV

« Ainsi, ma chère petite, c'est décidé, fixé, conclu ! »

Elle montrait ses jolies dents en un rire coquet et tenait dans ses deux mains les doigts gantés de la jeune fille très émue.

« Oui, tout est arrêté : lundi à la mairie et mardi à l'église.

– Tu seras heureuse, mignonne.

– Je ne saurais l'être davantage ! s'écria Alice, avec un débordement de joie dans les yeux et une rougeur de plaisir sur les joues.

– Sais-tu que j'envie ton bonheur.

– Fi ! Jeanne, c'est vilain ce sentiment-là !

– Oh ! ce n'est pas l'envie, de son mauvais côté ; mais, réellement, ta joie me donne quelques regrets. »

Jeanne eut un soupir mélancolique et secoua à deux ou trois reprises son front blanc, comme pour chasser une pensée triste.

Mais, dans la petite tête creuse la tristesse ne pouvait rester longtemps, et le tintinnabulant grelot de la folie et de la gaieté y sonnait bien vite.

« Tu vas avoir de belles toilettes, hein ? J'irai les admirer.

– Quand tu voudras. »

Elle passait indistinctement d'une idée à une autre, sans suite, sans ordre, comme un oiseau qui sautille çà et là au milieu des arbustes.

« Te souviens-tu de nos rêves de pensionnaires ? tu épousais un peintre et moi un vieux millionnaire.

– J'épouse un dessinateur, c'est tout comme ! remarqua Alice.

– Oui, toi ! mais moi ! mon rêve, qu'il est loin !

— Monsieur Maxens cependant....

– Est vieux et pas millionnaire, soupira la jeune femme.

- Oh ! vieux !
- Dame ! quarante-cinq ans, et moi vingt-neuf, à peine.
- Personne ne t’a forcée à l’épouser ; je me souviens bien, moi qui étais ta demoiselle d’honneur. Tu semblais même ravie : un sous-chef de bureau, avenir assuré, belle position, invitations aux bals du ministère !
- Et patati ! Et patata ! Oui, je laissais croire tout cela. En réalité, j’étais ravie de me marier, voilà tout ! Le mari m’était indifférent. Ah ! si on savait, quand on est jeune fille et qu’on croit à un tas de bêtises !...
- C’est gentil pour moi, cela ! riposta gaiement Alice.
- Oh ! toi, tu as ton rêve complet !
- Sans compter les illusions, des masses d’illusions !
- C’est bien possible ! ajouta plus bas son amie en la regardant avec attendrissement. Tu en as toujours eu plus que moi ! »

Ce bavardage à bâtons rompus, sans trop de logique ni surtout de suite dans les idées, comme il est d’usage entre femmes un peu frivoles, avait lieu dans une petite pièce tendue de soie bleue et de mousseline blanche, qui servait à la fois de petit salon et de boudoir à madame Maxens dans son appartement de la rue Blanche, un mignon entre-sol situé entre la rue de Boulogne et la rue Moncey.

Il y avait juste trois mois que Fernand Rénal avait fait la connaissance de la famille Vernel, et il fit si bien son chemin, il conquist si lestement les sympathies et les affections qu’au milieu du deuxième mois il pouvait hardiment présenter une demande en mariage, qu’on avait très franchement accueillie.

Alice, consultée, n’ayant opposé aucune objection et ayant au contraire laissé deviner qu’on allait au-devant de ses désirs secrets, Pierre Vernel avait accepté Fernand pour gendre, l’autorisant à venir faire sa cour à la jeune fille et à se considérer, dès ce moment, comme un des membres de la famille.

Le sculpteur donnait à son unique enfant une dot de deux cent mille francs ; le jeune homme justifiait, soit avec ce qui lui revenait de son père, soit avec ce qu’il gagnait, d’un apport plus élevé. C’était là une entrée en ménage fort convenable, même pour Paris, d’autant plus que l’avenir

promettait plus encore aux jeunes gens, grâce à la vogue toujours croissante de Fernand Rénal.

Dès que la date du mariage eut été exactement fixée, Alice, se faisant conduire chez son amie Jeanne, était venue lui annoncer la nouvelle avant de l'apprendre à ses autres connaissances.

Leur grande amitié remontait à l'époque déjà éloignée où, enfants, elles s'étaient vues pour la première fois dans le pensionnat de madame Demours, aux Ternes. Alice Vernel avait dix ans et Jeanne quatorze ; ce fut celle-ci que la maîtresse de pension chargea de recevoir et de mettre au courant des habitudes de la maison la fille du sculpteur. D'où l'ébauche d'une liaison qui grandit et devint bien vite intime : Alice ne pouvait pas plus se passer de son amie, que Jeanne d'elle.

Orpheline, élevée par sa grand'mère, Jeanne avait la même liberté que la petite Vernel, et elles s'habituèrent à échanger toutes leurs pensées, à n'avoir pas de secrets et même à causer de l'avenir qu'elles rêvaient.

Ce qui avait surtout contribué à faire des deux fillettes des inséparables, ce furent tous les points de contact de leurs caractères, toutes les similitudes qu'elles rencontraient en elles. Toutes deux sentaient à peu près de la même manière, avec une certaine exaltation nerveuse qui tranchait sur la moyenne de calme et d'apathie des autres pensionnaires. Leurs conversations portaient de préférence sur des sujets romanesques et éthérés, très éloignés de la nature et du terre-à-terre de la vie ordinaire.

Alice, avec son tempérament fébrile et ses excès d'imagination, eût dû être surveillée de très près par les parents, et non pas lâchée en plein vagabondage d'esprit et d'actions comme elle l'était dans la maison du sculpteur ; elle profitait de cette liberté pour se nourrir l'esprit de romans. –

De même Jeanne, chez sa grand'mère, étant la maîtresse absolue, lisait tout ce qui lui tombait sous la main, à un âge où les lectures peuvent avoir de terribles influences sur le cerveau mal équilibré d'une jeune fille, et ne faisait que ses volontés.

Ensuite, toutes deux, s'abandonnant à la pension dans d'interminables et secrètes causeries, échangeaient leurs impressions, parlaient des livres dévorés à la hâte dans la bibliothèque trop bien garnie du sculpteur, dans

l'amas énorme de romans empilés par la grand'mère, et se bourraient la mémoire de ces mauvaises lectures, mal comprises et mal digérées.

Alice était surtout portée au mysticisme, à la sentimentalité amoureuse ; ses héros et ses héroïnes se trouvaient, sans lignes trop accentuées, sans dessins crus, au milieu des brouillards, des rêves. Bien que d'un naturel si gai que ses beaux rires d'enfant lui faisaient parfois perdre haleine, elle adorait la poésie nuageuse et impalpable.

En amour, elle ne comprenait que le côté troubadour, les grandes belles phrases qui ne signifient rien, les éternels serments gravés sur les rochers, les initiales entrelacées dans l'écorce des arbres. Pour elle, les amants ne devaient pas plus quitter le piédestal sur lequel elle les plaçait, que les saints ou la Vierge ne descendent des autels, où on les adore.

Alors, sous l'influence de ces idées incomplètes, elle s'exaltait, se figurant être tour à tour l'héroïne heureuse ou persécutée du romancier qu'elle lisait. Elle obligeait Jeanne à lui adresser des déclarations, à lui écrire des lettres, jouant à ce simulacre d'un amour tout de convention.

Quoique partageant en grande partie les idées de son amie, Jeanne se montrait plus positive et ne pensait pas que l'amour dût se borner à passer sa vie avec un amant, la main dans la main, les yeux dans les yeux, en extase perpétuelle sous un clair de lune, à un balcon ou dans une gondole. Sans être absolument dépravée, sa curiosité allait plus loin et avait des tendances plus humaines. Incertains et sans caractère entièrement défini, ses désirs étaient plus corporels que les fantaisies purement imaginatives d'Alice.

Elle scandalisait même parfois sa jeune amie, en lui avouant que l'union des âmes, malgré son charme incontestable, ne lui suffisait pas, et qu'elle rêvait de baisers fiévreux venant compléter les paroles échevelées, d'enlacements caressants pour appuyer les serments passionnés.

Plus hardie qu'Alice, elle arrivait à désirer tout voir, tout connaître, avec le vague regret de n'être pas un homme et de ne pouvoir tenter cette expérience. Un jour, allant plus loin encore, elle assura qu'elle ne voyait pas d'état plus agréable, plus commode ni plus enviable que celui de veuve. Par un véritable détraquement du cerveau, elle prétendait que, le mari lui étant complètement indifférent, elle ne désirait se marier que pour être veuve.

Dans cet ordre d'idées, l'esprit faussé par le but envisagé, elle eût épousé un homme vieux et riche, auquel elle eût eu l'espoir de survivre, pour s'arranger ensuite une existence à sa guise.

Alice, l'écoutant du haut de ses rêves légers, se moquait d'elle. Elle vit son amie mettre en partie ce projet à exécution.

Jeanne, sans amour, sans même véritable amitié pour l'homme qu'on lui proposait, lorsqu'elle eut vingt ans, épousa M. Maxens, parce que le sous-chef de bureau, avec ses trente-six ans, lui parut suffisamment vieux pour ne pas froisser ses idées arrêtées à cet égard. Déjà presque chauve, alourdi par son existence de bureau, M. Maxens, qui possédait une jolie fortune moyenne, paraissait même plus que son âge.

Mais elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir de toutes les folies, dont Alice et elle s'étaient empli le cerveau à plaisir pendant leurs rêveries de pensionnaires, et lentement un revirement se fit dans son esprit, à la fois faussé et aigri.

Une fois mariée, il lui fallut bien reconnaître, par de nombreux exemples et une plus saine entente de la vie, que les veuves ne sont pas aussi libres que sa tête écervelée de jeune fille le supposait. Alors elle essaya de trouver dans ce mari qu'elle s'était laissé donner, un amant, l'amant rêvé autrefois.

En premier lieu le physique de l'emploi n'y était pas. Puis M. Maxens, homme excellent, honnête et l'aimant beaucoup, n'avait aucune des aptitudes qu'elle jugeait nécessaires pour cela ; il n'était nullement ce qu'il fallait à son cœur léger, frivole, avide de sensations inconnues. Il n'avait ni ces expansions câlines, ni ces enfantines prévenances des amoureux de vingt ans, comme les comprenait la jolie Parisienne. Elle l'avait choisi trop vieux. Elle pleura plus d'une fois, pleine de secrètes colères contre elle-même, en reconnaissant que, par la faute de sa sottise imagination, elle avait à jamais gâté sa vie. Il l'aimait en homme mûr, de sens rassis, de tempérament froid et égal, non plus en jeune homme avide et passionné, avec des alternances de gaieté communicative et de fougue sensuelle.

Dans cette soif inassouvie de toutes ces apparences qui lui semblaient les seules joies de l'existence, elle oubliait ou ne comprenait pas qu'elle possédait, ce qui vaut mieux et est plus sûr, le bonheur calme, durable,

invariable, celui qui n'est soumis à aucune des inévitables et tempétueuses variations de la passion.

Aussi ne fut-ce pas sans une certaine mélancolie qu'elle accueillit l'annonce du prochain mariage d'Alice. Certes, elle aussi eût pu choisir un homme jeune, qu'elle eût aimé, au lieu d'être la femme d'un mari qu'elle se contentait d'estimer. Un regret amer lui venait de cette irréparable faute, commise, parce qu'elle avait eu la prétention de connaître la vie. Sans doute Alice prenait le bon parti et c'était comme elle qu'il aurait fallu raisonner autrefois.

Comme elle adorait son amie, elle se contenta de se plaindre intérieurement sans jalousier le bonheur de la jeune fiancée.

Après deux longues heures de bavardage, Alice se leva en disant :

« Je m'oublie ici et j'ai des masses de courses à faire. Il faut que j'aille presser la lingère, sans quoi mon trousseau ne sera jamais prêt à temps.

– Va vite, mignonne ; je suis si heureuse pour toi de ce grand événement.

– A propos j'espère que le monsieur, qui se promène en bas sur le trottoir, aura terminé sa promenade.

– Un monsieur ? interrogea Jeanne avec une nuance de crainte dans la voix.

– Oui, figure-toi, ma chère, qu'en arrivant ici avec ma femme de chambre, j'aperçois de loin un grand jeune homme, qui avait l'air de faire les cent pas sur le trottoir. Nous approchons : il continue et tout à coup nous nous trouvons nez à nez. Il est devenu très rouge et m'a saluée. Moi, je riais comme une folle.

– Tu riais ?

– C'est un habitué de la maison, M. André Avrin, un grand brun, beau garçon, qui ne me plaît pas, oh ! mais, pas du tout ! appuya Alice avec sa gaieté évaporée.

– Alors ?

– Hé ! ma chère, je l'ai embarrassé, sans doute. – Il attendait quelqu'un ou quelqu'une ! »

Elle s'approcha de la fenêtre :

« Oh ! par exemple, il a de l'aplomb ! Il est encore là. Tiens, regarde. »

Du doigt elle montrait le jeune homme marchant lentement sur le trottoir opposé.

Jeanne, riant très fort pour cacher son trouble, dit :

« En effet, je le reconnais.

– Je me suis demandé ce qu’il faisait là. – A moins que ce ne soit pour les beaux yeux bleus et les cheveux d’or de madame Maxens ! fit la jeune fille, éclatant de rire à sa plaisanterie.

– Alice ! s’écria Jeanne, un peu pâle.

– Je le dirais tout net à ton tyran de mari.

– Folle ! balbutia la jeune femme, les lèvres serrées, sentant une passagère défaillance.

– Allons ! allons ! chérie, je plaisante. Embrasse-moi bien fort et pardonne-moi d’avoir fait une pareille supposition, même en riant. »

Elle se sauva, toute gaie, avec un clair frou-frou de jupes, tandis que Jeanne Maxens se laissait tomber dans un fauteuil, blanche comme une cire, les yeux battus, les mains abandonnées, murmurant :

« Lui ! »

XV

Toute frissonnante, avec un indicible et étouffant battement de cœur, elle s'appuya au bras que lui tendait Fernand, les yeux rieurs et la bouche émue.

Lentement ils montèrent ainsi l'escalier à moitié obscur ; elle, relevant de la main gauche la longue traîne de sa robe blanche, dont les plis soyeux jetaient un sifflement doux en caressant les marches ; lui, l'engageant à s'appuyer sans se gêner, avec confiance, et l'encourageant à avancer.

Empressé, il ramenait autour de ses épaules le long voile de tulle, dont elle s'était enveloppée comme d'une écharpe, et respirait l'arôme troublant de fleurs d'oranger que dégageait le bouquet qu'elle avait gardé.

Son émotion était si grande que, plusieurs fois, elle faillit tomber et dut se retenir fortement au bras du jeune homme.

« C'est cela, disait celui-ci à voix basse, appuyez-vous, mignonne. »

C'est à peine si elle l'entendait.

A ses oreilles chantaient encore les dernières mesures de la valse qu'elle venait de danser avec lui, dans un tourbillonnement exalté où elle avait cru mourir, les tempes battant sous l'afflux plus rapide du sang, la respiration haletante. Il lui semblait qu'elle allait s'évanouir. Tout autour d'elle les lumières tournaient follement : elle s'abandonnait au bras vigoureux qui la soutenait, n'ayant plus conscience de rien, ne distinguant plus les objets ni les personnes qui l'entouraient. Puis, elle s'était tout à coup retrouvée assise dans un petit salon écarté, entre son père, sa mère et Fernand Rénal. Dans le grand salon la valse continuait sa mélodie berceuse, et un bruit confus de danse arrivait jusqu'à eux. Il lui avait offert le bras, aussi calme en apparence que s'il ne venait pas de valser avec elle ; mais, en appuyant ses

doigts sur la manche de son habit, en étant rapprochée de sa poitrine, elle avait senti battre son cœur et trembler tout son corps.

La voiture les avait rapidement emmenés. Il lui avait semblé continuer un rêve, dont elle commençait seulement à sortir très troublée.

Seule, toute seule avec lui ! Souvent elle avait songé à la douce ivresse de se trouver ainsi avec celui qu'elle aimait, et elle le regardait de côté, sous ses cils baissés, examinant, sans en avoir l'air, ses traits souriants et heureux.

S'étant débarrassé de son pardessus, il était venu s'asseoir près d'elle sur le divan de la grande chambre, largement éclairée par les lampes posées sur la cheminée et par la veilleuse pendue au plafond dans une suspension de forme byzantine.

Elle le trouvait très bien ainsi, avec sa fine barbe soyeuse, ses cheveux courts frisés naturellement et ses longues moustaches s'effilant du bout en plusieurs brins.

Doucement, il lui avait passé un bras autour des épaules et l'attirait vers elle, sans secousse, d'un mouvement caressant et progressif. Avec une rougeur palpitante elle appuya sa tête et sa poitrine, écoutant, sans les entendre distinctement les paroles émues, qu'il lui disait d'une voix basse, un peu entrecoupée ; le souffle de ces mots d'amour lui glissait sur le visage, lui courait dans le cou avec un frémissement troublant.

Elle eût voulu rester ainsi toujours, éternellement, ne désirant pas autre chose et trouvant complètement réalisés ses rêves nuageux de fillette. Vivre comme cela, sans secousses, sans troubles, sans parler même, dans une extase infinie où leurs deux âmes se fondaient, lui semblait l'unique et enivrant but du mariage, la plus belle réalité de l'amour.

Maintenant il ne lui parlait plus, mais, avec un redoublement de tendresse, il l'embrassait sur le front, sur les joues, à petits coups pressés, comme s'il eût voulu la griser sous une pluie de baisers, et, sans qu'elle s'en fût rendu compte, leurs lèvres s'unirent dans une longue étreinte, où sa bouche froide s'échauffait peu à peu sous la brûlure communicative de la bouche de Fernand.

L'enlacement de ses bras se faisait plus étroit, le trouble gagnait peu à peu Alice, toute tremblante de la transformation inconnue et inattendue qui

s'opérait en elle. Ce qu'elle ressentait surtout, c'était une énervante lassitude, comme si elle eût eu tout le corps brisé de fatigue, avec des alternatives de frissons et de bouffées de chaleur, au milieu desquelles la tête lui tournait. Elle ne voyait plus, ne sentait plus, de même qu'à la fin de la dernière valse.

Fernand, à genoux devant elle, lui avait enlevé ses gants sans qu'elle s'en aperçût, et, les yeux suppliants, avec une muette prière de toute sa personne, il commençait à dégrafer son corsage de satin.

La raison lui revint immédiatement, mais elle n'osa résister et ne put que balbutier :

« Oh ! Je vous en prie, je vous en prie !...

– Oui, fit le jeune homme enivré, se relevant. Je vous laisse, Alice, et je reviendrai tout à l'heure, quand vous me le direz. »

L'embrassant avec tendresse, il s'éloigna, referma la porte et alla l'attendre dans une pièce voisine.

Comme au sortir d'un rêve, Alice, les yeux gros, les prunelles troublées, regarda autour d'elle. Elle était seule. Ses gants gisaient par terre avec son bouquet de ceinture, et trois des agrafes de sa robe, défaites, l'ouvraient légèrement, laissant voir la gracieuse attache de son cou.

Jusqu'à présent, sous l'influence d'une étrange griserie, elle avait marché, s'abandonnant, ne voyant rien, ne cherchant pas à comprendre. Une lumière chaude baignait la chambre, faisant ressortir les détails, et elle aperçut alors le lit, un grand lit Louis XIII à colonnes, avec sa couverture relevée et ses deux oreillers.

Certes elle y avait songé parfois, se déshabiller, se coucher là, se mettre dans ce lit, mais alors c'était si loin, qu'elle n'avait pas réfléchi, ne cherchant pas davantage, se disant que l'usage le voulait ainsi. Jamais elle ne s'était figuré quelles seraient ses sensations à elle, quand il lui faudrait en venir là ; jamais ses rêves légers n'avaient approfondi ce chapitre.

Être là tous deux seuls ! Être là à la merci de cet inconnu, qu'elle aimait sans doute, qu'elle avait du plaisir à voir, à embrasser même, elle ne le niait pas. Mais, se livrer, connaître ce mystère que quelques jeunes filles paraissent si désireuses d'apprendre, auquel d'autres ne pensent pas, et qui pour toutes a l'attirant effroi de l'inconnu ! Cependant son mari ne lui

semblait pas bien effrayant : sans doute son ignorance rendait redoutable une chose qui ne l'était pas. Du reste son innocence était si profonde, si complète, que son amie Jeanne Maxens elle-même n'avait osé l'instruire, hésitant devant cette candeur, et laissant au mari le soin de se tirer de ce moment difficile en galant homme et en homme de cœur.

Avec une décision brusque, Alice, pâle, oppressée, éteignit les deux lampes et les rideaux épais retombèrent en longs plis droits autour d'elle.

La veilleuse, laissant la chambre entière dans une demi-obscurité, qui effaçait les angles et noyait les objets, en leur donnant des contours indécis, la tête seule de la jeune femme resta visible, sur la blancheur de l'oreiller, tout au fond du grand lit.

Après avoir frappé discrètement, Fernand entra.

Il n'était pas moins ému qu'elle, sachant bien que souvent, de cette première nuit, de l'adresse ou du savoir-vivre du mari dépend le bonheur ou le malheur de la vie entière. Il comprenait que c'était avec une discrétion raffinée, avec le tact le plus délicat, que l'homme doit arriver peu à peu à vaincre cette pudeur innée de la femme, cette inconsciente terreur de la jeune fille, en s'aidant de tous les moyens, en usant de toutes les précautions et surtout en ne brusquant jamais celle dont il veut se faire aimer.

Il sut lentement l'enivrer de sa parole caressante, de manière à ce que, fascinée, séduite, elle vint à lui presque sans crainte, se donnant dans un suprême baiser.

Tandis que Fernand contemplait doucement sa chère femme à la lueur tremblante de la veilleuse, Alice, les paupières closes comme si elle dormait, le cœur gonflé malgré elle d'une légère amertume, la gorge serrée par une irrésistible angoisse, se souvenait de tout ce qu'elle s'était figurée autrefois.

Oh ! qu'ils étaient loin ses rêves merveilleux ! Comme elle avait autrement compris l'amour ! Qu'elle tombait de haut, et sans rémission, et sans retour en arrière !

Devant ses prunelles passaient tous ses héros de romans, toutes ses belles héroïnes. C'était donc à cela que songeaient tous ces amoureux poétiques, à cela que conduisaient les échelles de cordes, les promenades à deux, les

rendez-vous discrets, les longs baisers mystérieux. Quelle désillusion ! Quelle chute !

Pauvre petite fleur sensible ! pauvre imagination troublée qui roulait comme l'aiguille d'une boussole affolée ! Elle avait cru à toutes sortes de choses tendres, pudiques, à des embrassements ! Jamais, jamais, elle n'aurait pensé pareille chose possible, elle pour qui les corps n'existaient pas, lorsqu'elle rêvait l'union des cœurs.

Cependant elle sentait peser sur elle les regards caressants de son mari, qui semblait si heureux, si reconnaissant, que machinalement elle lui rendait ses baisers, encore glacée et inerte, et ne pouvant dominer ses désillusions.

Peut-être la croyait-il heureuse comme lui, sans se douter qu'au même moment, le cerveau envahi par le trouble, Alice donnait un dernier adieu à ses beaux rêves purs, avec un regret immense qui croissait et débordait en elle, dans tout son pauvre être nerveux, frissonnant et désabusé.

Fernand, radieux, l'embrassait, murmurant avec un accent pénétrant d'une douceur infinie :

« Alice ! ma chère petite femme ! »

Et elle fiévreusement, amèrement, se disait mentalement :

Voilà donc le mariage ! voilà donc l'amour ! »

XVI

Par une jolie soirée d'avril, une frileuse nuit de printemps, Germain Durand, sortant de l'Alcazar, où il était allé entendre la chansonnette nouvelle pour se tenir au courant de cette particularité parisienne de la grande névrose générale de notre temps, remontait à petits pas la rue du Faubourg-Poissonnière.

Absolument libre de son temps, un tantinet désœuvré même et un peu comme un corps sans âme, depuis le tout récent mariage de son inséparable ami Fernand, il songeait que les jeunes époux devaient, en ce moment, se trouver à Naples, en plein voyage de noces, lorsque le besoin d'allumer un cigare l'arracha momentanément à ses réflexions.

Il cherchait de l'œil quelque bureau de tabac, quand, au milieu de la rue uniformément noire avec ses magasins clos et ses volets mis, il aperçut une lueur douce, presque mystérieuse, filtrant à travers les glaces d'une petite boutique. Tout dormait autour d'elle, tout était éteint ; elle semblait quelque veilleuse solitaire, s'attardant mélancolique au centre de ce quartier bourgeoisement ensommeillé.

En remarquant un gant rouge pendu au-dessus de la porte d'entrée et en constatant l'heure avancée de la soirée, Germain eut un sourire discret de Parisien blasé, et il se prépara à passer cavalièrement, sans s'attarder devant le joli piège à galants ainsi tendu sous ses pas. Une réflexion brutale le cloua abasourdi sur le trottoir.

Regardant à quelle hauteur de la rue il se trouvait et reconnaissant les numéros, il chercha vainement, parmi les magasins fermés, celui que ce grand innocent de Fernand avait offert à sa maîtresse en la quittant.

Il n'y avait pas moyen de se faire illusion, la boutique de modes avait disparu, et, à sa place, se dressait effrontément cette suspecte officine de parfumerie et de ganterie où la monnaie se rend rarement et où les marchandises le plus mises en vue ne sont pas celles qui se débitent le mieux.

C'était bien le même numéro, la même boutique, malgré sa transformation ; mais entre les mains de qui se trouvait-elle ? Ceci intriguait notre chercheur.

Sceptique, n'ayant aucune confiance en la superbe Hélène Beurot, il eût volontiers parié gros que la propriétaire du fonds de commerce de parfumerie était celle du fonds de commerce de modes, identiquement la même.

A travers les rideaux de soie verte étalés de chaque côté on ne pouvait rien apercevoir ; le badaud, peu au courant, se fût arrêté naïvement devant des savons de toute marque, des flacons d'odeurs, des gants, des cravates et des bretelles, sans rien chercher au delà.

Mais, malgré la fraîcheur, la porte était entr'ouverte et, par cette ouverture, on apercevait assise sur une chaise basse, les pieds tendus à un brillant feu de coke, dans une pose qui faisait valoir la jambe finement serrée en un bas de soie rouge et le coquet soulier Louis XV, une fort jolie fille, légèrement décolletée et les bras nus jusqu'au coude.

Le gaz, à moitié baissé, donnait à l'intérieur de la boutique une allure de mystère, comme il sied à l'amour, surtout à celui-là, et la rougeur ardente du foyer, avivé par le froid, envoyait de vifs reflets sur les plis cassants de la robe de soie, sur les lèvres pourprées et les yeux noirs de la marchande.

Germain, pour s'assurer de ce qu'il désirait savoir, dût s'arrêter une seconde en face de la porte.

« Monsieur Durand ! » cria une voix connue.

Il n'y avait pas moyen de douter : c'était Hélène.

« Entrez ! Entrez donc ! »

Elle s'était levée précipitamment, ouvrant tout grand le battant.

Malgré sa répugnance à pénétrer dans un endroit pareil, Germain Durand prit philosophiquement son parti et vint s'asseoir devant la jeune femme, en ayant seulement soin de refermer la porte derrière lui.

Hélène vit le geste et, soit qu'elle l'interprétât d'une façon équivoque, soit qu'elle comprît l'intention du jeune homme, elle eut un rire mauvais.

« C'est donc vous ? fit Germain avec un hochement de tête expressif.

– C'est moi ! et puis après ?

– Ma foi ! J'en doutais un peu.

– Un peu ! Bah ! une autre serait peut-être fière de cette demi-estime, moi pas !

– Vraiment ?

– Oh ! pas du tout !

– Tant pis !

– Pour qui ? Pour moi ? Qui donc s'intéresse à moi ? – Mais, ajouta-t-elle en secouant sa chevelure noire, parlons d'autre chose, voulez-vous ?

– Comme il vous plaira.

– Parlons de votre ami, hein ?

– Vous trouvez cela utile ?

– Les femmes sont si curieuses, mon cher !

– Que voulez-vous savoir ?

– Il est marié !

– Oui.

– Ah ! »

Ce fut lancé d'un ton sec, pas même ému. Germain s'en étonna.

« Voudriez-vous me voir le regretter ? Ah ! non, par exemple, pas de ça !

– Vous l'avez aimé ?

– Certes, à ma façon.

– Alors ?

– Après lui il y en a d'autres, beaucoup d'autres. »

Et se grisant de ses paroles, avec un enthousiasme feint, sous lequel perçait malgré elle la colère, le ressentiment, elle se mit à vanter sa liberté, à parler chaudement de la vie qu'elle menait. Ah ! elle se moquait bien de tout maintenant, faisant tourner les hommes à sa guise.

Germain l'écoutait, sans rien manifester de ses réflexions, suivant avec un intérêt scientifique le débordement de nervosisme, qui s'attaquait à la chair de cette créature sensuelle comme un acide mordant et irritait jusqu'au délire le côté voluptueux. Elle se roulait dans son vice, littéralement.

Quand elle eut bien parlé, il lui dit :

« Vous n'avez pas changé, ma pauvre Hélène.

– Changé, moi ! Jamais.

– Non, jamais ; pas même depuis votre enfance, là-bas, à la Villette.

– Vous m'avez vue là, vous ? »

Elle le regarda curieusement, le visage plissé par la tension du souvenir.

« J'accompagnais chez vos parents un de mes amis, inspecteur de la sûreté, qui vous a interrogée.

– C'est loin ! riposta Hélène sans trouble et croisant les mains sur son genou relevé : je vous ai épaté, moi, la gamine ! »

Germain continua :

« Puis, je vous ai revue, pendant la fameuse nuit de la Maison-Dorée. »

– Vous étiez là, aussi ? »

Elle l'examina de nouveau :

« Vous êtes donc partout, vous ?

– Peut-être ! dit le jeune écrivain, très grave.

– Mais alors, vous me connaissiez avant Fernand ?

– Certes.

– Et vous ne lui avez rien .dit.

– Jamais.

– C'est bien ce que vous avez fait là ! Et c'est vrai. Il me l'a dit aussi, lui. »

Cette singulière fille semblait émue, remuée par ces souvenirs, et par le silence de Germain durant les années de sa longue liaison avec le dessinateur.

Il remarqua qu'elle luttait contre l'attendrissement l'envahissant peu à peu, et, tout à coup, comme si elle eût voulu refouler le peu de bien et de bon qu'il pouvait y avoir en elle, Hélène posa sa main douce sur celle de Germain.

« Vous êtes gentil, vous. »

L'accent n'était plus le même, la fille se montrait de nouveau.

Germain recula sa chaise et se leva :

« Ah ! non, vous savez, pas moi.

– Pas vous ! ricana-t-elle furieuse. Pourquoi ? Parce que vous êtes un ami de Fernand ? »

Le jeune homme secoua la tête, ennuyé de la tournure inattendue brusquement prise par l'entretien.

« Mon cher, retenez ceci : si j'avais voulu avoir tous les amis de Fernand, je les aurais eus.

– Adieu ! » fit-il rudement en ouvrant la porte.

Hélène le regarda en haussant les épaules.

« Je ne vous retiens pas.

– Je pense bien. »

Elle lui jeta ces derniers mots, fiévreusement :

« Va donc, honnête homme.

La fille ! Toujours la fille !

Germain Durand s'en alla dans la nuit, rognonnant contre lui-même de la bête d'idée qu'il avait eue d'entrer là. Après tout c'était par amour de l'art ; il n'y a que les expériences que l'on fait soi-même qui soient décisives. Pour lui, Hélène tomberait de plus bas en plus bas.

XVII

Alice Vernel venait de se désillusionner au sujet du mariage comme elle s'était déjà désillusionnée au sujet de la religion, mais ni plus ni moins.

La faute en était à son éducation peu surveillée d'abord, ensuite à la faiblesse de caractère d'une mère qui n'avait jamais eu la force de lui adresser un reproche, même lorsqu'elle voyait sa fille dévorer inconsidérément romans sur romans et se griser de cette lecture ; enfin à la trop grande largeur d'idées d'un père qui l'avait trop souvent traitée en garçon, ne se préoccupant pas des conséquences que pouvaient avoir les goûts un peu exaltés de son enfant, et riant de ce qu'il appelait ses folies.

L'impressionnabilité presque malade de l'enfant eût exigé au contraire un régime très sévère. Quand son père l'avait vue se passionner tour à tour pour la chasse, pour l'équitation, plaisirs violents dont il raffolait lui-même, il eût dû mettre de la modération dans l'emportement désordonné avec lequel Alice se livrait à ces amusements. Les nerfs l'emportaient trop et déséquilibraient l'harmonie nécessaire à la santé de la jeune fille.

Après cela, sous l'influence d'une subite fantaisie religieuse, absolument sans raisons, elle avait été prise d'une rage de prières, de messes, de confessions, que rien ne semblait plus devoir faire cesser et qui pouvait faire craindre une prise de voile. Tous les matins, par n'importe quel temps, elle exigeait qu'on la conduisît à l'église, ne vivant plus que dans une perpétuelle adoration et ne rêvant plus que de faire son salut. Madame Maxens riait d'elle et demandait à quand l'entrée au couvent.

Le mois de Marie fit redoubler cette mystique exaltation, dans laquelle elle s'abîmait avec une passion fébrile.

Puis, elle vit Fernand à la Trinité, à demi caché derrière un pilier et la regardant. Cela lui parut un si joli début de roman, rentrant tout à fait dans ses idées sur l'amour, que sa grande dévotion se déplaça, changea d'objet et que, si elle continua d'aller à l'église, ce ne fut plus par piété, mais pour échanger de furtives œillades avec le jeune homme.

Cet amour discret, caché, mystérieux, lui parut le comble du bonheur, et elle eût volontiers prolongé indéfiniment cet échange muet de regards et de pensées, sans aucune hâte vers le dénouement probable.

Moins idéaliste, Fernand avait précipité les choses et elle s'était laissée entraîner, avec le ravissement doux de ces entretiens délicieux entre fiancés, de ces délicates et chastes étreintes auxquelles leurs mains s'abandonnaient.

Dans la manière dont elle avait rencontré Fernand, certainement Alice Vernel avait beaucoup plus été séduite par le mystère entourant cet amour que par celui-là même qui en était l'objet. Ce ne fut qu'ensuite qu'elle ne put plus séparer l'un de l'autre ; alors le dessinateur bénéficia de tous les détails et des circonstances mystiques qui avaient enveloppé leur première rencontre à l'église, leur premier regard.

Cependant, grâce au tact parfait et à la grande délicatesse de Fernand, le douloureux et involontaire étonnement causé à la jeune fille par le mariage ne pouvait durer, eu égard à la mobilité nerveuse de ses impressions.

La transformation s'opéra en elle sans qu'elle s'en rendît compte, peu à peu, insensiblement ; le froissement premier s'effaça de lui-même sous une succession de joies nouvelles et d'enivrantes découvertes. Elle passa de l'amour rêveur et impalpable à un amour plus raisonné et participant davantage des sens, comme elle était déjà passée du mysticisme religieux à l'amour. Jamais elle ne s'était trouvée plus complètement heureuse, et elle avait une immense reconnaissance à son mari d'avoir su lui faire connaître, comprendre et aimer le bonheur.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi dans une ivresse toujours renaissante, sans cesse renouvelée, Alice goûtant avec sa fougue habituelle tous les petits plaisirs de sa nouvelle position, de ses droits de jeune femme, et rien ne semblait devoir interrompre une félicité aussi parfaite.

Il y avait pourtant à redouter le caractère même d'Alice, et sa facilité à se créer des ennuis, à en faire naître autour d'elle. Tout était à craindre avec

cette nature de nerveuse mélancolique, trop habile à grossir jusqu'à l'exagération les infiniment petits événements de la vie, à les prendre, d'abord et avant tout, du mauvais côté, entre deux hypothèses choisissant de préférence la pire.

Malheureusement, dès l'enfance, Alice, en lisant trop d'œuvres romanesques, influentes sur un cerveau délicat comme le sien, s'était fatalement prédisposée à toutes ces souffrances variées, innombrables, dont les nerfs sont les douloureux et les principaux agents.

On le pressentait lorsqu'on avait un peu pénétré dans son intimité, et Germain Durand, toujours à l'affût d'études féminines, comprit que son ami Fernand aurait à souffrir de ce mariage qui s'annonçait avec tous les symptômes du bonheur et de la tranquillité.

Il ne lui fallut pas une bien longue observation pour classer Alice dans la catégorie si nombreuse de ces jeunes Parisiennes nervosiques, qui ne savent rien faire avec modération et ne connaissent, dans les paroles ou dans les actions, qu'un mode, le superlatif. Tout est très bien ou très mal, pas de milieu ; les accès de joie aussi fréquents, aussi brusques que les accès de tristesse.

En attendant, rien n'était encore venu confirmer ces pronostics, et les deux jeunes gens vivaient si heureux, si enivrés, que Germain se gardait bien de troubler une paix, de la durée de laquelle il était seul à douter.

L'écrivain continuait à poursuivre ses investigations du côté de la maîtresse quittée, dont l'existence commençait à ratifier tout ce qu'il en avait auguré.

Là le champ était fertile et l'étude passionnante. En moins d'une année Hélène Beurot avait fait de grands progrès, et sa conduite actuelle faisait prévoir qu'elle ne resterait pas à mi-chemin sur la pente du vice, avec son manque absolu de sens moral. Jusqu'où irait-elle, c'est ce que Germain était curieux de savoir, et il se promettait de la suivre d'assez près pour noter toutes les phases de cette honteuse existence.

XVIII

Dzim, boum, boum ! Dzim, boum, boum ! Ran, plan, plan ! Ran, plan, plan ! Ta, ra, ta, ta, ra ! Ding, dong ! Ding, dong ! Entrez ! entrez !

De la porte Maillot à la Seine, on vous supplie d'entrer, on vous berce de fanfares, on vous assourdit de bruits guerriers et de musique sauvage. Chaque boutique s'accroche à votre paletot, à vos pans d'habit, avec des promesses sans pareilles. C'est l'immense avenue de Neuilly qui déroule une double et interminable file de baraques, où les somnambules extralucides succèdent aux chiens savants, et les cirques américains aux montreurs de femmes géantes ou torpilles.

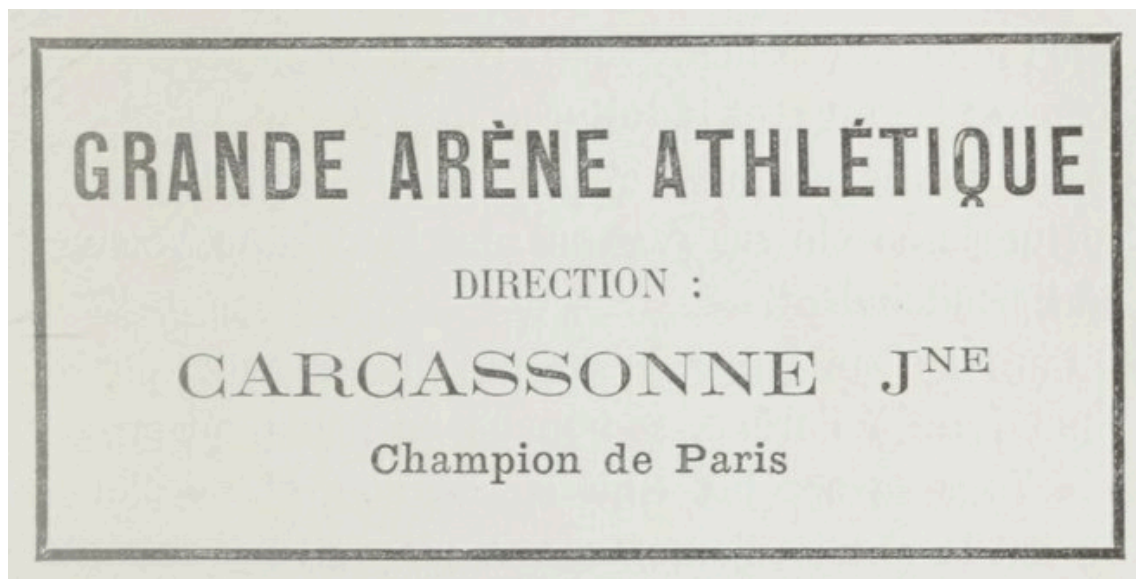
Il est tard, et la fête, au moment de s'éteindre dans le repos lourd de la nuit, semble redoubler d'entrain, de tapage et d'excitations. Les roues chargées de sucres de pommes, de pains d'épice ou de porcelaines, tournent plus rapides, précipitant leur atroce et monotone grincement ; les détonations se suivent sans interruption dans les tirs hydrauliques, où de jeunes commis en goguette brisent des œufs et s'amusent à faire des cartons, qu'ils pendent ensuite à leur boutonnière, en prenant des airs prétentieux et terribles. Une âcre odeur de sueur s'élève, mêlée à la poussière blanche roulant au-dessus de la foule qui arpente dans tous les sens, avec l'agitation effarée de la dernière heure, la poudreuse avenue ; enfin une senteur de poudre qui pique aussi les yeux augmente le supplice d'asphyxie que sème autour des boutiques l'empoisonnante huile de pétrole.

Onze heures viennent de sonner à l'église de Neuilly. Tout là-haut, bien au-dessus de la fumeuse et roussâtre auréole qui enveloppe l'avenue, le ciel s'étend, étoilé et sans lune, un beau ciel de juillet, d'une merveilleuse et

reposante pureté, étalant son grand calme rigide des nuits d'été, son bleu profond et velouté, tandis que les façades blanches des hautes maisons à cinq étages reflètent les lueurs papillotantes de la fête.

A peu près au milieu, à la hauteur de la porte du Bois de Boulogne avoisinant le Jardin d'acclimatation, les derniers curieux sortaient un à un d'une baraque, n'ayant pas plus d'apparences que ses voisines, et descendaient le périlleux escalier de six marches conduisant à l'estrade, tandis que les musiciens rangeaient leurs instruments et qu'un gamin, revêtu d'un costume de pierrot clown jaune-serin éteignait les lampes à pétrole suspendues entre les six colonnes plates ornant la façade.

Au-dessus de ces colonnes de bois s'étalait en grandes lettres la célèbre inscription connue de la France entière :



C'était la fameuse baraque des lutteurs, d'un aspect misérable, entre la grosse cloche placée à gauche et l'orchestre, composé de tambour, clarinette, trombone, flûte et grosse caisse, rangé à droite.

Dzim, boum, boum ! Dzim, boum, boum ! Ran, plan, plan ! Ran, plan, plan ! Ta, ra ta ta ra ! Ding, dong ! Ding, dong ! Entrez ! entrrrez !

Toute la journée, toute la soirée, le tapage a continué, la cloche clochetant à volées perdues comme une cloche de bateau entrant au port, la grosse caisse mugissant ses boum boum, accompagnés de la cuivrierie irritante des cymbales, le tambour ronflant sans arrêt son bourdonnement sourd que

soutenait la majesté du trombone. Tout cela s'est éteint au moment où onze heures sonnaient.

La dernière représentation vient d'avoir lieu : la baraque est au repos sous le scintillement des étoiles.

Cependant l'intérieur semblait encore éclairé, ainsi que l'indiquait la lueur rouge traversant la toile grise formant les murs et la toiture.

Les musiciens s'en allèrent et les deux enfants costumés en clowns regagnèrent la cabane voisine, où ils couchaient.

Carcassonne jeune, allant ouvrir l'une des portes conduisant à l'arène, se pencha un peu pour crier :

« Vous savez, les enfants, ce soir grande lutte devant le public d'amateurs. Vous ne vous êtes pas trop éreintés aujourd'hui. Eh ! bé, ces messieurs et ces dames vont pas tarder.

– Alors, reprit une voix éraillée, en place pour les gommeux !

– Et pour les jolies femmes, hé ! Gros-Charlot ! » riposta le patron avec un clignement d'œil significatif.

Un rire général et grossier accueillit sa réflexion. Carcassonne reprit :

« Ce soir je tiens la caisse.

– C'est le cas de dire la grosse caisse, appuya un farceur invisible.

– Oh ! oh ! oh ! Cabassou, tiens-moi les côtes ou j'éclate ! ricana un des lutteurs.

– Chut ! mauvais plaisants ! On vous empêche pas de faire la quête pour votre compte, té !

– Bien entendu.

– Ça ne fait rien : les sous de ce soir c'est des francs, pas vrai, patron ?

– A cette heure-ci, prix unique.

– Connu ! Tout à vingt francs.

– Hé ! ça les vaut.

– Pour sûr.

– Silence. Voilà du monde. »

Quelques personnes se dirigeaient en effet vers la baraque, sans s'inquiéter de voir la façade ainsi dégarnie.

« Passez à la caisse, mesdames et messieurs, toutes les places à vingt francs !

Par un, par deux, par petits groupes espacés des amateurs arrivaient, comme s'ils se fussent rendus à quelque secret conciliabule, pendant qu'autour d'eux la fête continuait son vacarme infernal.

Derrière la baraque muette, le long du trottoir, contre les maisons, les voitures se rangeaient, grandes remises au vernis un peu terni comme les meubles de grand hôtel chic, coupés de maîtres, charrettes anglaises gardées par des grooms. Un bruit élégant de mors, de piaffements nerveux, de hennissements clairs s'élevait de l'élégante file qui s'augmentait toujours. Le fouet haut, rênes en main, guindés sur leur siège, les domestiques commençaient à cancaner, tandis que leurs maîtres entraient dans l'établissement des lutteurs.

Celui qui eût pénétré par hasard, de onze heures et demie à une heure, dans l'intérieur de l'Arène Athlétique, eût été furieusement étonné du public qu'elle renfermait : tous ces messieurs en habit noir et cravate blanche, le bouquet à la boutonnière, les gants pincés dans le ressort du claque, parfumés, infects de chic, tout le dessus du panier du crétinisme élégant, la haute gomme désœuvrée et nulle ! Toutes ces dames du Tour du Lac, les costumées de chez Worth, les têtes vides et les cervelles folles, mondaines, demi-mondaines, actrices, grandes cocottes et filles richement entretenues, la fleur et le fumier de Paris !

On venait chez Carcassonne, la nuit, après les représentations données au public ordinaire ; c'était une mode, une rage nouvelle, une de ces toquades absurdes, comme il en prend de temps en temps à ce grand détraqué de Paris, blasé, les nerfs au vent, affamé de choses peu habituelles. La Rome pourrie de la décadence avait ses patriciennes venant voir, palper et aimer les gladiateurs dans leurs tanières de bêtes fauves. Le Paris byzantin eût été désolé de le céder en dépravation à l'antique Reine du monde.

Quelques niais à la mode, quelques pauvres cervelles malades, avaient eu cette idée de génie, faire lutter les hommes de l'Arène pour eux tout seuls, en payant des prix inaccoutumés. Couvrir de bravos et de pièces d'or ces paquets de muscles et de nerfs, comme on fait en Orient pour les almées et les bayadères. Aussitôt conçu, aussitôt fait. Ils avaient communiqué leur invention à quelques amis dignes d'eux, à quelques femmes écervelées, qui avaient battu des mains, enthousiasmés, et on avait mis cela à la mode.

Rien n'était grand genre, rien n'était high life et de bon ton comme d'aller passer deux heures chez Carcassonne jeune, en partie de plaisir et en tenue de bal. Les dames arrivaient en toilette de visite avec des chapeaux frais et des diamants ; durant toute la représentation elles croquaient des bonbons comme à l'Opéra ou aux Français dans leur loge. Il y en eut qui ne manquèrent pas une de ces petites fêtes. Tous les soirs, durant la fête de Neuilly, on put voir à la porte de derrière de cette sale baraque de foire trois longues files d'équipages, le tout Paris choisi de la décadence.

Avec son flair rusé d'homme du Midi le directeur sentit d'où soufflait le vent et résolut d'en profiter. Il n'accepta pas immédiatement la combinaison qu'on lui proposait, disant que ses hommes avaient besoin de repos, qu'il ne voulait pas les tuer, se faisant geigneur et attendrissant pour mieux tirer au portemonnaie.

Puis, quand il vit qu'on ne lui marchanderait pas, que c'était une fantaisie ancrée dans ces étroites cervelles, il imposa carrément ses prix, fixant un minimum de vingt francs par tête, sans compter les pourboires, les quêtes exécutées par ses hommes, jurant en son parler mielleux et zézayeur qu'il faisait un marché de dupe, et que sa baraque serait fermée avant la fin de la fête, grâce à ce surcroît de travail.

Tout fut accepté. On passa par où il voulut et il en arriva à régulariser cette petite fête quotidienne qu'il pensait bien ne pas devoir toujours durer.

Ensuite, à côté de la mode était venue, surtout chez les dames, la curiosité, une de ces curiosités incompréhensibles, où perce une fine pointe de dépravation, à faire excuser les tonitruantes malédictions que l'Église du moyen âge jetait à la femme du haut de toutes les chaires.

Elles, ces délicates et fines Parisiennes, au linge de batiste brodée, fleurant bon la poudre de riz, baignées des parfums les plus choisis, ces dégoûtées de tout, ces sempiternelles chipoteuses, entraient sans montrer de répugnance dans cette atmosphère empestée d'ail, de pétrole et de sueur.

Certaines n'hésitaient pas à toucher de leur main dégantée les muscles noueux des athlètes, engageant des paris d'après les apparences de force, mesurant les poitrines sans paraître remarquer la senteur fauve dégagée par ces corps humains, encore tout chauds des luttes précédentes, et s'amusant des convoitises bestiales qu'elles éveillaient dans ces natures primitives.

Un soir même une grande mondaine, venue en joyeuse société, eut l'aplomb inouï de distinguer effrontément le vainqueur, en faisant la quête à sa place pour le récompenser de sa victoire, balançant entre ses doigts étroitement gantés le lourd entonnoir de fer, dans lequel les lutteurs avaient l'habitude de récolter le pourboire à la générosité du spectateur. Ce soir-là, Gros-Charlot, le vainqueur, trouva six cents francs dans l'entonnoir ; une fière soirée, dont le patron lui-même eût pu se montrer jaloux.

La fête de Neuilly se terminant le lendemain, cette soirée d'amateurs était la dernière et l'assemblée se trouva plus nombreuse que jamais. En plus des habitués qui donnaient crânement des poignées de main aux lutteurs en les appelant par leur nom et en les tutoyant, il y avait quelques curieux de la dernière heure qui avaient voulu se payer cet étrange spectacle avant sa fin.

Hélène Beurot, qu'une de ses amies, très lancée dans le monde galant, avait amenée, s'assit au premier rang des gradins grossiers, recouverts en toile, qui s'étagent en face les uns des autres des deux côtés de la petite arène, emplie d'un sable brun et friable pour adoucir la rudesse des chutes.

C'était la première fois qu'elle y venait, et elle ne pût s'empêcher de témoigner son étonnement à son amie en voyant la société choisie au milieu de laquelle elles se trouvaient. Il y avait un contraste bizarre entre ces élégants coquets, ces élégantes parfumées et les quatre colosses mastocs, gras, en torses nus et en maillots sales, qui se tenaient debout au milieu de l'arène.

La compagne d'Hélène les lui nomma les uns après les autres :

Gros-Charlot, le plus redoutable, un grand gaillard pesant au moins deux cents, la tête petite enfoncée dans le cou, des yeux entrés dans le crâne, plus de dents incisives à la mâchoire supérieure, sans doute à la suite de quelque coup terrible. Herculéen, mais lourd et massif avec les muscles monstrueux cabossant tout son corps, il avait la peau extraordinairement blanche, sans un poil ; du reste, la chevelure brune et inculte, la moustache imperceptible. L'air sournois et nonchalant, il se promenait dans l'arène, en jonglant avec quatre ou cinq poids pour se faire la main, et écartait les jambes en posant pesamment ses pieds qui entraient dans le sable jusqu'à la cheville.

Hélène, remarquant un bracelet d'or scintillant entre le bourrelet de peau de chat séparant ses sandales de son maillot, demanda à son amie ce que

signifiait un pareil ornement.

« Chut ! fit celle-ci tout bas. C'est un cadeau d'amour.

– D'amour ?

– Eh ! oui, c'est bien connu : Gros-Charlot fait en ce moment les délices de la petite comtesse de X***.

– Est-ce possible ? » murmura Hélène, qui ouvrait de grands yeux.

Puis, peu à peu, regardant mieux ce mastoc amoureux, elle eut moins d'horreur pour cette dépravation de la grande dame qu'on venait de lui nommer, et un frisson étrange lui caressa les chairs. Elle s'humanisait, dominée par sa nature détraquée, et finit par trouver de l'attrait à ce monstre.

Cabassou, mince, les cheveux frisés jusqu'à la racine et retombants sur un front bas, avait une moustache rousse qui s'ébouriffait drôlement sous son nez busqué. Très musclé, d'une agilité incomparable, quand il luttait, on voyait les nodosités courir sous sa peau brune. Il était particulièrement apprécié des dames : on lui connaissait des aventures.

Jean-Jean, le taureau de la Camargue, presque aussi énorme que Gros-Charlot, mais moins grand, paraissait plus indolent encore ; des yeux bleus sans regard s'ouvraient dans sa figure ronde. Rose de peau, blond de cheveux, il avait cependant de grandes qualités comme lutteur, et cachait des nerfs solides sous sa couche uniforme de graisse.

Le dernier, tout petit, campé sur des jambes arquées, avait l'air d'un Parisien des faubourgs et semblait plus intelligent que ses camarades. Son regard vif pétillait de malice ; il balançait d'une manière canaille ses bras noueux et velus, avec un geste de défi, élargissant sa poitrine puissante et de redoutables épaules. On ne devait pas facilement tomber Beau-Cadet, comme on l'appelait. En attendant, il faisait volontiers de l'œil à toutes les cocottes qui se trouvaient là, dédaigneux des gommeux étiques qui les accompagnaient.

Tous portaient le même costume, des sandales ou des pantoufles avec un bourrelet de peau de chat à la cheville, un maillot de gros coton blanc et un caleçon de velours rouge maintenu par une ceinture de laine de même couleur. Le torse et les bras complètement nus.

Le premier étonnement passé, Hélène sentait une âpre curiosité monter peu à peu en elle, et ne détachait plus ses yeux ardents de ces corps nus où les muscles jouaient si vigoureusement. La faubourienne flairait vicieusement l'odeur de la boue originelle, s'accoutumant à ce milieu grossier qui pouvait lui rappeler vaguement son enfance.

La salle était pleine et l'on commençait à se lasser de l'exercice des poids exécuté par Gros-Charlot pour faire prendre patience, lorsque Carcassonne, venant se placer entre ses hommes, adressa un salut souriant autour de lui.

Dans son langage panaché d'expressions du Midi, il demanda, selon l'habitude, si dans l'honorable société ne se trouverait pas par hasard quelque amateur désireux de se mesurer avec l'un des quatre lutteurs campés auprès de lui.

Tout guilleret de ce qu'il considérait comme une très facétieuse plaisanterie, en s'adressant à tous ces beaux messieurs à l'habit fin et au beau plastron de linge blanc, il balançait à hauteur de son nez l'énorme gant de salle d'armes qui, chez lui, remplaçait le classique caleçon considéré comme trop vulgaire.

« Allons, Messieurs, zézayait-il. A qui le gant ? » Et sa moustache noire remontait de chaque côté et ses yeux pétillaient de malicieuse gaieté.

Là-haut sur les gradins, en bas, près de lui ou loin de lui, les jolies dames riaient aussi, ne pouvant s'empêcher de comparer mentalement les maigres poitrines, les dos étroits, les bras minces, les airs étriqués de leurs voisins, en dépit de leurs beaux vêtements et de leurs cols raides, avec ces magnifiques torsos où les pectoraux bombaient superbes, ces épaules massives, ces biceps en sacs de noix. Non, la partie n'était pas égale ! Allez, monsieur Carcassonne. Vous pouvez remporter le gant, aucun de ces gentilshommes rachitiques n'est capable de le relever.

« A qui le gant ? »

Ma foi ! Il s'amuse le brave Carcassonne jeune, lui qui s'intitule pompeusement *le Champion de Paris*, et dont les triomphes sont restés célèbres dans les glorieuses annales de la lutte. Maintenant l'âge est venu, et il a dû renoncer à exercer ; mais il se passionne volontiers pour les hommes qui composent sa troupe, et cela l'égaye, que personne dans cette

société choisie n'ose mesurer ses muscles avec ceux de Gros-Charlot, de Beau-Cadet, de Cabassou ou de Jean-Jean.

Sa voix est particulièrement narquoise :

« A qui le gant ? Hé ! bé ! personne ? »

« A moi ! »

Du dernier gradin, tout en haut à droite, celui qui toucha la toile du fond, une belle voix mâle a répondu.

Tous se retournent stupéfiés. C'est la première fois que pareil incident se présente dans une de ces soirées particulières, et Carcassonne lui-même en reste un moment abasourdi.

Mais son aplomb naturel ne lui fait jamais défaut ; il se souvient des beaux temps du lutteur masqué et s'incline, comme flatté, tandis que les quatre athlètes lèvent la tête, tendant le cou et humant l'air pour deviner l'adversaire qu'on ne distingue pas bien, là-haut, dans la pénombre.

Une rumeur sourde court à travers les assistants ; de belles dames se sont levées, tournées vers l'endroit d'où est tombée la voix, pour voir quel est cet intrépide champion inconnu, et quelques : Très bien ! très bien ! accueillent ce piment ajouté au spectacle habituel.

Carcassonne, de son ton gouailleur, commence alors à lui poser des questions de métier :

« Vous avez déjà lutté, hé ?

– Ne vous inquiétez pas de cela.

– Vous connaissez les conditions de la lutte, té ?

– Parfaitement.

– Hé ! bé ! vous savez, lutte à main plate, lutte courtoise, pas de croc en jambe, pas de passade.

– Ça va !

– Hé ! On lutte du haut du corps à la ceinture et il faut que les deux épaules touchent, bien à plat.

– Elles toucheront.

– Les vôtres ou les autres ? »

Il rit d'un air bon enfant. La réponse est toujours calme, froide et nette :

« Les autres.

– Nous verrons, nous verrons, té !

- C’est tout vu.
- Hé ! bé ! Qui choisissez-vous ?
- Gros-Charlot.

Le patron, cette fois, ouvre des yeux immenses, comme si on venait de lui lancer une énormité, et, suffoqué, il indique le colosse désigné :

- Vous ne vous trompez pas, hé ? C’est bien celui-là, le plus gros !
- Gros-Charlot, oui ! »

Spontanément les jolies dames, les beaux messieurs battent des mains, enthousiasmés :

« Bravo l’amateur ! Bravo ! bravo ! »

Carcassonne se retourne vers le lutteur :

« Tu as entendu, Gros-Charlot, c’est à toi que l’amateur en veut.

– Tout de même ! » fait l’hercule, et un lent sourire ouvre ses mâchoires lourdes, plissant ses yeux qui disparaissent dans la profondeur des arcades sourcilières.

En lui-même il a l’air de se dire :

« Mon brave, ton compte est fait, ce ne sera pas long. »

Ricaneur, Beau-Cadet lui souffle dans l’oreille :

« Hein ! en voilà un qui peut crier d’avance : Enlevé, c’est pesé ! »

Cabassou, relevant sa tignasse crépue, interroge à mi-voix :

« Où il est l’amateur ? On demande à voir ! »

Mais Carcassonne, très digne, les fait taire :

« Allons, allons, ne blaguez pas, vous autres. Laissez venir, té ! On verra voir ! »

En quelques sauts un grand garçon bien découplé a franchi lestement les quelques gradins qui le séparent du sol et vient se placer devant la première rangée, non loin d’Hélène.

Un superbe garçon, ma foi ! brun, coquettement frisé, la moustache longue et relevée à la crâne comme celle des raffinés d’autrefois, un teint mat et ambré de Persan, des yeux de velours largement fendus, des dents éblouissantes, et enfin de larges épaules, modelées sous le drap fin de l’habit, tendant comme une cuirasse un magnifique devant de chemise empesé, avec ses boutons d’or reluisants.

« C’est vous, Monsieur ?

– Oui. »

L'amateur salue élégamment de son claque replié.

D'en haut une voix d'homme, un ami, a crié :

« Bravo, André ! »

C'est peut-être le résultat d'un pari, une gageure de cercle.

En tous cas l'homme semble bien bâti, quoiqu'il reste mince à côté de son terrible adversaire. Carcassonne, qui s'y connaît, le regarde lentement, examinant la largeur et la rondeur du cou, les attaches des épaules et les mains blanches. La cuisse est nerveuse sous le pantalon demi collant et le mollet suffisamment bombé. Le vieux lutteur expert mâchonne entre ses dents :

« Peut-être ! peut-être ! »

Mais il se retourne pour comparer avec Gros-Charlot, dont les muscles ont des reliefs monstrueux sous la lumière tombante, et il hausse les épaules :

« Hé ! bé ! Oui, Charlot n'en fera qu'une bouchée. »

Alors il se rapproche de l'amateur :

« Té ! vé ! vous vous plaindrez pas si on serre un peu, le gars a la poigne rude, parfois.

– N'ayez pas peur. »

Sans se presser André Avrin chiffonne ses gants paille en faisant jouer les articulations de ses poignets. Puis, tranquillement, pendant que les autres lutteurs, s'écartant, laissaient Gros-Charlot seul au milieu de l'arène, le jeune homme enleva son habit et son gilet qu'il déposa sur une chaise devant Hélène, et fit sauter les boutons d'or larges comme des pièces de cinq francs.

Il apparut tout à coup, le torse nu ainsi que son adversaire, formant un contraste étrange avec son pantalon noir et ses bottines de chevreau en face du caleçon de velours rouge et du tricot blanc enfermant les jambes énormes de l'hercule.

Au moment où il enjambait la barrière de bois de cinquante centimètres retenant le sable de l'arène, Hélène, très émue, en proie à un trouble involontaire, se pencha vers lui en disant tout bas :

« Courage, Monsieur ! »

Il se retourna surpris, regarda un moment la superbe fille et lui adressa un rassurant sourire, accompagné d'un coup d'œil d'admiration satisfaite. Hélène s'éventa vivement, toute remuée.

André, se baissant, passa doucement ses mains sur le sable, pour rendre la paume moins glissante, et vint prendre position en face de son adversaire, au centre du petit cirque. Autour d'eux le silence s'était fait profond, et les dames oublièrent même d'agiter leurs éventails, dans l'attente de cette curieuse lutte.

La poitrine, les épaules et les bras d'André se modelaient avec une beauté de formes comparable aux plus beaux torses antiques. La force semblait pondérée également dans toutes les parties de son individu, sans boursoflures hideuses comme chez l'autre ; mais, malgré ces belles et puissantes proportions, malgré sa stature plus élevée, on ne pouvait douter de sa défaite en reconnaissant l'énorme force de résistance présentée par le colosse. Il fallait une vigueur inouïe pour remuer une pareille masse, et sans doute Gros-Charlot n'aurait qu'à se laisser tomber sur André Avrin pour l'écraser sous son seul poids.

Ils commencèrent par tourner lentement l'un autour de l'autre, les yeux dans les yeux, s'examinant de tous les côtés, s'étudiant sur toutes les faces, ne se perdant jamais de vue, et leurs bras, à demi tendus, avaient des mouvements souples et doux.

Puis les mains allèrent palper les épaules, glissant sur les côtes, sur les omoplates, avec des airs de caresses, tâtant pour trouver la meilleure place, pour essuyer la poussière et la sueur afin d'empêcher de glisser.

Brusquement les doigts s'abattirent de part et d'autre comme des grappins ; les deux lutteurs venaient de s'empoigner.

Ce fut une longue suite d'étreintes, de secousses puissantes, de glissements de couleuvres, où les spectateurs n'apercevaient même pas la violence des efforts, tellement ce genre de lutte a un aspect de souplesse : on dirait le fuyant enlacement de deux reptiles noués ensemble.

Avec mollesse le nœud sembla se défaire, et ils se retrouvèrent en face l'un de l'autre, tête et épaules basses, respirant bruyamment. Un peu de sang était monté aux joues de Gros-Charlot et ses yeux s'injectaient. André conservait sa pâleur mate et un sourire nerveux découvrait ses dents. Sur les

deux corps nus, de longues traînées gardaient l’empreinte des doigts et des mains.

Cela ne dura qu’un instant. Le colosse, se jetant de dos à la rencontre de son adversaire, lui saisit la tête entre ses mains et tenta de le faire basculer par-dessus son épaule gauche ; l’autre, la poitrine collée aux omoplates du lutteur, les jambes ballantes, les bras ramassés, se laissa balancer de droite et de gauche, sans faire un mouvement, s’abandonnant aux impulsions données, mais surveillant la pensée de Gros-Charlot. Profitant du moment où celui-ci rassemblait toutes ses forces pour exécuter son coup, il l’étreignit si nerveusement à la ceinture que tous deux roulèrent sur le sable, étroitement enlacés. Ils firent ainsi trois ou quatre tours, empêchant leurs épaules de toucher à plat, se redressant par une flexion des reins, une torsion de la tête aux pieds qui les entraînaient dans la terre friable comme un grand arc, fixé seulement par les extrémités.

De nouveau ils se remirent debout, suant, soufflant noirs de poussière.

Carcassonne, empoigné, cria :

« Bravo, l’amateur ! »

Les deux corps fumaient sous la lueur rousse et vacillante des lampes, et Gros-Charlot commença à balancer ses énormes bras d’un air ennuyé ; d’habitude on ne lui résistait pas si longtemps. Il passa d’un geste lourd son avant-bras droit sur sa figure, essuyant du même coup la terre et la sueur, pour s’éclaircir la vue.

Cette fois il fallait en finir, et, raidi sur ses gros pieds, tous les muscles tendus, il allongea les bras pour la troisième reprise.

André Avrin, mollement, dressant ses bras en l’air, sembla s’offrir et se laissa ceinturer en toute tranquillité par le lutteur. Celui-ci, à l’aide de mouvements lents l’ébranla, comme pour le déraciner, et, l’enlevant de terre, parut le cueillir.

Des femmes poussèrent un petit cri, se cachant machinalement les yeux, quand elles virent Gros-Charlot se laisser tomber, en poussant le « ahan » profond du bûcheron qui abat un arbre, sur son adversaire ainsi privé d’équilibre. Hélène devint pâle.

Mais, au moment précis où il devait toucher le sol, avec une souplesse de clown, le jeune homme, glissant entre les bras qui avaient desserré, durant

une seconde, leur cercle contracté, se retourna sur lui-même et s'écrasa dans le sable, poitrine et ventre contre terre, bras et jambes étendus, crispant ses doigts pour se retenir dans cette position.

Gros-Charlot, comprenant cette manœuvre, se releva et se mit à tourner autour de l'amateur, lui passant ses mains sur le dos, l'essuyant de ses paumes épaisses, tâtant tantôt les flancs, tantôt les épaules, avec la disgracieuse lourdeur d'un ours flairant une tortue et essayant de la retourner du bout – de ses grosses pattes.

André, la tête mobile et les yeux à l'affût, s'aplatissait le plus qu'il pouvait, n'offrant aucune prise. Le colosse ayant eu un instant d'hésitation, il se dressa à demi, le saisit au cou et le fit rouler près de lui.

De nouveau ils se saisirent aux flancs. Une rage sourde aveuglait l'hercule, dont la respiration allait et venait comme un soufflet de forge. Déjà il tenait André par le menton et s'efforçait, avec une colère qui doublait ses forces, de lui entrer la tête dans le sable, quand le jeune homme, lui échappant, le fit basculer et le tomba en un tour de main avant que Gros-Charlot fût revenu de sa stupéfaction.

Les deux épaules touchèrent ; le colosse était vaincu.

Cette fois, l'assistance entière se leva, criant bravo et battant des mains.

Carcassonne, la lèvre un peu tremblante, vint féliciter l'amateur, mais adressa, de côté, un regard de furieux reproche à son homme, avec ce mot :

« Imbécile ! »

L'hercule, honteux, baissa la tête, ayant l'air d'examiner ses doigts et ses bras, comme pour savoir ce qui leur manquait ce soir-là et chercher le secret de sa défaite.

Les trois autres hochèrent le front, n'osant donner ouvertement tort au vainqueur, que les assistants soutenaient, mais essayant de se persuader que le jeu n'avait pas été loyal.

Quant à André, il s'était relevé rayonnant, et son premier regard fut pour Hélène. En venant reprendre ses vêtements, il lui dit :

« Vous m'avez porté bonheur, Madame. »

Pour faire oublier le défaite de son lutteur favoriser Carcassonne criait :

« Allons, allons, les autres, à votre tour ! »

Cabassou et Beau-Cadet prirent place dans l'arène. Mais l'attrait principal de la soirée était passé et l'on ne prêta plus qu'une attention polie aux luttes suivantes.

André Avrin, après avoir été demander de quoi se nettoyer et avoir remis sa toilette en ordre derrière une petite toile conduisant à la chambre du directeur, revint, pimpant et frais, s'asseoir sur la chaise placée près d'Hélène et engagea la conversation avec elle. Hélène, entièrement fascinée, allait à lui, séduite par sa beauté de visage, sa force de corps, cédant à une sorte d'attrait bestial pour ce beau vainqueur, comme autrefois elle s'était sentie prise par la distinction de Fernand Rénal.

Lorsque Carcassonne, ayant laissé ses hommes faire la quête, une quête d'autant plus fructueuse que c'était la dernière, annonça que la représentation était terminée, Hélène accepta, avec un frisson sensuel, le bras que lui offrait André Avrin et sortit fièrement, sans baisser la tête sous les yeux admiratifs qui se dirigeaient de partout sur le beau couple.

Un des spectateurs les avait suivis à quelque distance, comme pour s'assurer de leur identité ; mais il [les connaissait trop pour s'y tromper sans doute, car il mâchonnait entre ses dents :

« Bien ! bien ! Décidément, j'ai bien fait de venir ce soir chez Carcassonne. Voici deux amoureux qui vont ajouter de fameuses pages à la *Névrose parisienne* ; à eux deux ils iront loin, j'en réponds. Ce gaillard-là est capable de tout ; quant à Hélène, son passé me répond de son avenir ! »

Et Germain Durand se frotta doucement les mains ; en se perdant au milieu du grand silence sourd qui avait envahi l'avenue, succédant au tapage hurlant de la fête.

La nuit était magnifique, et il se félicitait de la bonne idée qui l'avait poussé à venir assister à l'une de ces curieuses soirées de l'Arène Athlétique dont parlait la chronique scandaleuse.

Unie à André Avrin, Hélène ferait sûrement parler d'elle avant peu. Au point de vue de ses études de mœurs, Germain s'en réjouissait.

XIX

« Ah ! tu tiens une boutique de parfumerie ?

– Oui ! » répéta-t-elle d'un air moitié gêné, moitié effronté.

Depuis quinze jours, c'est-à-dire depuis le soir où elle avait quitté la baraque de Carcassonne jeune au bras du séduisant André Avrin, c'était la première fois que celui-ci demandait à venir la voir chez elle. Jusque-là Hélène était toujours allée chez son amant, n'osant encore l'initier au honteux mystère de son commerce de galanterie.

Mais déjà, en si peu de temps, elle avait eu plusieurs occasions de juger André à sa juste valeur et d'apprécier sa délicatesse problématique. Il lui semblait que cet aveu ne la déconsidérerait pas outre mesure à ses yeux, cet homme n'ayant pas uniquement l'air d'un simple amoureux.

Certes il semblait l'aimer, l'admirer même, et ne tarissait pas de compliments caressants sur sa beauté de formes, sur ses traits corrects et charmeurs, sur son irrésistible tournure. Durant les premières heures enivrées, Hélène, grisée, prit carrément tout cela pour de l'argent comptant, pour la menue monnaie d'amour accoutumée, ne voyant pas plus loin.

Puis elle crut distinguer une note fausse dans cette musique louangeuse qui la berçait régulièrement, et, pensant mieux pénétrer dans l'esprit même de ces compliments, il lui vint des doutes sur la parfaite sincérité du jeune homme, surtout sur le but réel de ces éloges. Était-ce bien tout uniment pour la flatter, pour prouver sa passion que le bel André Avrin l'encensait ainsi ? N'était-ce pas plutôt dans quelque secret dessein, encore soigneusement caché ?

Pour l'amener à se démasquer, elle ne trouva rien de mieux que de faire naître en lui le désir de venir chez elle et de dire franchement quel était son

métier, risquant ainsi le tout pour le tout.

André, en présence de cet aveu bref, eut un léger mouvement de tête de haut en bas, et Hélène resta devant lui, un peu frémissante, quoique le ton du jeune homme ne parût contenir ni indignation ni révolte.

Il la regarda avec un demi-sourire, comme si cette révélation l'eût mis plus à l'aise, puis, très grave, solennel même, il lui prit les deux mains, lui écarta les bras et la détaillant de la tête aux pieds d'un coup d'œil très significatif :

« Ma fille, tu vaux mieux que ça, tu sais ! »

Si elle avait eu quelques illusions sur son amant, il lui était désormais impossible d'en conserver, elle était fixée sur sa moralité et même sur ses intentions.

Cependant elle crut devoir montrer un certain étonnement, pas trop pourtant de peur de l'effaroucher, et balbutia d'un air interrogatif :

« André ? »

Un moment, il la regarda dans les yeux comme pour y chercher un encouragement et, se sentant soutenu et compris :

« Eh bien, nous en recauserons, veux-tu ? J'ai des idées, moi, d'excellentes idées.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Oh ! j'ai besoin de réfléchir, de tout peser dans ma tête. »

Il se frappa gravement le front, en penseur profond.

« Alors ?

– Si tu m'écoutes.... »

Il s'arrêta, un instant, pour mieux faire pénétrer, dans le cerveau de sa maîtresse, ce qu'il voulait dire :

« . Si tu me comprends bien, ta fortune est faite.

– Notre fortune ! » insinua-t-elle.

Il eut un geste dégagé de grand seigneur, sans répondre oui ni non. Elle sourit :

« Je veux bien. »

Ils se topèrent dans la main, impudemment, concluant le marché.

Décidément Hélène ne s'était pas trompée : ce n'était pas un amant qu'elle avait pris, c'était un associé ! Cette courte conversation lui ouvrit

tout à coup un horizon illimité de richesse, de goûts satisfaits, de joies brutales ; avec un pareil allié elle se sentait forte.

En réalité nul ne pouvait mieux lui convenir, nul ne pouvait mieux la seconder et la comprendre que ce digne fils d'un petit banquier véreux de province, faisant l'usure et exploitant effrontément ses compatriotes.

Chassé de Lyon à la suite d'un scandale trop éclatant, d'une compromission dans une sale affaire de chantage, le père Avrin, engraisé de ce qu'il avait volé, était venu mourir à Paris, après avoir initié son fils à tous les mystères du commerce d'argent et lui avoir suffisamment bronzé le cœur, la conscience, pour le lancer sans crainte en pleine vie parisienne.

Le jeune homme prodigue, infatué de sa beauté corporelle, avait rapidement dévoré la fortune laissée par son père, et avait pris rang parmi les jeunes coulissiers qui pullulent sous les portiques de la Bourse, jouant le jour et s'amusant la nuit.

Comme complément à son éducation, le père, averti par son propre exemple d'empocheur de camouflets, avait su tirer parti de la taille superbe et des larges épaules du jeune garçon, en lui faisant cultiver assidûment les exercices de force et d'adresse de préférence à ceux de l'intelligence. Il fallait qu'il pût défendre de l'épée ou même au besoin du poing l'argent qu'il gagnerait. L'escrime, la gymnastique, la boxe et la lutte n'avaient donc plus de secrets pour André Avrin qui, à l'occasion, faisait montre de ses divers talents, sachant le respect généralement inspiré aux foules par la force physique.

A la Bourse on le méprisait volontiers, mais on le redoutait, et il se contentait de cela. Sa prestance magnifique et sa beauté lui assuraient de nombreux succès auprès des femmes, mais elles, non plus, ne l'estimaient pas. Des bruits fâcheux couraient même sur la nature de ses relations avec les filles galantes, ce qui le poussait souvent à chercher des dédommagements dans le monde bourgeois où on ne le connaissait pas.

Retors, ayant le vieux fonds de ruse légué par son père, il jouait habilement de ses avantages plastiques et de son inaltérable santé. C'était un terrible et infatigable séducteur, sachant se rendre utile, indispensable ou redoutable quand l'amour commençait à s'envoler.

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre le parti qu'il pouvait tirer d'Hélène Beurot ; cette nature de fille, passionnée, insatiable et avide, avait le même fond de vase que la sienne.

Ennemis, ils auraient pu se nuire beaucoup ; le hasard, en les réunissant, pouvait les conduire à ce qu'ils désiraient, par-dessus tout, la fortune et les jouissances physiques.

Il sentit qu'elle lui appartenait corps et âme, comme lui-même lui était soumis ; mille affinités secrètes ou avouées les attachaient l'un à l'autre par des liens invisibles, mais qui ne se rompraient jamais. Du premier coup d'œil, dès les premières heures, il avait su trouver les points faibles de cet être à la fois indolent et nerveux, mou et résistant, auquel il suffisait de donner une impulsion énergique dans le sens du vice pour le faire céder et agir. Entre ses mains cette femme serait une pâte molle, qu'il pétrirait à son gré, en flattant ses vices, en encourageant ses convoitises, en irritant cette soif originelle de plaisirs.

Mais il lui fallait prendre son temps et ne rien brusquer, pour arriver à un résultat assuré.

A eux deux ils sauraient s'adresser savamment aux désirs plus ou moins hypocrites et vils de la société ; c'était là qu'il fallait frapper pour arriver vite et s'enrichir rapidement. Or, ils avaient pour cela la conscience facile et souple ; ils possédaient le flair merveilleux de tout ce qui chatouille et caresse les sensualités, de tout ce qui invite et appelle, de tout ce qui brise les résistances et abat les courages. A eux deux ils seraient une force de démoralisation et de débauche.

XX

« Un temps de galop, ma chérie !

– Oh ! oui, Fernand, au galop, au grand galop ! »

Un léger rassemblement des rênes dans la main gauche pour soutenir et enlever les bêtes, une indication du bout de la cravache à l'épaule droite, une imperceptible pression des éperons, et voilà les deux chevaux partis de toute leur vitesse dans la grande allée ombragée.

Droite sur sa selle, sa taille ronde coquettement mise en valeur par une amazone de drap bleu qui semble moulée sur elle, le chapeau au long voile hardiment campé sur la masse relevée de ses cheveux, Alice regarde loin devant elle, avançant un peu le menton ; elle ouvre ses petites narines rosées, les yeux demi clos, dans la griserie folle de l'air qui lui coupe la figure et siffle dans les plis soyeux du voile.

– Fernand, à côté d'elle, maintient son cheval à la même allure, très calme et surveillant sa femme, dont l'exaltation lui fait peur. Mais elle monte si bien qu'il n'y a rien à craindre.

De chaque côté les arbres, les épaisseurs bleuâtres et foncées des bois, défilent avec une rapidité croissante. Il est seulement six heures, et, par cette chaude matinée d'août, le bois de Boulogne, encore désert, est délicieux. Le soleil, frappant les arbres de biais, ne pénètre pas les fourrés feuillus qui gardent quelque chose du grand mystère de la nuit et s'éveillent en retard sur le reste de la nature, avec une indolente paresse ; les arbustes s'arrachent avec peine à cet agréable ensommeillement, engourdis dans la torpeur crépusculaire des insondables taillis.

Patata ! patata ! patata ! Un galop furieux, précipité, roule sous la voûte épaisse des grands arbres, frappant les mille échos du Bois. Une poussière

blonde, soulevée par les pieds des chevaux, monte, se développe et va retomber sur les épaisseurs moussues et les herbes luisantes. Patata ! patata ! patata ! toujours la même cadence affolée. Ils sont loin déjà, et les taillis ombreux se replongent dans le calme délicieux d'où ils sont sortis un moment, troublés par cette endiablée cavalcade.

Fernand se retient pour ne pas crier :

« Doucement ! »

La jeune femme, qui excite toujours son cheval, siffle entre ses dents serrées, comme enivrée par cette course :

« Plus vite ! Encore plus vite ! »

Heureusement l'allée est large, sans promeneurs et sans barrières ; rien ne peut les arrêter.

– Ne distinguant plus, ne sentant presque plus, avec cette unique et hallucinante sensation d'une chute continue dans le vide, Alice s'abandonne au vertige de cette tourbillonnante vitesse. Le vent balaye rudement son visage, glisse le long de ses joues, chante à ses oreilles une étrange musique qui susurre, pleine d'une séduisante douceur.

Aussi n'entend-elle pas son mari qui, inquiet, lui dit :

« Tu vas te faire mal ! »

Non. La chanson du vent est plus forte que tout, l'ivresse de la course plus puissante que tout. Elle est emportée au delà des espaces et n'éprouve qu'un désir, aller plus loin, plus loin encore.

Le galop martelé des chevaux cadence sans fatigue l'envolement fou de ses pensées et berce son rêve. Rien n'existe plus autour d'elle ; elle en arrive même à oublier que son mari est là, à ses côtés. Elle oublie tout, et qu'elle est mariée, et qu'elle a eu la douleur de perdre ses plus caressantes illusions ; elle oublie même qu'il lui est arrivé de se croire malheureuse auprès de ce mari si bon, si prévenant, si attentionné, si amoureux. C'est que, dans la petite tête de la Parisienne, l'enfance peu surveillée a profondément gravé mille mensonges tenaces, mille fantasmagories que la réalité tente de chasser, de faire évanouir, et qui résistent, et qui se révoltent, et qui ne veulent pas céder.

Patata ! patata ! patata ! Ah ! que ce vent furieux en pleine figure, que cette course échevelée lui font du bien, chassant loin les idées noires,

soufflant sur l'hypocondrie menaçante !

La senteur humide et savoureuse des grands bois encore baignés de rosée, le pénétrant arôme de la terre à son réveil, entrent dans les poumons, font circuler plus rapide et plus chaud le sang dans les veines. Alice ne se souvient plus des désillusions successives que le mariage lui a données jusqu'à ce jour. Dans le bercement chanteur du galop, elle ne se rappelle plus que son joli roman fantaisiste de l'église de la Trinité, son amour à l'espagnole entre deux piliers et deux prières, a pris fin brusquement le soir même du mariage ; qu'elle avait rêvé toute autre chose et que maintenant elle trouvait cela banal, ennuyeux même !

Dieu ! que la petite cervelle a travaillé depuis six mois, et comme la réalité a peu à peu démoli l'édifice imaginaire qu'elle avait pris tant de soin à élever !

Elle comprenait un mari sentimental, passant les journées à ses pieds, lui faisant des vers, au besoin ; des promenades sans fin au fond des bois, dans les sentiers verts, les bras à la taille, les yeux dans les yeux, sans parler, comme dans les images ; des soirées au balcon, à regarder ensemble les étoiles, à baigner leurs âmes dans l'incommensurable volupté des belles nuits ; enfin, un tas de choses qu'elle avait lues dans tous les romans et dans tous les volumes de vers.

Au lieu de cela, son mari lui semblait, maintenant qu'elle le connaissait bien, un homme comme tous les autres hommes, travaillant, n'étant pas toujours poétique, s'occupant même beaucoup des triviales nécessités de la vie. Alors, il lui rappelait son père auprès de sa mère, et la folle se croyait malheureuse !

Vite ! Plus vite ! Patata ! patata ! patata !

Fernand Rénal, surtout préoccupé par la crainte d'une chute, de quelque terrible accident amené par cette course insensée, ne comprend pas qu'il devrait s'en féliciter, car ce galop déraisonnable chasse peu à peu les idées noires sottement amassées dans le cerveau faussé d'Alice.

Il ne songe pas, là non plus, à faire du sentiment, ni à rêver en saule pleureur ; l'esprit libre, l'œil au guet, il surveille attentivement les deux chevaux et étudie l'allée, qui s'ouvre devant eux en s'enfonçant sous les berceaux de verdure.

Il cherche toujours à modérer cette nature indomptée, qui sans cesse piaffe, se cabre et se révolte contre les choses les plus simples, avec une terrible et continuelle irritation des nerfs. Il espère, à force de tendresse, à force de douceur, arriver à assouplir cette disposition malade dont il comprend parfaitement la cause et qu'il excuse, dans la profondeur de sa passion pour sa femme. C'est une enfant gâtée, qu'il faut lentement ramener à la raison, surtout en ayant bien soin de ne pas le lui faire sentir, ou en lui laissant croire que tout vient d'elle et d'elle seule.

Aussi, bien qu'un peu effrayé de la rapidité de ce galop, se contente-t-il de maintenir son cheval à la même allure, sans faire de remontrances, sans chercher à raisonner la déraisonnable enfant. Pourvu qu'il n'y ait pas d'accident, il sait bien que, d'elle-même, elle s'arrêtera ou demandera à s'arrêter, lorsque la fatigue l'emportera sur la tension de ses nerfs.

Dans les commencements il a essayé d'expliquer, de persuader. Pffit ! c'était de l'huile sur le feu, une soupe au lait ! La plus légère contradiction soulevait une tempête, un déluge. Il se tenait coi, suffisamment renseigné et ne se permettant plus de lutter ; les contrariétés n'auraient fait qu'envenimer cette trop facile rébellion des nerfs.

Cependant, un jour, en causant avec Germain Durand, qui était tout naturellement resté le plus intime ami des jeunes époux, Fernand n'avait pu s'empêcher de lui parler de sa femme avec une légère expression chagrine.

« Comment, comment, mon pauvre ami ! à qui en as-tu, voyons ?

– Aux femmes nerveuses ! fit le dessinateur, un peu dépité.

– Hé ! mon cher, tu épouses une Parisienne, et tu veux qu'elle ne soit pas nerveuse ?

– Pourquoi pas ?

– Sois donc logique. Parce qu'il n'y a pas ou presque pas de Parisienne, surtout pas de femme du monde, de celles qui vont durant tout l'hiver au bal, au théâtre, de celles dînant en ville, soupant, s'amusant enfin, qui ne présente quelques symptômes de nervosisme chronique.

– Tu crois ?

– C'est ainsi que nous appelons cet état.

– Alors toutes les Parisiennes sont malades.

– De notre temps surtout. L'anémie et les nerfs, voilà leur lot.

- Alice n'est qu'une enfant.
- Enfin de quoi te plains-tu ?
- Oh ! me plaindre ! Germain, je l'adore, j'en suis fou. Je ne me plains pas.
- Bien, reprit Germain avec un sourire ; alors, si tu le préfères, que remarques-tu chez ta femme ? »

Fernand, riant malgré lui de la forme oratoire employée par son ami, lui expliqua qu'il constatait surtout chez Alice une susceptibilité extraordinaire, constante. Elle était souvent agacée par les choses les plus ordinaires de la vie, au point de s'en rendre malade elle-même ; ne pouvait causer de rien sans une exaltation qui l'effrayait parfois, soit qu'elle en parlât en bien ou en mal ; avait d'étonnantes contradictions dans les périodes les plus rapprochées, se mettant en colère pour des bêtises, puis ayant des remords exagérés. Quelquefois triste à l'excès, ou gaie à la folie. Enfin elle semblait prendre un véritable plaisir à gâter une vie qui aurait dû être pour elle uniformément heureuse et paisible, sans soucis et sans inquiétudes d'aucune sorte.

« Oui, oui, continua Germain, tout cela me confirme dans mon opinion. Ta femme est une nervosique dans toute l'acception du mot : rien qu'en la voyant prier à la Trinité, je m'en étais déjà un peu douté.

– Ah !

– Certes. Exagération de fanatisme religieux ! Venir tous les matins à six heures à l'église, tu m'avoueras que ce n'est pas de la dévotion ordinaire, cela touche au mysticisme.

– Je t'assure, Germain, qu'on ne s'en douterait plus ; c'est à peine si elle va tous les dimanches à la messe.

– Certainement. Il y a eu déplacement, l'amour a remplacé l'autel. Mais les nerfs, ces coquins de nerfs ont mille manières de manifester leur tyrannie ; on cite autant de cas que d'individus. Tantôt c'est une femme pleurant à l'église devant une adoration des mages, parce que la nudité de Jésus la faisait penser aux souffrances de la Passion. Tantôt c'est une mère pleurant en regardant ses enfants, à l'idée qu'ils devront mourir un jour. Toutes les formes, tu vois ? Chez les unes la maladie s'attaque au cerveau, chez les autres aux sens ; nous avons des femmes, tiens, comme madame

Maxens, une tête folle, une détraquée de cerveau, qui arrivera peut-être à faire des bêtises sous cette influence dominatrice ; d'autres tournent à la nymphomanie, » termina Germain, qui pensait à Hélène en citant ce dernier cas.

– Ça se guérit ? interrogea anxieusement le jeune mari.

– Oh ! mon cher, parfaitement, lorsque la chose n'est pas plus caractérisée : je m'en remets à toi pour cela. Ta femme est un peu sentimentale ; ça passera quand elle se sera rendu compte par elle-même du terre à terre de la vie. Laisse faire le temps.

Fernand mettait à exécution les conseils de son ami, patientant, restant toujours le même pour sa femme et fuyant les sujets de contrariété.

Comme il l'avait prévu, la fatigue finit par avoir raison de cette course furibonde. D'elle-même la jeune femme arrêta son cheval, en arrivant en face du champ de courses et ils longèrent au pas la plaine de Longchamps.

« Ah ! ça fait du bien ! s'écria Alice radieuse, essoufflée, haletante, en chassant du pommeau de sa cravache quelques frisons qui lui volaient dans les yeux.

– Nous avons fait une fameuse trotte, appuya Fernand en riant, et il flattait de sa main gantée les flancs humides de son cheval.

– Bah ! le soleil va sécher cela.

Son rire sonna clair et haut sous l'étréscillant ensoleillement de la matinée, dans l'air élastique et pur.

Ils se baignaient dans les chauds rayons du lever, respirant à pleins poumons, et Fernand, de son mouchoir, éventait sa femme.

« Que c'est bon ! Que c'est bon ! balbutiait-elle avec un tendre regard à son mari.

– Tu trouves, ma chérie ?

– Oh ! oui, il me semble que je t'en aime cent fois mieux.

– Moi, je t'aime toujours mieux.

– Fernand ! »

Elle le regarda de ses larges prunelles dorées par le soleil, et elle avait posé la main sur son épaule, câlinement, toute attendrie.

Le trot d'un cheval sous bois les arracha à cet accès de tendresse ; ils marchèrent gravement au pas, l'un à côté de l'autre, très corrects.

Une petite allée débouchait tout près d'eux, très sombre, comme noyée dans l'épaisseur violente des feuilles, et tranchait par sa pénombre discrète sur la grande clarté blanche du chemin balayé par l'or flambant du levant. Juste au moment précis où ils se trouvaient devant cette mystérieuse sente ombragée, une amazone en débouchait sur un fort joli cheval.

Toute seule, elle s'arrêta net à la lisière du bois et battit deux ou trois fois des paupières, éblouie par le grand jour miroitant devant elle.

« La belle femme ! dit Alice, en examinant la superbe tournure de l'inconnue, et en détaillant d'un regard sa toilette, avec cette sûreté de coup d'œil, qui est le secret de toutes les femmes, et particulièrement celui des Parisiennes. »

Elle ajouta, charmée :

« Et bien mise, parfaite ! »

Cela fut avoué sans jalousie, en fine connaisseuse admirant franchement.

D'un mouvement sec et involontaire du poignet, Fernand avait arrêté son cheval. Une pâleur brusque blêmit ses joues.

« Hélène ! »

Ce cri s'arrêta à temps sur ses lèvres.

Avant qu'il eût pu se remettre, Hélène, cravachant sa monture et lui faisant exécuter une volte sur place, la lança au galop dans l'allée d'où elle allait sortir. Avait-elle reconnu son ancien amant, Fernand n'eût pu le dire.

Alice et son mari reprirent leur promenade ; mais, malgré lui, Fernand était devenu rêveur. La jeune femme n'avait pas remarqué le geste de surprise du dessinateur, et, plongée elle-même dans ses pensées, ne pouvait se douter de la nature des réflexions de celui-ci.

Il y avait plus d'une année que Fernand n'avait vu son ancienne maîtresse et qu'il n'avait plus entendu parler d'elle. Il espérait ne jamais la rencontrer.

XXI

Certes Fernand ne songeait pas à Hélène, quand il l'avait si inopinément rencontrée au bois de Boulogne. Il n'avait jamais cherché à la revoir, jamais essayé de savoir ce qu'elle était devenue depuis le jour où il s'était séparé d'elle, absolument guéri de cet amour brutal par la douce vision d'Alice et la charmante ivresse du mariage.

Il lui avait semblé se reposer, comme après des aventures singulièrement dures et heurtées, dans quelque grand calme sain, plein de fraîcheur et de paix.

Après l'existence orageuse qu'il avait menée, auprès de cette maîtresse aux fièvres dévorantes, après les éternelles querelles interminables, où le vocabulaire-poissard tombait de cette bouche aux lèvres empourprées comme jaillissant d'une source immonde, après les amers désenchantements causés par les infidélités toujours renouvelées, par les allures fille et l'ignoble tache originelle, reparaissant à toute occasion, en toutes circonstances, dès qu'une houle un peu forte remuait le fond de ce cœur de femme, Fernand Rénal avait goûté avec une joie sans pareille le bonheur de vivre enfin auprès d'une compagne digne de lui.

Ce contact journalier d'élégances coquettes, de pensées distinguées, d'intelligentes conversations l'avait pour toujours guéri de l'envie de retourner se soumettre aux petites lâchetés acceptées autrefois. Il lui avait fallu si souvent se faire aveugle et sourd pour conserver cette maîtresse, qui lui tenait au sang et à la peau comme quelque bête vorace, qu'il éprouvait un bien-être infini à voir et à écouter, en compagnie de cette jeune femme instruite et délicate, pleine d'adorables étonnements et de joies neuves.

L'autre répétait avec lui un refrain hurlé avec tous, traîné partout dans tous les ruisseaux et dans tous les bouges, lorsqu'elle lui parlait d'amour. Celle-ci déchiffrait un poème merveilleux, dont les trésors inconnus éblouissaient ses yeux et faisaient étinceler ses prunelles d'un magique reflet. Il avait cette incomparable ivresse de lui apprendre l'amour.

Cependant son bonheur n'avait été vraiment complet que durant les quatre premiers mois. Depuis, mille piqûres d'épingles venaient le larder constamment à tout instant, et, malgré ses belles résolutions de supporter, sans le laisser voir, les variations du caractère d'Alice, il avait des moments de lassitude, d'agacement et même d'involontaire découragement.

Un peu nerveux lui-même, il ne pouvait toujours maîtriser une irritation sourde, dont il arrivait pourtant à ne rien montrer extérieurement, mais dont la répétition amenait quelquefois une ombre sur son front.

La rencontre d'Hélène coïncida avec une de ces minutes dangereuses et son esprit s'arrêta, plus qu'il n'eût dû le faire, sur son ancienne maîtresse.

Durant quelques jours un remuement cérébral, dont il ne fut pas le maître, se produisit lentement en lui, ramenant les souvenirs lointains du passé, avec le mirage trompeur que leur donnait l'éloignement. Tous ses petits bonheurs d'autrefois lui apparurent grossis, embellis par l'incertitude des contours et le moins de netteté des faits ; quant aux malheurs, aux désespoirs, aux rages jalouses, tout cela restait noyé dans des ténèbres, d'où il ne tentait pas de les faire sortir.

Un an ! Pendant toute une année, plus même, il n'avait pas pensé à elle, plein du seul présent, heureux de ce présent délicieux ! Et voilà que, brusquement, profitant d'une seconde de fatigue, le dangereux fantôme se glissait dans le cerveau entre-bâillé, avec une séduction de plus, celle de la chose inconnue, d'une existence ignorée de plus d'une année. Qu'avait-elle fait ? Qu'était-elle devenue ? Comment la rencontrait-il au Bois, seule, à cheval, elle qui, de son temps, n'avait même pas pris une leçon d'équitation ? Le cheval était fort beau, le costume d'une élégance parfaite, et il avait aperçu, sous le voile, au lobe de ces oreilles qu'il connaissait si bien, des diamants pareils à des étoiles. Elle était donc riche ? Comment vivait-elle ?

Assurément, s'il l'avait voulu, il aurait pu facilement avoir des renseignements sur Hélène. Il savait bien que Germain Durand étudiait ce caractère de femme et la suivait de loin, sans se montrer, comme le chasseur suit le gibier, toujours à l'affût de quelque preuve nouvelle pour son livre, de quelque détail précieux.

De ce côté il eût été sûrement édifié. Mais il lui venait une pudeur involontaire, à l'idée de montrer ainsi, même au plus intime de ses amis, cette passagère faiblesse, ce manque d'énergie. Germain y eût peut-être vu un revenez-y qui n'était nullement dans la pensée de Fernand. Non, ce n'était pas précisément cela, ou tout au moins ne l'avouait-il pas, se révoltant à l'idée qu'on pourrait le croire.

Il essaya de lutter, de refouler bien loin ce souvenir ardent qui le persécutait ; mais il avait beau résister, l'image d'Hélène le suivait partout, taquine, insinuante, se glissant à travers ses moindres pensées. Il pressentait quelques changements importants dans l'existence de celle qu'il avait quittée modiste ; elle avait dû monter en grade dans le monde galant, se lancer tout à fait et l'idée de cette transformation l'inquiétait, avec cette troublante préoccupation de savoir si elle pensait encore à lui, si elle ne l'avait pas totalement rayé de sa mémoire comme une chose à jamais morte et enfouie.

Puis il sentait une lancinante curiosité de ce vice chaud et irritant, dont il s'était si longtemps repu, et la saine et honnête atmosphère du foyer ne lui semblait plus le bonheur.

Après bien des hésitations, bien des remords, il résolut d'interroger Germain, la première fois que celui-ci lui en fournirait l'occasion, afin de se tranquilliser sur le sort d'Hélène. Il lui semblait qu'il se débarrasserait ainsi de cette inquiétude vague et menaçante qui soufflait en ce moment sur tout son être comme quelque vent écrasant d'orage, et que ses nerfs houleux s'apaiseraient.

Mais il était lui-même tellement indécis, tellement troublé, que, cette grande résolution une fois prise, il ne la mit pas à exécution, retardant toujours ses questions, se retrouvant constamment avec Germain et n'osant pas.

Il sentait bien que ce serait là une impardonnable lâcheté et que son bonheur pourrait en être à jamais perdu ; sa tranquillité, malgré tous les sophismes que lui suggérait la curiosité, ne serait plus aussi complète. Aussi hésitait-il, se disant qu'il valait mieux se taire, dominer cette coupable faiblesse et ne pas chercher à connaître la chose défendue.

D'un autre côté, aussi, Germain ne paraissait pas du tout désireux de lui fournir cette occasion cherchée et, dans toutes ses conversations avec Fernand, éloignait soigneusement, avec l'honnête préoccupation d'un véritable ami, toute réminiscence dangereuse du passé.

XXII

Le soleil a disparu dans un de ces couchants empourprés et nuageux habituels à l'automne ; lentement, de tous côtés monte un crépuscule attendri qui emplit les rues étroites, assombrit les magasins et se glisse vers les grandes avenues, les larges boulevards, avec une insensible hâte, l'invasion sourd et traître de la mer, sur les grandes plages de sable dont le plan incliné est peu accentué.

Au fond des arrière-boutiques le gaz déjà allumé précipite cette sensation de nuit qui arrive ; et, tout en haut, derrière les tours Notre-Dame, une luisante étoile aux scintillantes flammes semble fixer le premier clou d'or dans l'immense draperie d'un bleu intense qui va s'étaler au-dessus de Paris.

Étendue sur sa chaise longue au milieu de sa chambre coquette, Jeanne Maxens, les mains abandonnées, la tête renversée en arrière, regarde sans voir ; ses prunelles d'azur sont grandes ouvertes en face de l'ombre effaçant tous les détails autour d'elle ; un livre entamé est sur ses genoux, et le corps entier, inerte, dessine ses élégants contours sous une robe de chambre de foulard écru.

Son esprit se complaît dans l'extase indécise de ce milieu crépusculaire ; les ténèbres de l'appartement viennent en aide à la nuageuse rêverie du cerveau. La pensée, détachée de l'être, s'envole par delà les espaces imaginaires et se livre à de délicates et chaudes fantaisies. Un sourire entr'ouvre ses lèvres qui s'agitent faiblement comme pour donner ou recevoir l'enivrante caresse du baiser.

Elle non plus n'est pas contente du sort qui lui est fait, et si, jusqu'à ce jour, sa chair n'a pas cédé, si les circonstances n'ont pas encore amené sa

chute, déjà sa pensée est coupable, déjà ses rêveries sont folles et déshonnêtes.

Déjà, avec un degré de plus vers la faute, elle ne se contente plus des lectures qui font seulement travailler l'imagination et exaltent le cerveau. Lassée de cet idéal abstrait, dans la fatigue énorme de ses heures désœuvrées, dans ce grand vide continu que lui fait la maison sans mari, la maison sans enfant surtout, elle a cherché les livres qui font couler plus chaud le sang dans ses veines, ceux qui parlent aux sens, non plus seulement à l'intelligence et au cœur.

Peu à peu elle s'est habituée au poison, sans s'apercevoir qu'il s'infiltrait secrètement en elle, dissolvant invisible, jusqu'à l'heure fatale où il la ferait suc comber.

Avec la croyance convaincue de sa puissance sur elle-même, le désir très sincère de rester honnête et fidèle, elle était en train de saper les unes après les autres toutes ses défenses, de miner le chemin qu'elle devait parcourir, acclimatant en elle toutes ces rêveries dangereuses, s'y habituant, y revenant sans cesse, les provoquant, dans son inconséquence féminine. Mais, tandis qu'elle jouait ainsi avec le danger, elle ne songeait ni à l'étourdissement ni au vertige.

Chez elle rien n'était changé. Chaque jour, aux mêmes heures, les mêmes petits incidents de la vie commune se renouvelaient avec une monotone régularité. Son mari restait le même homme, profondément dévoué et excellent, figé sous une apparence de froideur qui ne l'empêchait pas d'adorer Jeanne et de ne voir que par elle.

C'était seulement durant le dernier hiver, chez les Vernel, qu'elle avait rencontré André Avrin. Immédiatement il avait fait sur elle une étrange impression, à laquelle la folle Parisienne n'avait nullement essayé de résister.

Se croyant sûre d'elle, ne voulant pas convenir du péril, elle s'était amusée à faire la coquette avec ce beau garçon robuste et élégant, dont elle ne connaissait ni les tenants ni les aboutissants. Que lui importait du reste ? Elle le voyait reçu chez ses amis, pas intimement à la vérité, plutôt comme on reçoit dans le monde les amis de ses amis, par obligeance et sans entrain. Mais elle ne se préoccupait pas de ces infimes nuances, et il lui suffit que le

jeune homme eût l'air de prêter quelque attention à son jeu et à ses mines, pour qu'elle désirât continuer ce périlleux manège.

André Avrin, lui, passé maître dans ces sortes de séduction, laissa aller les choses, raffinant encore sa politesse et aiguisant ses galanteries ; il jouait à ravir la passion muette, composant sa tête et ses physionomies avec l'art d'un comédien.

Jeanne, riant beaucoup de cette petite intrigue, pensait mener les événements, sans se douter qu'elle avait affaire à plus fort qu'elle, sans voir qu'elle était déjà entraînée, et que tôt ou tard elle en serait la triste victime.

André savait patienter, ayant en dehors, dans le monde galant, tous les dédommagements désirables, et attendait tranquillement le résultat certain de sa temporisation. Aussi, s'il se montra deux ou trois fois dans le voisinage de la demeure de Jeanne, ne le fit-il que très respectueusement, sans jamais poursuivre la jeune femme d'assiduités compromettantes, sans aucune intention de précipiter le dénouement, espaçant au contraire suffisamment ses apparitions pour faire croire au hasard des rencontres.

Lorsqu'Alice Vernel l'aperçut, se promenant dans la rue Blanche, il ne chercha pas à voir madame Maxens, sûr que sa présence avait été remarquée, et se contentant de cela.

C'étaient autant de jalons plantés de loin en loin dans l'esprit de Jeanne, de manière à ne pas se laisser oublier et à entretenir prudemment le secret travail qui devait se faire dans ce cerveau inoccupé. Quant aux Lundis de la maison Vernel, il n'en manquait pas un, avec la certitude d'y revoir toujours la jeune femme.

Mais, après le mariage d'Alice, le sculpteur ayant suspendu ses réceptions pour ne plus les reprendre qu'à la prochaine saison d'hiver, Jeanne n'avait plus retrouvé le jeune homme, régulièrement, chaque semaine, comme elle s'y était imprudemment accoutumée ; malgré elle, madame Maxens remarqua le vide soudain qui s'était fait dans son cerveau, peut-être dans son cœur.

Elle eût dû redoubler de prudence et se méfier, en constatant cette insidieuse préoccupation ; malheureusement elle était trop légère de caractère et trop peu sérieuse pour vouloir en convenir. Bien plus, si elle

crut, un moment, au danger, elle voulut s'amuser à le braver, sans même avoir la persuasion d'en triompher.

Lorsqu'Alice revint de son voyage de nocces, elle recommença à la voir ; mais, par une sorte d'instinct, jamais elle ne lui parla d'André Avrin, jamais elle ne lui avoua qu'elle était en coquetterie réglée avec lui et qu'elle l'avait parfois revu, à la vérité sans lui parler.

Cependant André, ayant fait la connaissance d'Hélène, ne se laissa pas entièrement absorber par sa nouvelle maîtresse, et continua à ne pas négliger Jeanne Maxens. Seulement, dans les premiers temps, il se montra moins souvent, sachant bien que désormais on ne l'oublierait plus.

Puis, une fois son pacte d'association et d'amoureuse camaraderie conclu avec Hélène, il s'arrangea pour se faire voir plus fréquemment.

Procédant un peu comme l'oiseau de proie, il l'enveloppait lentement de grands cercles concentriques qui devaient aller se rétrécissant, se rapprochant toujours, jusqu'au moment prévu où il pourrait s'abattre sur la victime entièrement affolée, sans résistance.

Il savait bien que, n'ayant pas été repoussé du premier coup, il avait le droit d'espérer. Tout dépendait de sa patience et de son habileté. Il comprenait que cette passion respectueuse, à distance, finirait par pénétrer peu à peu dans ce cœur à demi ouvert, et que plus il attendrait, plus il aurait de chances de trouver la jeune femme sans défense, grisée, fascinée.

Son expérience d'homme à bonnes fortunes, de galant irrésistible, lui montra le moment précis où il devait essayer davantage, et, la veille de cette journée d'octobre qui alanguissait Jeanne sur sa chaise longue dans une rêverie si dangereuse, il s'était tout à coup trouvé en face d'elle, à une de ces tumultueuses expositions que les grands magasins de nouveautés, les grands bazars comme on les a si judicieusement appelés, organisent avant la saison d'hiver.

C'était un endroit public ; personne, pas même Jeanne, ne pouvait trouver à redire à la présence d'André Avrin, à l'un des rayons du Louvre, à l'heure où elle-même y était.

Par un hasard étrange, au milieu de la cohue qui se pressait devant les articles de ganterie, Jeanne n'avait d'abord pas remarqué l'élégant jeune homme qui fourrageait les paires de gants à côté d'elle. Mais, dans la

bousculade des allants et venants, leurs mains s'étant rencontrées, la jeune femme avait relevé les yeux en entendant une voix connue commencer cette excuse :

« Pardonnez-moi, Madame, d'avoir touché votre main ; c'est bien involontairement que. »

Stupéfaite, elle reconnut André.

Celui-ci paraissait tout aussi étonné, et il interrompit sa phrase, coupée par cette exclamation un peu colère de madame Maxens :

« Comment, c'est vous, Monsieur ! Mais alors ?... »

– Oh ! Madame, je ne vous avais pas reconnue. Excusez-moi ; en vérité, je suis confus ! »

Il fallut bien que Jeanne crût ces paroles et admît la confusion apparente du jeune homme. Comment le soupçonner de préméditation, dans cette foule, au milieu de cet incessant tourbillon ? Du reste sa voilette était baissée, une voilette à pois, impénétrable, un vrai masque ! Elle ne pouvait donc en vouloir à André, ignorant qu'il la suivait à distance depuis la rue Blanche.

Ils causèrent de choses et d'autres.

Jeanne, un peu grisée, comme toutes les femmes, par une longue station au milieu de toutes ces étoffes, de ces fanfreluches agrippantes, de ces démoniaques froufrous de la toilette, n'eut pas la force de garder le silence. André, très habile, lui vantait les modes nouvelles, les soieries superbes, les miroitants brochés de toute beauté.

Elle se mit à rire :

« On dirait que vous vous y connaissez vraiment, vous, un homme ! »

– Pourquoi pas Madame ?

– Je croyais que les femmes seules pouvaient comprendre quelque chose à ces futilités. »

Le jeune homme, adroitement, lui prouva, en un langage léger et très parisien, que les hommes de goût devaient pouvoir causer de tout, même de chiffons, avec une femme ; et Jeanne le trouva galant, joli parleur.

Le vautour resserrait ses cercles, la pauvre caillette se laissait fasciner.

En l'écoutant, en lui répondant, on lui donnait des droits ; c'était déjà une sorte de tête-à-tête au milieu de tous ces gens occupés de leurs affaires et ne

s'inquiétant pas d'eux. Si madame Maxens ne s'en aperçut pas, dans le trouble de cette rencontre et le tapage de ce milieu, André, lui, ne s'y trompa pas et sut profiter de la circonstance.

Il avait tellement convaincu, étourdi et entortillé la jeune femme par cette grisante et sautillante causerie, si appropriée à son caractère futile, qu'il put, en la saluant pour la quitter, oser lui dire :

« Madame, permettez-moi de bénir la bonne fortune qui m'a fait vous rencontrer ici aujourd'hui. Certes je n'oublierai pas un jour aussi précieux, et, en souvenir, j'y reviendrai régulièrement tous les lundis. »

Ceci fut dit moitié sérieusement, moitié en riant, de telle sorte que Jeanne n'y attacha pas grande importance et eut un sourire, en répondant à l'adieu du jeune homme. En réalité cet adieu était un « au revoir » ; cette phrase alambiquée donnait nettement, sous sa forme traîtresse et ambiguë, un rendez-vous hebdomadaire à l'imprudente Parisienne.

Le lendemain, Jeanne, livrée à ses seules réflexions, ne put s'empêcher d'y penser et de se le répéter plusieurs fois : certes elle n'irait pas, elle n'irait jamais !

Puis, tout engourdie sur sa chaise longue, un meuble troublant et perfide, dans le tendre mirage de la rêverie, voilà que déjà, encouragée par les ténèbres croissantes, étourdie par les pages brûlantes du livre qui restait entre-bâillé sur ses genoux, elle sentait sa sévérité première fondre, fondre doucement et s'évanouir, se mêlant aux indécisions du crépuscule.

Une béatitude exquise la tenait de la tête aux pieds, une sensation de douceur pénétrante qui l'enivrait tendrement. De plus en plus ses lèvres souriaient

« Tu es souffrante, chère amie ?

– Hein ! quoi ! qu'y a-t-il ? »

Elle passa la main sur ses yeux, regardant autour d'elle, ne comprenant pas encore. Son mari venait d'entrer.

« Je craignais, en te voyant étendue !...

– Non, merci. »

D'un seul coup d'aile le rêve rose avait fui, loin, bien loin. Il lui semblait avoir fait une chute considérable, d'où elle se relevait meurtrie, endolorie, tout étourdie.

« Alors, aujourd'hui, pas de migraine à cette pauvre. tête ? »

Très doux, il l'embrassa affectueusement au front.

Non, ce n'était pas là le baiser rêvé, le baiser coupable un moment goûté. Ceci, c'était la réalité banale, monotone, qui l'écœurerait tant.

Elle eut involontairement un geste d'ennui :

« Comme tu rentres tard !

– Oui, le ministre m'avait fait demander, j'ai été retenu par certaines affaires de bureau, un tas de paperasses à faire signer. »

Les signatures, le ministre, les bureaux ! oui, elle connaissait tout cela, toujours la même chose, toujours le même refrain crispant. Dieu ! qu'elle avait assez de cette existence intime et invariable avec ce brave homme de mari, encore empesté de l'odeur poudreuse du Ministère ! Comme elle aurait voulu du nouveau, de l'inattendu, n'importe quoi !

Cerveille folle ! imagination dévoyée ! tout en elle aspirait au malheur et repoussait le bonheur qu'elle avait sous la main.

Elle reprit, pour dire quelque chose :

« Je m'endormais, je crois ?

– Dame ! dans cette obscurité, ce n'est pas étonnant. Veux-tu que je sonne pour faire allumer ?

– Ce n'est pas la peine. »

Elle préférait ne pas montrer à son mari son visage encore empourpré des rêvasseries coupables de la journée, avec une certaine confusion de s'être laissée surprendre ainsi et une colère impatiente contre le chef de bureau, de ce qu'il avait interrompu son rêve au plus doux moment, brisé le charme sous lequel elle se trouvait.

Déjà sa conscience s'éveillait et elle se refusait à l'entendre, criminelle en pensée.

La femme de chambre ouvrait la porte :

« Madame est servie.

– Ma foi ! ce n'est pas de refus, j'ai une fameuse faim, » dit avec un rire bruyant le mari.

Il rentrait harassé, il avait faim, voilà tout. C'était l'homme, c'était le mariage, c'était la réalité ! Ainsi pensait amèrement la jeune femme.

Au dîner Jeanne mangea à peine. Le poison accomplissait son œuvre.

XXIII

Le lundi suivant, il était à peine deux heures, et Jeanne, debout devant son armoire à glace, s'examinait scrupuleusement du chapeau aux bottines, redressant de ci de là un faux pli, assouplissant à deux mains la taille pour la faire cambrer.

Aucune robe ne l'habillait mieux que celle-là ; son chapeau neuf encadrait admirablement sa jolie tête fine ; sa coiffure était réussie et ses minces souliers découverts, à talon haut, de chez le bon faiseur, chaussaient juste son petit pied, moulé dans un bas de soie. La toilette qu'elle avait choisie, peu voyante, mais d'une coupe parfaite, collait amoureusement à son corps, en dessinant toutes les séduisantes rondeurs.

Elle allait et venait par la chambre avec une vivacité fébrile, qui lui mettait aux pommettes une flamme rose ; on eût dit qu'elle cherchait à s'étourdir, chantonnant, furetant à droite et à gauche, ne pouvant rester un moment en place.

Au fond, tout au fond d'elle, une petite voix presque imperceptible, une voix qu'elle seule pouvait entendre, murmurait :

« N'y va pas. C'est mal ce que tu fais là !

– Tra la la ! Tra la la ! » faisait Jeanne très haut pour ne pas entendre.

A un moment elle dut même taper gentiment ses talons contre le parquet, quelques petits coups mutins comme pour faire mieux aller ses coquettes chaussures, en réalité pour étouffer la voix qui semblait s'élever, parler plus haut :

« N'y va pas. »

En boutonnant ses gants qui montaient, cachant l'avant-bras, elle dut s'y reprendre à plusieurs reprises, la peau de Suède ne prêtant pas, résistant ;

elle serra ses dents mignonnes :

« Si ! si ! si ! J'irai ! »

A qui en avait-elle donc ?

Cette fois rien ne se fit plus entendre, plus de révolte sourde, plus de secrète rébellion.

Les derniers boutons étaient mis ; encore une fois elle jeta un long regard à sa glace, redressa un peu son chapeau, glissa un mouchoir parfumé dans sa poche.

« La voiture est en bas, Victoire ? demanda-t-elle à la femme de chambre.

– Oui, Madame.

– Si par hasard madame Rénal venait, vous lui diriez que je ne l'ai pas attendue, à cause d'une course indispensable que j'avais à faire.

– Bien, Madame.

– C'est compris ?

– Alors madame va tout de même au Bon-Marché ?

– Sans doute. »

Un sans doute très sec, un peu dur.

La femme de chambre referma la porte derrière sa maîtresse, en se disant :

« Tiens ! elle n'a pas l'air de bonne humeur, madame, et pourtant elle s'est faite bien belle ! »

Quelques jours auparavant Alice, dans une conversation banale, avait demandé à son amie si elle ne sortait pas le lundi d'après, et précipitamment, Jeanne avait répondu négativement ; puis, se reprenant, elle avait laissé comprendre que peut-être elle irait au magasin du Bon-Marché, où elle avait vu une occasion unique, une étoffe étonnante : « Et tout laine, ma chère, tout laine ! »

Alice s'était extasiée de confiance, et elles avaient arrêté la partie d'y aller ensemble. On partirait de chez Jeanne à deux heures et demie, le rendez-vous était formellement pris ; là-bas on passerait un bon après-midi de flânerie et de furetage dans les nouveautés ; on croquerait un gâteau sec et on boirait un verre de malaga au buffet. Ce serait amusant et gentil au possible.

Arrivée en bas, la jeune femme, toute pimpante, se dressa vers le cocher :

« Au magasin du Louvre. »

C'était là que madame Maxens se rendait ; c'était pour aller là qu'elle se faisait si belle ! Pendant ce temps son amie, après ne l'avoir pas trouvée chez elle, allait la chercher vainement au Bon-Marché. Un mensonge en action ! un pas de plus vers la faute !

En arrivant au magasin, elle entra par la place du Palais-Royal ; son premier regard fut pour le rayon de la ganterie.

Il était déjà là, indifférent en apparence, souriant aux demoiselles qui lui demandaient ce qu'il désirait, ayant l'air d'examiner les tapis d'Orient suspendus çà et là, pour revenir toujours aux gants, aux cravates et aux foulards. Un inspecteur avait fait signe de le laisser tranquille, comprenant que ce beau garçon ne venait pas comme client, et ayant l'habitude de cette catégorie de flâneur, suiveur de femmes ou donneur de rendez-vous.

Il éteignit sous ses longs cils le rayonnement brutal que lui mit dans les prunelles l'apparition de madame Maxens, pénétrant dans le magasin sans avoir l'air de le voir. Elle avait compris, elle venait ; cette fois elle était prise.

Avec une rouerie raffinée, il se contenta de la saluer respectueusement et de lui demander des nouvelles de sa santé, en une phrase de joyeux étonnement destinée aux oreilles des voisins ; puis il lui serra la main d'une façon particulière et s'éloigna.

Un petit papier était resté entre les doigts de Jeanne. Précipitamment elle le glissa dans son gant, palpitante et troublée comme si elle avait commis un crime.

Vainement elle le chercha autour d'elle ; il n'était plus là. Elle resta, un instant, à la même place, saisie de la rapidité de cette action, plus remuée que par une longue conversation.

Entre sa chair et son gant ce billet soyeux lui causait une étrange sensation de brûlure qui gagnait le bras et le corps entier ; elle croyait sentir sur elle l'ardent enveloppement d'une caresse passionnée. Cependant elle n'osa pas se retirer immédiatement pour regagner sa voiture et lire ce que contenait ce mystérieux papier. Elle redoutait malgré elle ce qu'il devait dire, et elle s'efforça de s'étourdir, d'oublier un peu, en courant de rayon en rayon, en faisant déplier des étoffes, accomplissant comme d'habitude son

manège de Parisienne curieuse et indécise. De temps en temps, du bout des doigts elle touchait la paume de sa main, y appuyant le billet, tâtant s'il était encore là et cherchant à s'accoutumer à son troublant contact. Chaque fois la même bouffée de chaleur lui brûlait la peau, suivie d'un long frisson.

A plusieurs reprises-elle se retourna brusquement, se croyant regardée, cherchant involontairement s'il était vraiment parti. Elle ne l'aperçut pas. De loin, se dissimulant habilement, il la suivait en effet, mais seulement pour l'étudier et se rendre compte du résultat de sa tactique, de cette adroite et sourde attaque au sentiment inné de la femme, la curiosité. Le gueux connaissait toutes les ruses de son métier de galant, et il ne voulait plus se montrer avant une semaine, pour bien donner le temps au cerveau d'accomplir son lent travail de pervertissement. Jeanne crut qu'il était réellement parti.

En regagnant sa voiture, vers six heures, elle croisa, sans le voir, un jeune homme qui la salua ; c'était Germain Durand.

Elle est diablement préoccupée la jolie madame Maxens ! se dit l'historien des névroses.

Il passait, mettant cela sur le compte de la fatigue et des longues heures de stationnement dans le magasin du Louvre, quand il vit sortir, se dissimulant dans la foule et suivant d'un regard ardent la jeune femme, André Avrin.

« Ouais ! c'est plus grave que je ne pensais, » reprit Germain, à qui l'expression joyeuse du couliissier n'avait pas échappé.

Le fiacre disparut, prenant la direction de la rue de Richelieu, et André, allumant paisiblement un cigare, s'achemina d'un air flâneur vers le Palais-Royal.

« C'était un rendez-vous ! » ajouta notre philosophe.

Une fois assise dans la voiture, vite, Jeanne tira le billet de son gant. Mais il faisait trop nuit pour pouvoir le lire, elle dut se pencher à la portière, attendre que la voiture passât devant les grands magasins éclairés.

D'un coup d'œil elle dévora les quelques lignes. Peu de mots, une protestation d'amour, banale, ressassée, cent fois écrite, mais dont Jeanne s'enivra comme d'un parfum inconnu, nouveau, délicieux. En bas la

signature *André Avrin*, et insolemment l'adresse dans un petit coin pas très en vue, mais parfaitement lisible, pour qu'on pût répondre.

La pauvre tête folle travailla plus que jamais, brodant sur ce canevas grossier les plus belles fleurs et les plus riches ornements.

Quant au mari, oublié, disparu, annihilé comme dans quelque cataclysme énorme. Elle n'y songeait même plus, se contentant de le laisser vivre à ses côtés, machinalement, d'accepter sa paisible affection, ses baisers calmes et de penser toujours à l'autre, à l'amant. Il lui écrivait, ce n'était plus seulement l'adulateur discret, décidément il devenait l'amant.

Fermant les yeux, s'isolant de plus en plus dans son rêve passionné, elle se souvenait de ses désirs d'autrefois, de ses rêveries de fillette à la pension. – Jamais M. Maxens ne l'avait aimée ainsi, ne lui avait adressé de pareilles protestations d'amour, avec de grands serments, des paroles folles, et des baisers entassés à la fin de la lettre, de ces baisers qui brûlent.

Dans cet absolu détraquement de son cerveau elle ne pensa pas un instant à la honte, à l'éternelle souillure, au crime lâche. – Entièrement faussé, l'esprit sortait de la bonne voie pour n'y plus rentrer, et, si elle n'envisageait pas encore la faute finale, l'accomplissement matériel de l'adultère, elle en goûtait les prémisses avec ivresse, se disant qu'elle était enfin aimée comme elle devait l'être.

Désormais, les rendez-vous au magasin du Louvre se succédèrent, accompagnés de lettres brûlantes, dans lesquelles André Avrin suivait rigoureusement une savante progression. Toujours, la dernière lettre contenait un mot ou un passage dont il pouvait s'autoriser pour oser davantage dans la suivante, et Jeanne, absolument fascinée, lisait, lisait toujours, buvant le poison à pleines lèvres.

Deux fois elle eut l'imprudence de répondre, dans un de ces irrésistibles besoins d'expansive écritivasserie, coutumiers au caractère féminin. Deux lettres d'elle qui la livraient, lui interdisaient de revenir en arrière, de s'arrêter, la perdant à jamais.

A partir de ce moment, André, sûr de la tenir, pensa qu'il était temps de changer la disposition de ses batteries. Il lui écrivit que leurs rendez-vous dans un magasin, en public, devenaient dangereux ; on pourrait les rencontrer, les voir, les remarquer. Il fallait de la prudence, beaucoup de

circonspection, pour ne pas attirer l'attention malveillante sur eux, pour ne pas éveiller les soupçons. Il lui parlait ainsi dans son intérêt, pour sauvegarder sa réputation, par un de ces beaux dévoûments d'amoureux sacrifiant son bonheur égoïste à l'honneur de celle qu'il aime.

Jeanne, chez qui la faculté de raisonner n'avait plus aucune rectitude et qui s'abandonnait au souffle de cette passion apparente, ne se dit pas qu'André eût pu manifester plus tôt de semblables scrupules et lui en faire la remarque dès leurs premières rencontres. Non, elle ne voyait plus et elle crut aveuglément à la noblesse du procédé du jeune homme, à la loyauté de son caractère.

Du reste, il ne concluait pas, laissant seulement entrevoir un autre expédient, suggérant insidieusement l'idée de se rencontrer ailleurs, avec la secrète pensée de l'amener à des rendez-vous plus solitaires, plus intimes.

Mais le retour de la saison d'hiver l'empêcha de précipiter l'action et retarda le dénouement, car ils allaient avoir de nouvelles occasions de se rencontrer, et cela, sans que le monde pût s'en formaliser. De peur de se trahir, le coulissier préféra attendre encore et patienter.

En novembre, les Vernel ayant repris leurs réceptions du lundi, André Avrin commença par s'y montrer très assidu ; puis, à plusieurs reprises, il manqua.

Jeanne se sentit chagrine de ces irrégularités, tremblant déjà pour son amour. – Dans une lettre, André lui démontra que c'était par prudence, par crainte de ne pas se contenir suffisamment, de se dévoiler par un regard trop ardent, une pression de main trop visible, une phrase dangereuse.

Cependant ils avaient convenu de rester très froids vis-à-vis l'un de l'autre, et entre eux les conversations se maintenaient courtes, cérémonieuses et collet-monté. Elle ne riait plus coquettement avec lui comme l'hiver précédent, redoutant de se trahir.

Ils ne se savaient pourtant pas surveillés par Germain Durand, qui enrageait de ne pouvoir rien faire et d'être obligé d'assister calme et muet à la chute visiblement assurée de la pauvre jeune femme.

Si André avait espacé, sous un prétexte faux, ses visites au salon de la famille Vernel, c'est que ces manquements faisaient partie de son plan. Il pressentait bien que madame Maxens était maintenant trop prise pour ne

pas faire ce qu'il voudrait, trop avancée pour reculer. Il comprenait qu'elle avait besoin de le voir, besoin de lui parler, surtout d'écouter la troublante et ensorcelante chanson d'amour que ses lèvres, rompues à ce métier comme des lèvres de courtisane, savaient si bien murmurer.

Alors, avec de grandes phrases désespérées, une plainte amère et continue, il assura que, si elle l'aimait véritablement, elle accepterait de venir le voir dans un endroit qu'il choisirait, non pas chez lui, il la respectait bien trop pour cela ; il avait trouvé un lieu écarté, mixte, inconnu de tous, où il pourrait lui parler de cette grande et terrible passion qu'il avait pour elle, et qu'il était forcé de contenir, d'éteindre, de renfermer, au risque de sa vie. C'était trop dur pour lui, si pénible même, qu'il aimait mieux ne pas se montrer, craignant de faire un éclat involontaire qui les perdrait tous les deux.

Bien qu'elle crût l'aimer sincèrement, bien que de si respectueuses et si touchantes protestations arrivassent parfaitement à leur but, Jeanne, par une sorte d'intuition, hésitait encore, toute frissonnante de sensations diverses et contradictoires à la pensée d'un véritable tête-à-tête.

La voyant ébranlée, André Avrin comprit bien qu'il fallait à présent hâter le dénouement, sous peine de voir s'écrouler tout l'échafaudage si péniblement et si longuement construit. En janvier, après le jour de l'an, il écrivit une dernière lettre plus enflammée et plus désolée que les autres, exigeant une réponse nette, définitive, ou bien, la tête perdue, il ne savait plus ce qu'il ferait. Il était, assurait-il, capable de tout.

Jeanne eut peur de le blesser et d'éloigner d'elle un amour qui maintenant lui semblait sa vie : elle promit de donner une réponse catégorique à la prochaine réunion qui devait avoir lieu chez les Vernel.

XXIV

« C'est toi, Germain ?

– C'est moi.

– Tiens ! assieds-toi là, près du feu, dans ce fauteuil.

– Merci. »

Germain Durand, le front soucieux, vint se placer en face de son ami, auprès de la grande cheminée où flambaient deux énormes bûches sur des landiers de fer ouvragé. Sa propre préoccupation était telle qu'il ne remarqua pas la physionomie assombrie de Fernand, qui rêvait mélancoliquement en fumant une cigarette, l'œil fixé sur les flammes sautillantes courant, le long de l'écorce rugueuse.

Dehors, la neige tourbillonnait, tombant, sans arrêter, avec une molle douceur, d'un ciel pesant, couleur de plomb.

« Un chien de temps ! s'exclama Fernand, sans quitter sa pose absorbée.

– Oui, cela vous fait froid à l'âme.

– Approche-toi, on gèle ! appuya le dessinateur, en donnant une tape amicale sur le genou de son interlocuteur.

– J'ai à te parler, Fernand.

– A moi ? reprit le jeune homme, s'arrachant brusquement à une rêverie morose.

– Sommes-nous seuls ?

– Parfaitement.

– Ta femme ?

– Oh ! Ma femme !...

– Hein ? interrogea Germain, un instant étonné par l'intonation lassée de son ami.

– Ma femme est souffrante, elle ne nous dérangera pas. Va, mon ami, je t'écoute. Là ! je suis tout oreilles.. Qu'y a-t-il ? »

Et Fernand, craignant de s'être laissé aller à un moment d'humeur trop marqué, réagit contre son expression ennuyée, parlant précipitamment, se remuant sur son fauteuil, forçant ses traits à un sourire contracté.

Germain, tout entier revenu à l'objet de sa visite, ne s'occupa plus de lui.

« Il y a que je voudrais empêcher un malheur.

– Un malheur ! Que diable veux-tu dire ?

– Tu vas me comprendre : il s'agit de madame Maxens.

– Bah ! Et que vient faire la jolie folle en cette circonstance ?

– Ne connaîtrais-tu pas un moyen de l'arrêter à la veille d'une folie ?

– Hum ! C'est grave. Une chose raisonnable, je ne dis pas, ce serait même facile, mais une folie !

– Allons, Fernand, ne rions pas, je t'en prie.

– C'est donc sérieux ?

– On ne peut plus. Tu te souviens qu'autrefois, avant ton mariage.

– Mon mariage ?... soupira Fernand entre haut et bas.

– ... Nous avons rencontré madame Maxens à la Trinité.

– En effet, en pleine adoration de la Vierge.

– Ce n'est plus la Vierge qu'elle adore, malheureusement pour elle ! Dès ce moment je t'ai dit que cela me paraissait étrange.

– Peut-être ; j'étais occupé d'autre chose.

– Plus tard, chez ton beau-père, tu l'as vue coqueter avec ce grand bellâtre qui te déplaît tant.

– André Avrin ?

– Oui. Eh bien ! Je suis sûr qu'ils s'entendent, qu'ils se voient.

– Hé ! hé ! l'ami Germain, quelle mouche te pique ? Serais-tu amoureux d'elle, par hasard ? De la jalousie !

– Fernand, je t'en prie, ne plaisante pas. Je la trouve jolie, aimable, mais là, vrai, cela ne va pas au delà.

– Bon ! alors c'est par vertu ?

– C'est par horreur de l'homme qui veut la perdre.

– D'accord !

– Il y a deux ou trois mois je les ai aperçus tous deux au magasin du Louvre, non pas ensemble ; mais ils s'étaient vus, j'en jurerais.

– En public ?

– C'est possible à ce moment-là ; mais maintenant je continue à les observer.

– C'est facile : tous les lundis aux soirées de mon beau-père.

– Pour moi ils jouent une comédie, car, s'ils ne se parlent presque plus, leurs regards sont éloquents.

– Que veux-tu faire ? Les empêcher de s'aimer ! Hé, mon cher, cela ne te regarde pas ; il y a un mari responsable ; monsieur Maxens est là, c'est son affaire ! – Alors, Fernand, tu verrais, de sang-froid, cette pauvre femme, l'amie intime de la tienne, devenir adultère, tromper son mari, tomber dans les bras de cet individu, le dernier des hommes ?

– Ah ! dame, ce serait un autre point de vue.

– Enfin tu ne souffrirais pas que ta femme la revît, qu'elle vînt chez toi, une fois infâme et déshonorée ?

– Assurément.

– Eh bien ! pourquoi ne pas empêcher tout cela, s'il en est encore temps ? Il suffirait de si peu de chose, par ta femme, par son amie.

– Mon cher Germain, de ce côté il n'y a rien à espérer.

– Madame Rénal ne voudrait pas ?

– Ce n'est pas cela ; je préfère ne pas lui en parler. Ah ! mon ami, c'est que tu ignores à quel point je suis triste, découragé. »

Fernand avait les larmes aux yeux.

« Qu'y a-t-il donc ? Vous étiez si heureux. Tout vous sourit. »

Le dessinateur secoua la tête à plusieurs reprises. Puis, se laissant aller aux confidences, il raconta ce qu'il avait sur le cœur.

Depuis qu'il lui avait, une première fois, parlé de sa femme, de ses susceptibilités continuelles, de ses incessants agacements, de tout ce fatigant détraquement nerveux, les choses avaient encore empiré, tournant à la maladie, nécessitant les soins assidus des médecins, les bromures, la digitale, la valériane et tous les remèdes en usage. Sa vie si calme, si heureuse, était à la veille de se transformer en supplice.

Ce qu'il y avait de désolant, c'est qu'Alice, au lieu de chercher à se surmonter, s'abandonnait de plus en plus, ne faisant rien pour arriver à la guérison, ne voulant plus rien écouter, rien entendre, ni son mari ni ses parents. Sa maladie nerveuse atteignait le point aigu, tournant à l'hypocondrie. De chaque événement de la vie, des choses les plus simples et les plus ordinaires, la pauvre petite femme semblait prendre plaisir à extraire la plus grande quantité possible de poison.

Par instants elle était prise d'un débordement excessif d'affection, appelant son mari des noms les plus tendres, puis brusquement, sans motifs, passant aux soupçons déraisonnables, l'accusant de ne plus l'aimer, de ne pas savoir répondre à ses besoins expansifs d'affection. Il avait beau faire, beau dire, elle prenait tout mal, même son amour, même les soins dont il l'entourait. Parfois, plongée dans de funèbres rêveries, elle voulait mourir, disant qu'elle aimait la mort, que là seulement elle trouverait le repos.

Il avait tout essayé pour l'arracher à cet état navrant, faisant toutes ses volontés, prévenant tous ses désirs. Les grandes courses à cheval, comme celle du bois de Boulogne, la ravissaient, lui étaient salutaires ; chaque jour, il lui en avait fait faire. Elle s'en était dégoûtée, prise soudain d'une insatiable soif de plaisirs, de sorties le soir, de théâtres, de bals, pour en arriver maintenant, depuis près de deux mois, à une claustration rigide, une sauvagerie qu'elle ne consentait à mettre de côté que pour aller chez ses parents. L'état morbide s'accroissait. Les nerfs étaient sans cesse à fleur de peau ; aux moindres fatigues elle avait des évanouissements prolongés.

Fernand, désolé, fatigué, ne savait plus que faire. Certes il n'oserait jamais la mettre dans la confidence de l'intrigue de Jeanne Maxens en un pareil moment ; ce serait surexciter encore la malade, qui avait besoin de tant de calme et de nulle émotion.

Germain lui serra la main.

« Tu as raison.

– Et moi, ne puis-je rien faire ? Conseille-moi.

– C'est trop délicat, mon pauvre ami, rien ne nous autorise à nous adresser à madame Maxens. »

Il fallait laisser aller les événements et renoncer à s'occuper du sort de la pauvre égarée.

Germain Durand quitta son ami, avec un souci de plus que lorsqu'il était entré, très inquiet de la manière dont tout cela pouvait finir.

XXV

« Tu connais la fameuse ballade de Burger, celle où les morts vont si vite :

Hourra ! hourra ! je vous invite
A ma noce... les morts vont vite...

- Oui. Eh bien ?
- C’est de là que lui vient son prénom de Lénore.
- Et l’autre nom ?
- D’Ancre.
- Lénore d’Ancre ! une noble ?
- Hum ! noblesse d’origine obscure.
- Comme le nom lui-même, appuya un mauvais plaisant.
- On la nomme aussi LA BARONNE.
- Lénore d’Ancre ! c’est gentil, ça sonne bien.
- Je ne pense pas qu’elle descende réellement des Concini et de ce pauvre diable de maréchal d’Ancre ; ce qu’il y a de certain, c’est qu’elle a été présentée sous ce nom dans un grand souper donné à la Maison-Dorée par son amant en titre, le gros baron allemand X***, celui qui est si riche !
- Et si laid ! fit un autre.
- Un vrai singe, c’est exact.
- Son amant en titre ! Il y en a donc d’autres ?
- S’il y en a ? J’en connais un, moi, dans la coulisse.
- Un cabotin ?
- Non, à la Bourse, un petit tripoteur suspect, placeur de valeurs implacables.

– Chut ! il est là. »

Fernand entra dans la salle de billard.

« Ah ! ça, de qui ou de quoi parlez-vous donc avec tant d'animation ? demanda-t-il en riant.

– D'une déesse, mon cher.

– De quel pays ?

– Ah voilà, personne ne le sait. »

C'était à l'un des lundis du sculpteur Vernel. Tandis que deux de ces messieurs faisaient une interminable partie, carambolant la rouge et la blanche sous la

lourde chaleur des becs de gaz, les autres, réunis en un groupe jaseur où l'on riait beaucoup, s'entretenaient de certaine beauté, récemment mise à la mode

dans le monde des viveurs, et qu'aucun d'eux n'avait encore vue.

« Si, moi, je l'ai aperçue dans une loge, l'autre soir, à la Renaissance, » dit Henri Tanz.

On se rapprocha de lui.

« Ah ! ah ! Qu'en dis-tu ?

– Fameuse ! assura-t-il avec un clappement de la langue.

– Comment est-elle ?

– Etonnante, par l'étrange contraste de ses yeux noirs, un noir d'enfer...

– D'encre ! interrompit surnoisement l'enragé d'à peu près.

– Silence donc !

– Du vrai velours, continua imperturbablement le peintre, et de ses cheveux dorés, de grosses torsades mouvementées.

– Peste ! s'écria Fernand, c'est tentant !

– Sans compter de merveilleuses épaules, satinées, blanches, et des bras superbes : un morceau de roi, mes chers amis !

– Ou de banquier, c'est plus moderne !

– Dire que c'est ce vilain Allemand !...

– Quel compte nous aurons un jour à régler avec eux ! »

La femme dont il était question faisait beaucoup parler d'elle depuis le mois de novembre seulement.

Il n'était bruit, dans la société particulière où l'on s'amuse, que de sa beauté, de ses diamants et de ses toilettes. Il n'y avait pas de souper chic sans elle, pas de partie excentrique chez ces messieurs du gilet en cœur, chez les chevaliers du Gardénia, chez les joyeux membres des différents clubs où les jeunes gens bien perdent l'argent lentement amassé par des parents économes, sans qu'elle en fût la reine, la présidente, l'indispensable condiment.

On ne jurait plus que par Lénore d'Ancre. Les journaux la citaient aux courses, au Tour du Lac, aux premières ; on lui consacrait des échos épicés. Enfin elle faisait tapage dans la haute gomme, éclipsant momentanément toutes ses rivales. Cela durerait sans doute encore un mois, deux mois, , peut-être trois, puis une autre la remplacerait dans ce Paris affamé de nouveautés en choses, en événements et en femmes. Pour l'instant, comme disaient les argotiers de la Bourse, Lénore d'Ancre faisait prime.

D'où lui venait ce nom étrange, baroque, composé d'allemand, d'italien et de franco-picard, – beaucoup l'ignoraient. Mais cela ne remontait pas plus haut, dans l'histoire galante, que le dernier automne ; la chronique scandaleuse des restaurants de nuit rattachait le baptême à certain souper mémorable, fait à cette époque par des gros bonnets de la Bourse, présidés par un baron allemand, aussi connu par sa richesse que par sa laideur. Elle avait troqué quelque nom plébéien et malsonnant contre ce nom retentissant, tout baigné du brûlant souvenir de la favorite de Marie de Médicis. Peut-être même dans l'origine se nommait-elle Léonora comme la Galigai, mais l'Allemand avait préféré Lénore en souvenir du poète saxon, et l'accouplement bizarre s'était ainsi fait.

On racontait sur elle un tas de choses plus ou moins vraies, et une sorte de légende l'entourait d'une auréole cancanière, où la vérité perçait çà et là sous l'amas des fantaisies mensongères.

On parlait, avec des clignements d'yeux et des sous-entendus équivoques, de la maison où elle demeurerait.

Au lieu de se faire donner, comme la plupart de ses pareilles, un hôtel aux Champs-Élysées ou dans les rues neuves du quartier Monceau, elle s'était fait acheter en toute propriété, à son nom, une maison de rapport (les méchantes langues assuraient qu'elle rapportait beaucoup et de bien des

façons !), une maison à quatre étages dont elle habitait le premier et dont elle louait le reste en meublé. Maison bizarre, interlope, sur laquelle couraient maints bruits peu flatteurs qu'on se contait tout bas à l'oreille, entre hommes, à la fin d'un bon repas !

Ah ! le banquier était distancé, et rudement, assuraient les perfides on-dit. Maintenant qu'il avait payé, on le faisait aller comme un toton ; il en voyait de toutes les manières et de toutes les couleurs. C'était une sorte de revanche que la fille prenait de la bassesse du contrat qui les liait, enrageant au fond d'avoir été forcée de se vendre à ce gorille, dont les attouchements lui répugnaient et lui soulevaient le cœur.

Quant à l'intérieur du logis, on en disait monts et merveilles : tentures partout, peluches, satins, broderies et bibelots à profusion.

Les passants en avaient déjà un léger aperçu, lorsqu'ils s'arrêtaient, un peu ébahis, devant l'étrange maison dressant en plein milieu de la rue Milton sa façade peinte en rose, une couleur fade comme un bonbon sucé ou une étoffe fanée, qui détonnait sur les plâtres blancs des maisons voisines.

Toutes les fenêtres étaient ornées de vitraux de couleur, et, quand une croisée s'entre-bâillait, un moment, on apercevait des draperies turques, des fragments de tapisseries, des dossiers de chaises Henri II, des coins de meubles Renaissance, un bric-à-brac cosmopolite d'allure inquiétante, avec sa senteur forte de harem qui semblait déborder jusque dans la rue, par le vestibule sombre, où brillait une suspension moyen âge. La porte, ouverte pendant la journée, laissait entrevoir le commencement d'un escalier de bois à lourde rampe trapue, dans le premier balustre duquel se plantait une de ces lanternes dorées qui flambent, à Venise, aux débarcadères de gondoles.

La nuit, tout était clos. Parfois, un jet de lumière passait entre les plis rouges d'un rideau mal joint, glissant sur le trottoir, semblant jaillir de quelque gueule de fournaise, au milieu de laquelle s'agitaient des ombres suspectes.

Comme bien d'autres, Fernand avait déjà entendu parler vaguement de la Baronne, mais pas de la manière précise et continue dont on en causait ce soir-là chez son beau-père. Malgré lui, il s'intéressait à cette conversation,

étonné par ce type de femme vicieuse et par les choses, un peu en dehors de l'habituel, qu'on en racontait.

Les cancans roulaient, chacun plaçant son mot, sa réflexion, son grain de sel ou de poivre, quand un nouveau venu, apercevant André Avrin qui entrait dans la salle de billard, s'écria :

« Mais vous avez sous la main l'homme qui vous renseignera le plus complètement sur la femme dont il s'agit.

– Qui donc ?

– M. André Avrin.

– Il vaudrait peut-être mieux s'en abstenir ! riposta assez vivement Germain Durand, avec un pli de contrariété au front.

– Et pourquoi, mon cher Germain ?

– C'est que ce garçon.....

– Oui, oui ; il te déplaît, nous le savons. Mais tu n'es pas forcé de lui parler. Hé ! Monsieur Avrin, arrivez donc, nous avons un petit renseignement à vous demander.

– Que désirez-vous, Messieurs ? » répondit André avec un sourire mielleux et un regard faux, car il se savait peu aimé de quelques-uns des artistes mêlés au groupe.

Germain, haussant les épaules, essaya d'entraîner Fernand ; mais celui-ci, amusé par les détails qu'on donnait, voulut rester.

« Voyons, Fernand, tu vas écouter les vantardises de ce monsieur !

– Bah ! mon cher, je n'en croirai que ce que je voudrai.

– Ce n'est pas bien nécessaire.

– Mais si, cette femme est très curieuse.

– Alors, restons ! » soupira Germain, qui secoua la tête, prévoyant ce que le coulissier bellâtre allait dire.

« Vous connaissez cette fameuse Lénore d'Ancre, à ce qu'on assure, fit un des jeunes gens.

– Un peu, Messieurs ! dit André, s'inclinant d'un air légèrement embarrassé, malgré son aplomb accoutumé, et en frisant cependant sa moustache avec fatuité.

– Il est, au mieux avec elle ! souffla Henri Tanz à Gaston Lambelle.

– Ah ! bah ! le concurrent de l'Allemand !

- L’amant de cœur de la Baronne.
- Elle se dédommage de la laideur du banquier ! Au moins celui-ci est fort beau garçon.
- On dit même qu’il est plus que l’amant de cœur, chuchota le peintre.
- Hum ! Pas propre, alors !
- Trop beau pour n’en pas tirer parti.
- Je ne demanderai pas à lier connaissance. »

Celui qui interrogeait André, continua :

« On m’a même raconté que vous faisiez partie d fameux souper où elle a changé son nom...

- D’Hélène en Lénore, oui, Monsieur. »

Fernand pâlit et fit, dans son coin, un geste comme pour parler, interrompre le causeur.

Germain lui serra le bras :

« Tu aurais mieux fait de ne pas rester.

- C’est donc bien elle ?

- Oui ! répondit sèchement Durand.

- Mais, cette chevelure d’or ?...

- Chevelure teinte. »

Fernand, les lèvres blêmies, l’œil sombre, regardait André avec une amertume involontaire. Elle ! avec ce garçon-là ! Il ne savait ce qui l’emportait en lui de la douleur ou du dégoût.

Germain l’examinait du coin de l’œil, un peu inquiet, mais se disant qu’après tout il valait mieux que cette révélation eût eu lieu. Peut-être achèverait-elle de détacher le dessinateur de ce souvenir persistant, qui revenait le torturer après un repos d’une année et demie.

Fernand posa sa main sur l’épaule de Germain :

« Je ne t’avais pas dit, mon cher ami, qu’au mois d’août je l’avais rencontrée.

- Ah ! ah ! J’aurais dû m’en douter : c’était toute ma crainte.

- Oui, un matin, au bois de Boulogne.

- Tu étais avec ta femme ? »

Le jeune artiste fit un signe affirmatif.

« Eh bien ?

– Je voulais t’en parler, t’interroger sur elle : je n’ai pas osé.

– Tiens ! tiens !

– Tu aurais sans doute pris cela pour un retour.

– Dame !

– Non, mon cher, un peu de curiosité, voilà tout.

– Mauvaise curiosité ! affirma Germain.

– Ah ! si ma femme n’était pas devenue ce qu’elle est maintenant, je n’y aurais jamais songé, je te jure. Ce damné souvenir était loin, bien loin, et j’aurais pu la rencontrer cent fois, sans seulement me retourner, sans me soucier d’elle !

– Fernand, peux-tu parler ainsi ?

– Que veux-tu ? L’avenir me paraît si lugubre dans ces conditions-là, que j’en arrive à regretter le passé !

– Ingrat et oublieux !

– Peut-être ! Je souffre, voilà. – Hélène m’est apparue pendant cette souffrance, et, au lieu de détourner la tête, je l’ai regardée, je me suis souvenu : c’étaient toujours les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux de flamme, tout ce qui, durant cinq années, m’a séduit, ensorcelé !...

– Torturé aussi, car tu as souvent souffert avec cette terrible femme, souviens-t’en !

– Aujourd’hui je ne songe qu’à la tristesse présente.

– Allons ! allons ! Ne faiblis pas ! – La femme que tu as aimée n’existe plus : Hélène n’est plus Hélène ! Ce joli monsieur, son amant, son souteneur, pour lui donner le nom qu’il mérite, vient de te l’apprendre. C’est Lénore d’Ancre, la grande courtisane, la femme à la mode, la princesse des cabinets particuliers ! – Plus elle a monté de cette façon, plus elle est descendue bas du côté de l’estime et de l’honneur.

– Germain, tu me fais du mal !

– En la dépoétisant à tes yeux aveuglés ? Ah ! non, par exemple. Je te rends service, un fier service, dont tu me remercieras un jour. Ne faiblis pas, te dis-je. Résiste à ce retour vers la boue. Dis-toi que cette Lénore est la maîtresse de ce coulissier véreux, de cet André Avrin, être suspect et louche, capable de tous les métiers, de toutes les infamies et que je dévoilerai comme il le mérite. Pense à ta femme, à ta chère femme, qui est toute ta

joie, tout ton bonheur, et qui t'aime, je t'assure, même à travers ses nerfs malades !

– Tu sais que je souffre, mon cher Germain.

– Et elle ! crois-tu donc qu'elle ne souffre pas de cet état terrible ? Crois-tu donc que les maladies de nerfs ne soient pas plus douloureuses pour ceux qui les subissent que pour leur entourage ? Ne t'y trompe pas, mon ami, et ne va pas abandonner ta pauvre petite femme, au moment même où elle a le plus besoin de toi, de tes soins, de ton dévouement de tous les instants. »

Pendant quelques moments, Germain Durand continua à parler à son ami sur ce ton vigoureux et honnête, combattant avec une indignation puissante et une énergie emportée la faiblesse du pauvre garçon, qu'il voyait près de succomber et de retourner, comme le chien de l'Écriture, à son vomissement.

Très ému, Fernand lui serra les mains sans aucun ressentiment de cette véhémence sortie ; calmé, il se sentait au contraire le cœur et l'âme raffermis par cette chaude et loyale affection qui ne craignait pas d'entrer en lutte avec sa coupable faiblesse.

« Va, Fernand ; ne te prépare pas d'éternels et cuisants regrets, d'inutiles remords, en revoyant cette femme, une créature sans cœur, infâme, que je clouerais dans mon livre, comme au pilori, pour l'édification de tous les honnêtes gens. »

Dans le groupe à côté, on continuait à questionner avidement André Avrin sur Lénore d'Ancre.

Ravi de son succès, il racontait en détail le souper, auquel il avait eu l'honneur de prendre part, sans paraître comprendre tout ce qu'il y avait de vil dans sa présence à cette fête où sa maîtresse se vendait au banquier allemand et devenait LA BARONNE.

Avec un rire béat, il disait que le gros richard, en partant fièrement, Lénore au bras, lui répétait ces mots que tous les convives, plus ou moins gris, reprenaient en chœur :

Hourra ! hourra ! Je vous invite
A ma noce... les morts vont vite...

« Regarde cet être ignoble ! dit Germain, montrant le fat à son ami, et rougis d'avoir eu l'idée de lui succéder !

– Oh ! mon cher Germain, tu nous sauves, ma femme et moi : j'étais fou ! »

Tous deux allèrent rejoindre dans le salon les dames réunies autour du piano, où l'une d'elles déchiffrait une opérette nouvelle.

André Avrin, encore tout souriant, avait échangé un regard avec Jeanne Maxens. Personne ne s'occupait d'eux ; la jeune femme, en réponse à la muette interrogation du coulissier, baissa affirmativement la tête. Elle acceptait. Tout était perdu.

Une joie brutale flamba dans les prunelles du bellâtre, qui battit à plusieurs reprises des paupières, un peu étourdi de son succès. Il se rapprocha de madame Maxens, et, en ayant l'air de lui parler de choses indifférentes, lui glissa ces mots :

« Samedi, à quatre heures, une voiture vous attendra à l'angle de la rue Blanche et du boulevard de Clichy. »

Germain Durand venait de sauver le bonheur de son ami Fernand, mais il n'avait pu protéger Jeanne Maxens.

XXVI

« Enfin te voilà, coureur !

– Oh ! fit André d'un air comiquement modeste. Si on peut dire !

– Dame, on ne te voit plus depuis quelque temps.

– Je suis occupé.

– Quelque amourette en train ; pas vrai, débauché ? »

Très fat, le beau garçon eut un rire lâche et plat, en regardant en dessous son interlocutrice.

« Allons ! ne fais pas le chien couchant ! Tu sais bien qu'entre nous ça ne tire pas à conséquence.

– Tu es si gentille.

– A condition de tout se raconter. »

Elle passa sensuellement sa langue sur ses lèvres rouges un peu sèches.

« Je ne cache rien, Lénore.

– Hein ! c'est une grande dame, cette fois ?

– Heu ! heu !

– Une boutiquière ? une commerçante ?

– Une bourgeoise.

– Ah ! ah ! Jolie ?

– Pas tant que toi, jalouse !

– Que tu es bête, mon pauvre ami. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, là, sincèrement ! Est-ce que je ne sais pas que tu me reviens toujours ? est-ce que je ne te tiens pas ? Ne fais donc pas de manières : avec moi tu perdrais ton temps. Donc elle est jolie.

– – Assez.

– Tant mieux pour toi ; tu as plus de chance que moi avec mon affreux Allemand. Mais où en es-tu ?

– Ah ! voilà !

– Ça ne va pas ? fit-elle avec une insinuation grossière.

– Ça ira, appuya-t-il nettement.

– A la bonne heure. Plus il y en a et plus je suis contente : je les hais ces femmes ! »

Une lueur brilla dans l'œil noir.

« J'aurai même besoin de toi.

– Tant que tu voudras. Mais, en attendant, parlons de nos affaires, veux-tu ? Où en sommes-nous ?

– Ça marche très bien.

– Alors, viens t'asseoir là et causons. »

Durant une heure on eût pu se croire dans le cabinet d'un agent de change ; il ne fut question que de valeurs achetées ou vendues, d'opérations à terme et au comptant, de liquidation, de reports, de primes, de dont-dix ou de dont-cinq, tout le galimatias triple dont retentissent la Bourse et ses alentours de midi à trois heures, et qui sert à faire ou à défaire les fortunes.

Nulles femmes ne se mettent plus rapidement au courant de cette langue baroque et de ce mécanisme bizarre que celles de la catégorie de Lénore d'Ancre. Entre son gros banquier qui l'entretenait et son amant de cœur qui tripotait pour elle, celle-ci avait promptement compris l'immense et productif parti qu'elle pouvait tirer de la Bourse et de l'agio, pour se faire une fortune indépendante, une fortune à part, qui l'empêchât plus tard, à l'heure des rides et de la retraite, d'avoir besoin de recourir aux uns ou aux autres.

En changeant de peau, Hélène Beurot avait acquis de la prévoyance : elle thésaurisait.

« Bien ! tout ça roule à ravir ! » termina-t-elle, après avoir aligné une dernière colonne de chiffres sur un petit carnet. « Maintenant, passons à la partie commerciale. »

André eut un rire douteux :

« De ce côté, nous n'avons pas non plus à nous plaindre. J'ai fait le relevé de nos principales boutiques : les chiffres sont coquets ! »

Tirant de sa poche de poitrine un joli calepin à angles d'argent, il le montra à sa compagne. Celle-ci le parcourut de l'œil avec des mouvements de tête approbatifs.

« En effet : rue Le Peletier, la librairie ; chaussée d'Antin, les curiosités ; Passage de l'Opéra, la papeterie ; rue Lafayette, les gants. Tout cela me semble satisfaisant.

– Dame, ma chère, c'est le bon moment. On a froid, on entre se chauffer un instant et on fait un bout de causerie. La demoiselle est avenante, ensorcelante : ça y est, autant dans la caisse ! »

Son rire sonna grossièrement, effrontément.

« Alors ta ronde est terminée : tu as vu les livres de ces dames ?

– Dans nos douze succursales, et pas un centime d'erreur. Du reste, nos inspecteurs avaient vérifié.

– Hein ! Quelle idée nous avons eue là ! affirma Lénore.

– Tu as bien fait de m'écouter. Sans moi tu serais encore dans ta rue du Faubourg-Poissonnière, à travailler pour ton compte.

– Au lieu que maintenant ce sont les autres qui travaillent pour moi. »

Cyniquement, sans honte, ces deux êtres, que le hasard avait réunis et qui étaient si bien faits pour se comprendre, si bien créés pour se compléter, s'applaudissaient d'avoir centralisé, presque monopolisé ce honteux commerce de boutiques tenues par des filles, commerce qui s'étend peu à peu et gagne de quartier en quartier, comme une plaie immonde et contagieuse, sous toutes les formes, sous tous les aspects.

Quel est le Parisien qui ne connaît pas ces librairies, ces magasins de curiosités, ces ganteries, ces parfumeries, ces maroquinerie, d'apparence inoffensive, où se voient exactement les mêmes objets que dans les magasins analogues ! Certes il est impossible au passant non prévenu de se méfier : rien ne dénonce ouvertement l'infamie.

Mais, dès qu'on s'approche, on remarque quelques détails étranges, des rideaux entre-bâillés d'une manière anormale et à travers lesquels guette un œil de femme, œil bleu, œil noir, toujours également provocant, quêté, lascif. Dans d'autres, un store à demi baissé emplit l'intérieur d'une ombre propice, du demi-jour d'alcôve qui cache les rougeurs et atténue les hontes.

Presque toujours la porte est entr'ouverte. Le passant n'a qu'à se glisser ; facile est la descente dans ces bouges galants, dont certains quartiers sont infestés, surtout les plus riches, les plus opulents, ceux qui avoisinent les grands boulevards.

La gangrène s'étale tous les jours un peu plus, menaçant de pourrir tout Paris, avec une sournoiserie terrible qui aggrave encore le danger. Aussi n'est-il pas trop tôt pour pousser le cri d'alarme et appeler instamment l'attention de nos législateurs sur ces sourdes menaces de décomposition prochaine. Si rien ne vient arrêter le monstrueux ulcère dans sa marche, il y aura avant peu péril pour la société, et la capitale deviendra inhabitable pour les honnêtes gens.

Bientôt Paris pourra compter, parmi les voies scélérates, ses rues les plus brillantes, les plus belles, tellement elles seront encombrées de ces antres suspects. Bientôt nos mères, nos sœurs et nos femmes devront éviter de se risquer dans certaines rues sous peine de n'en plus sortir que déshonorées, si elles ont eu l'imprudence d'entrer dans quelque'une de ces boutiques de honte. Bientôt l'homme qui se respecte devra ne plus y passer de jour, de peur d'encourir les soupçons qui s'attaquent à ceux qui s'aventurent dans la fameuse rue Napolitaine de suspecte renommée ou les ruelles à matelots de quelques ports de mer.

En effet, échappant à tout contrôle, ayant toutes les allures des commerces les moins suspects, ces magasins ignobles propagent l'hypocrisie du vice, en offrant un piège inattendu et d'autant plus dangereux aux individus qui ignorent les mille ruses de la débauche parisienne. Cette spéculation sur la méprise possible des gens les mieux intentionnés est une des hontes de notre société moderne, et ne devrait pas être supportée dans une ville jalouse de sa dignité et de sa bonne tenue.

A quel galant homme n'est-il pas arrivé de se fourvoyer, de la meilleure foi du monde, dans un de ces retraits habituels du libertinage et d'en sortir immédiatement, confus de son erreur, tout honteux, avec la crainte affreuse d'avoir pu être aperçu et l'arrière-pensée d'être injustement accusé !

Mais, chose plus douloureuse, ce qui arrive à l'homme peut arriver plus facilement encore à la femme et les conséquences en devenir terribles. Quelle honnête mère de famille, ne soupçonnant même pas l'existence de

pareilles ignominies, ne peut entrer dans quelque'une de ces fameuses boutiques pour y faire des achats ? Les exemples de pareil fait abondent et se renouvellent tous les jours. Que des personnes malintentionnées la voient sortir de là, qu'ils en tirent des conclusions déshonorantes pour elle et pour son mari, que la calomnie fasse son chemin ! Les conséquences acquièrent alors une gravité exceptionnelle.

Attendra-t-on quelque fabuleux scandale, quelque sanglant drame de famille, pour s'émouvoir d'un tel état de choses et mettre une barrière à cet envahissement ?

C'est un commerce ignoble, de toute heure, aussi actif dans la journée que dans la soirée. Presque toutes les rues connues, presque tous les passages en vogue portent au flanc cette triste maladie, cette officine d'amour vénal et de répugnante débauche, et il faudra impitoyablement promener le fer rouge sur toute cette pourriture, le jour désiré où l'on voudra assainir et désinfecter Paris.

André Avrin, en apprenant qu'Hélène Beurot tenait un de ces établissements, n'avait nullement rougi de l'ignoble profession de sa maîtresse. Au contraire, il n'avait songé qu'à en tirer parti.

A force de chercher, tous les deux, il leur était venu la pensée grandiose d'exploiter la chose sur une vaste échelle, en devenant propriétaires d'un certain nombre de ces boutiques, d'y placer des personnes de confiance, tenues par le versement d'un cautionnement, et de se faire un revenu fixe de toutes ces locations. Dans ses amies, dans ses connaissances, Hélène assurait pouvoir trouver des gérantes fort convenables ; quant aux jolies filles destinées à servir d'amorces, d'appeaux à la débauche parisienne, il n'y avait pas besoin de chercher beaucoup pour trouver de quoi remplir tous les établissements qu'on ouvrirait.

Ce fut André qui avança la première somme, un gain de bourse, et Hélène s'occupa de la partie matérielle de l'affaire. Ils eurent ainsi une douzaine de magasins dans les endroits les plus achalandés, les plus passants, et dont nul ne les sût propriétaires. André, très amusé, faisait lui-même une sorte d'inspection mensuelle, et des hommes raisonnablement payés exerçaient une surveillance occulte, destinée à empêcher les fraudes. C'était correct et infâme ! Désormais cela devenait un véritable négoce, d'un rapport assuré ;

Lénore d'Ancre tenait en gros ce que d'autres détaillaient, et pouvait se classer parmi les grandes négociantes, comme si elle eût fait commerce de marchandise honorable.

Ses nerfs, tout son passé, la jetaient dans ce bas-fond ; un plaisir bestial, maladif, nymphomane, la roulait dans cette boue où elle se vautrait, avec la haine jalouse de tout ce qui était honnête et élevé, une joie basse à voir les autres tomber dans l'ignominie où elle s'était plongée volontairement.

La bouffée de chaleur sensuelle qui l'avait jetée dans les bras d'André fut donc l'origine de sa fortune. Entre eux le pacte d'amour se changea rapidement en un traité d'association, où tous deux convinrent de ne jamais entraver leur avenir et de vivre aussi libres que s'ils n'étaient pas amant et maîtresse.

André fut ravi de ces conventions qui lui permettaient de satisfaire les nombreux caprices, dont il était coutumier, de courir à droite et à gauche sans être astreint à aucune fidélité. En revanche il laissait Hélène absolument libre de ses pas et gestes, sans nulle jalousie, sans scènes qui eussent été ridicules entre deux êtres pareillement vils. Alors elle n'eut plus, comme du temps de Fernand, de ces fugues soudaines vers les plaisirs sales, de ces échappées dans la boue, de ces besoins de vice ordurier : pour cela, André Avrin lui suffisait. Au contraire, elle rechercha la société des jeunes gens riches, des hommes distingués ; elle sentit la nécessité des liaisons utiles.

Ce fut André qui lui conseilla de changer son nom trop commun d'Hélène en un nom plus ronflant. Il trouva celui de Léonora d'Ancre, sonore, d'une belle allure, allant à merveille avec ses yeux et ses cheveux noirs, sa beauté méridionale, italienne.

Justement Hélène, par un de ces caprices de femmes qui les empêchent de se contenter de l'œuvre de la nature, venait de se faire teindre en blond, ce blond roux aux reflets de cuivre et d'or, dont le goût a été apporté en France par les Américaines et les Anglaises. Léonora n'allait plus du tout avec cette nouvelle chevelure. Le fameux souper de la Maison Dorée, souper donné par le banquier allemand pour célébrer les débuts de sa liaison avec la belle fille, fut témoin du changement de Léonora en Lénore. Ce qu'il y avait de particulièrement malpropre dans cette histoire, c'est que,

non seulement André Avrin assistait à la fête, mais que le banquier avait fait la connaissance d'Hélène par son entremise.

A partir de ce moment, elle avait été entièrement lancée par ce riche et puissant amant qui, cédant à toutes ses fantaisies, lui avait acheté la maison de la rue Milton, ainsi que le luxueux et pittoresque ameublement la décorant du haut en bas. Puis un ami l'ayant un jour appelée *la Baronne*, en faisant allusion au baron allemand, le nom lui en resta comme sobriquet.

Au milieu de cette vie ardente, l'ancienne maîtresse de Fernand n'avait plus gardé pour le dessinateur qu'un souvenir un peu attendri et même reconnaissant. Après tout, c'était lui qui lui avait porté bonheur avec le joli magasin de modes du Faubourg-Poissonnière.

Dans le premier mouvement de colère, de douleur même, elle avait pu lui en vouloir, l'accabler de reproches et d'injures ; maintenant, elle reconnaissait volontiers qu'il s'était conduit en galant homme et qu'il avait toujours été le meilleur des amants.

Mais baste ! le passé était loin, oublié, perdu dans la nuit des temps ! La preuve, c'est qu'elle l'avait parfaitement vu au bois de Boulogne, en compagnie de sa femme, et que, si elle s'était sauvée avec tant de rapidité, c'était justement en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour elle. S'il croyait qu'elle lui en avait longtemps voulu, il se trompait fameusement ; elle ne songeait pas plus à lui qu'à ce grand nigaud de Germain, qui lui avait fait l'affront de repousser ses avances rue du Faubourg-Poissonnière.

Tout cela, parce qu'au fond, bien au fond d'elle, il y avait ce reste de bonasserie qui sommeille dans quelque coin secret des cœurs de filles, toutes tombées, toutes éhontées qu'elles sont !

Par exemple, quant à avoir conservé pour Fernand quelque chose ? « Pas ça, ma chère, pas ça ! » faisait-elle en claquant l'ongle de son pouce sous ses dents de devant, lorsqu'elle en parlait parfois à d'anciennes amies. « On dirait vraiment que je ne l'ai jamais connu, jamais aimé ; il serait là que ça ne me ferait pas plus que de voir un inconnu. C'est drôle ! » s'écriait-elle.

Non, ce n'était pas drôle ; c'est que réellement l'amour n'avait pas été pour beaucoup dans sa longue liaison avec Fernand. Ce qui dominait alors sans qu'elle se l'avouât, sans qu'elle en eut peut-être sincèrement conscience, c'était la vanité et une certaine satisfaction voluptueuse.

Comme l'avait si bien compris Germain Durand, Hélène, l'Hélène d'autrefois, était surtout fière du renom de son amant, de cette signature tracée dans les grands journaux illustrés au bas de dessins dont tout le monde parlait, de cette réputation naissante qui faisait retourner les gens dans la rue, ou dans les couloirs d'un théâtre à quelque première, pour voir Fernand Rénal, le dessinateur à la mode, le peintre des Parisiens par excellence. De plus il était joli garçon, cela flatte toujours une femme, même une femme sans amour.

Ainsi, de ce côté, nul danger à redouter. Fernand se se serait-il laissé aller à la honteuse faiblesse de revenir à elle, elle l'aurait reçu comme un ami, traité en camarade, rien de plus. A moins que, sous une influence passagère et bête, elle n'eût eu l'envie brutale de le faire succomber pour le plaisir stérile de lui faire tromper sa femme.

Telle était Hélène Beurot depuis sa transformation en Lénore d'Ancre.

La maison, dont elle occupait le premier étage, était bien, telle qu'on l'avait décrite à la soirée des Vernel, une sorte de caravansérail, tenant du bazar, du harem et de la boutique de bric-à-brac.

André Avrin lui avait habilement persuadé de se meubler ainsi pour piquer encore davantage cette curiosité badaude de Paris, que toute apparence inaccoutumée irrite, prolonge et fait durer plus que les choses ordinaires. C'était lui aussi qui lui avait conseillé d'utiliser les autres appartements en les meublant de la même manière et en les louant par chambres simples ou accouplées, soit qu'on voulût y demeurer tout à fait, soit qu'on ne désirât s'en servir que passagèrement. Ainsi, les unes devenaient de véritables nids d'adultères, et les autres étaient généralement louées à des femmes seules.

Du haut en bas cette maison, maquillée comme une fille, servait à la vente d'amour : vente d'amour aux hommes mariés, aux jeunes gens, aux vieillards, vente d'amour à tous !

Il semblait qu'il s'en élevât une senteur troublante et malsaine, une odeur de femme et de chair parfumée, comme dans les grands bazars d'Orient, où l'on vend les belles esclaves de Circassie et de Nubie. Là l'homme marié venait chercher une nuit d'amour prohibé. Là, une femme mariée pouvait retrouver l'amant rencontré dans les salons mondains. Là se rendaient

l'actrice, en quête de quelqu'un pour payer un billet ; la petite bourgeoise corrompue, avide de continuer un luxe que le mari ne pouvait fournir ; la femme à la mode, aperçue et désirée par quelque étranger de passage dans la capitale. Les murs étaient muets, les tentures sourdes et aveugles. Rien n'en devait jamais transpirer au dehors.

La pièce, où Lénore avait reçu André Avrin pour l'entretenir de leurs petites affaires intimes, était tendue d'une étoffe de bourre de soie bleue à reflets d'argent, rideaux et portières semblables. Tout autour courait un large divan turc aux merveilleux dessins ; le parquet s'enfouissait sous un tapis de Smyrne de haute laine, et, du plafond formé par une seule glace immense, tombait un lustre en verre de Venise, pareil aux appliques collées de chaque côté de la cheminée.

Sous l'or rouge de sa chevelure négligemment tordue, elle avait peut-être un attrait plus férocement sensuel qu'avec ses cheveux noirs d'autrefois. La pourpre de ses lèvres paraissait plus sanglante, avivée par la morsure de ses dents blanches et par le fréquent passage de sa langue, leur rendant de temps en temps l'humidité qui leur manquait pour devenir plus souples, plus gonflées de baisers sensuels.

Sa poitrine s'était un peu développée, menaçant de trop grossir, mais n'ayant encore qu'une opulence pleine de séduction. L'œil noir avait redoublé de langoureuse vivacité par le contraste du ton fauve des cheveux, et il avait acquis une expression plus étrange, plus inquiétante ; sa flamme plongeait dans les yeux comme une sonde ; il roulait, voluptueux, soupesant d'un trait la valeur d'un homme ainsi que la main soupèse une bourse. Il y avait de la marchande dans cet œil de velours, quêteur et rusé, qui attirait et inspectait en même temps, tout en paraissant se livrer. C'était bien la créature qu'il fallait à cette dangereuse maison, à ce commerce de chair et de plaisir, à ce raffinement savamment mystérieux de la débauche.

André lui avait passé un bras autour de la ceinture, et, la tête sur l'épaule du jeune homme, elle entr'ouvrait tendrement les lèvres pour mieux recevoir ses baisers.

« Ainsi, ma chérie, c'est entendu ?

– Pour ta bourgeoise, hein ?

– Oui, pour ma bourgeoise, comme tu dis.

– La chambre persane du troisième.
– Justement.
– Elle est donc blonde, ta conquête ?
– Comment cela ?
– Pas de finasseries, André ! Tu sais ce que tu fais en me demandant la chambre tendue de vert.
– Que tu es bien femme, Lénore !
– Blonde, comme moi ? »
– Elle se redressa un peu, montrant ses torsades qui flamboyaient sous les bougies du lustre.
« Non, pas comme toi, ma belle Vénitienne !
– Blond cendré ?
– Peut-être ; je ne sais trop.
– Ta ta ta, tu ne me feras pas croire.
– Mais tu es donc jalouse, ce soir ? s'exclama d'un air ennuyé et piteux le jeune homme.
– Bête ! c'est pour savoir, ajouta Lénore avec un regard de sensuelle entente.
– – Tu aimes les détails ; oui, je n'ai pas oublié.
– Allons donc ! fit-elle, encourageant son vice.
– Chérie, je ne peux pas t'en donner avant. Il ricana, amusé de cette idée de sa maîtresse.
– Eh bien ! soit ! après ! Ce soir ne songeons qu'à nous.
– Tu me donneras la clef.
– Tu la prendras toi-même dans le tiroir de mon armoire. Chambre persane, une petite clef de cuivre ouvragé. Elle est facile à reconnaître, va !
– Bien. Merci, Lénore : à charge de revanche. »
Il se leva.
« Tu t'en vas ? demanda-t-elle.
– Le baron... ?
– Pas aujourd'hui, nigaud ; les jours pairs seulement. Oh ! il est mis au pas, je t'en réponds, et il marche fameusement.
– Alors, aujourd'hui... !
– Jour impair ! Tout à la joie. Ah ! ah ! ah ! chantonna-t-elle.

– C’est différent, je reste. »

L’infâme marché était conclu, et l’imprudente Jeanne Maxens, ayant promis, allait se livrer follement à ce couple de trafiqueurs de vertu et d’honneur de femmes.

XXVII

« Tiens ! c'est gentil ce que tu fais là, Fernand. »

Coquettement penchée par-dessus l'épaule de son mari qui dessinait, Alice, en joli déshabillé du matin, était venue le surprendre dans la pièce où il travaillait.

« C'est toi, mignonne ! Ah ! la bonne surprise ! » s'écria le jeune homme, un doux éclair de joie dans les yeux.

Il se retournait, s'apprêtant à déposer son crayon, mais sa femme l'obligea à le reprendre.

« Non, continue, mon chéri.

– C'est le sujet qui t'intéresse ? dit en souriant Fernand.

– Vilain moqueur !

– Dame ! une maman qui contemple son baby dormant dans un berceau : ça émeut toutes les jeunes femmes, même celles qui n'ont pas d'enfant. »

Il réprima un léger soupir et se remit à la besogne. Alice, derrière lui, souriait discrètement, sans se montrer. Elle reprit d'un ton qu'elle essaya de rendre indifférent :

« Pour quel journal fais-tu ça ? »

– Pour l'*Illustration*.

– Et c'est intitulé ?

– « Le Nid ».

– Ah ! »

Cet Ah ! avait une intonation singulière qui fit relever la tête au travailleur. De côté il regardait la jeune femme. De ses deux mains fines et douces elle lui remit le visage en face de son dessin.

« Chéri, ne me regarde pas. Reste comme cela, sans bouger, sinon je n'oserai pas parler.

– Tu n'oseras pas. Ah çà, qu'y a-t-il donc ? »

Cette fois, Fernand s'était à demi levé.

« Non, non, grand chéri, rassieds toi, sinon je me sauve.

– Allons ! dit-il en obéissant avec une résignation comique. Dépêche-toi, ou je vais être inquiet.

– Oh ! curieux, que c'est laid de résister ainsi.

– J'écoute, Madame ! fit-il se composant un air solennel.

– Je commence, mais n'écoute pas trop, n'est-ce pas ?

– Comment donc ?

– Travaille tout bonnement.

– Va, petit bébé, je fais le nez de ma bonne femme, c'est sérieux ça ! »

Il posa la pointe du crayon sur le papier.

« C'est que c'est joliment embarrassant.

– Bah ! Figure-toi que je n'y suis pas.

– Eh bien ! Il y a deux mois, je ne t'aurais rien dit.

– Hé ! c'est ce que tu as fait, m'est avis ?

– Pas d'interruptions, Monsieur, ou vous ne saurez rien et vous serez bien attrapé.

– Je suis muet comme une carpe.

– Voilà : avant d'être sûre, oh ! mais, sûre, sûre, je ne voulais pas en parler, tandis que maintenant. » Fernand, tout tremblant d'une émotion inconnue, lâcha malgré lui le crayon et, se retournant, enlaça tendrement la taille de la jeune femme :

« Oh ! mignonne adorée, est-ce possible ? »

Elle rapprocha ses lèvres de son oreille, avec une jolie rougeur rose qui colorait son front et ses joues. Le dessinateur rayonnait, le cœur gonflé d'une joie immense et subitement ses yeux s'étaient mouillés.

« Chère, chère femme ! Nous serons trois maintenant. »

Elle fit signe que oui, d'un mouvement de tête.

« Ta mère le sait ?

– Dame ! elle était dans le secret, tout naturellement, depuis le commencement, mais elle n'a dû annoncer que ce matin à papa qu'il serait

bientôt grand'père.

– Alors il y a deux mois !

– Oui : dans sept mois nous serons papa et maman.

– Chérie aimée !

– Ce sera gentil, hein ? ajouta la jeune femme en battant des mains.

– Comme dans mon dessin, remarqua Fernand.

– Aussi, tu vois ma toilette.

– Un déshabillé exquis.

– Oui, grand chéri, avec une ceinture large, large ! Elle étendait les bras autour de sa taille d'un geste tendrement arrondi.

– Oh ! il sera à l'aise, le petit monsieur.

– Ou la petite dame ! on ne sait pas.

– Qu'importe ! Il sera toujours le bienvenu, le mignon, nous désirions tant en avoir !

– Et nous avons assez attendu ? »

Le teint animé, ayant déjà un certain alanguissement des gestes et de tout le corps, dans ce gracieux apprentissage de mère qu'elle était en train de faire, Alice se mit à parler de la layette qu'elle voulait tailler et coudre elle-même, personne autre n'y mettrait la main ! Elle avait tout son temps, puisqu'à présent il faudrait éviter les fatigues, les promenades trop longues, les courses à cheval.

« Hein ! plus de grand galop ! observa Fernand.

– Non, par exemple ! Ce temps-là est passé.

– Ainsi tu es heureuse, ma mignonne.

– Oh ! oui, Fernand, et il me semble que je ne serai plus jamais, jamais malade. Ces vilains nerfs qui me faisaient tant souffrir, tu sais ?

– Eh bien ?

– On dirait que je n'en ai plus, mais plus du tout. Et puis ça pourrait lui faire mal !

– Certes.

– Enfin je serais absolument contente, si je n'avais une inquiétude dont je ne puis parvenir à me débarrasser.

– Laquelle, mon amour ?

– Je suis si tourmentée de ma pauvre Jeanne !

– Madame Maxens ?

– Depuis quelque temps elle est changée, changée, tellement que je ne la reconnais plus : on dirait une autre femme. Elle n'est jamais à la conversation, sans cesse préoccupée. Ah ! j'ai vu ça tout de suite à un petit pli qui lui traverse le front, par moments ; je lui ai demandé si elle souffrait ; elle m'a répondu négativement d'un air ennuyé. Je ne sais vraiment pas ce qu'elle a. Autrefois elle était si gaie, si causante, si en dehors ! Maintenant elle ne dit plus rien, la tête constamment dans les nuages.

– Allons ! reprit Fernand un peu assombri par ces remarques de sa femme. Ne t'inquiète pas ainsi, à présent moins que jamais ! Repose cette petite tête à folles imaginations et ne pense plus qu'au grand bonheur qui nous est réservé. »

Depuis deux mois environ Fernand Rénal avait, en effet, remarqué un changement dans le caractère de sa femme, sans trop savoir à quoi l'attribuer. Durant les premières semaines la modification ne s'indiquant que par une sauvagerie extraordinaire et une rage de claustration entêtée, il ne put nullement s'en féliciter comme d'un indice de mieux, et crut au contraire à une aggravation. De là ses plaintes si amères à son ami Germain Durand.

Mais, ces jours derniers, il avait bien été obligé de constater une sorte de calme général, d'apaisement progressif dans ces pauvres nerfs autrefois si secoués et si houleux, et il commençait à espérer beaucoup, quand Alice vint lui faire la charmante révélation, vainement espérée depuis si longtemps.

Il lui sembla qu'il était marié de la veille. Tout était oublié, tout s'effaçait dans le passé devant cette promesse de bonheur : c'était un renouveau qui ne devait plus finir. Enfin, mieux que les sages conseils de l'ami Germain, mieux que les mépris et les dégoûts, c'était l'événement le plus propre à chasser à jamais du cerveau du jeune mari le trouble dangereux, qu'y remuait le ressouvenir de la folle fille d'amour qui avait été sa maîtresse.

Entre lui et sa chère femme, si aimée toujours en dépit de tout, c'était le lien le plus fort, celui qui achève de former la famille, celui qui complète l'union. Seul vivace et éternel, plus puissant que les amours, plus solide que

les passions, c'était l'adorable et pur amour de l'enfant, ce sang de notre sang, cette chair de notre chair.

– Il n'était donc pas étonnant que cette joie subite, presque inespérée, après dix mois de mariage infructueux, fût une impression profonde et définitive sur l'esprit nerveux et tourmenté d'idéal de la jeune femme. Il lui sembla qu'un voile s'écartait soudain de ses yeux ; que l'indécis de ses rêves, prenant un corps, s'effaçait pour toujours devant cette palpitante et émouvante réalité. Tout ennui, toute mélancolie étaient à jamais chassés par ce radieux avenir.

Sous cette influence régénératrice et fortifiante, elle arriva même à surmonter les ressauts et les caprices de ses nerfs dans la crainte de porter quelque atteinte ignorée à la vie, à la santé du petit être qui tremblait dans son sein. C'était réellement la fin de la maladie, qui n'existerait plus, une fois l'enfant venu au monde, et disparaîtrait, transformée en amour maternel.

Fernand le comprit si bien qu'il ne voulut pas qu'une préoccupation étrangère vînt assombrir cette grande joie et qu'il recula de nouveau devant la révélation à sa femme du sombre et menaçant secret que Germain lui avait confié, relativement à madame Maxens.

Du reste, il était trop tard. Pendant que le ménage du dessinateur se resserrait plus étroitement que jamais par l'effet de la grossesse d'Alice, la honte et le désespoir s'abattaient irrémédiablement sur sa trop faible amie. A l'heure même où la jeune mère souriait à l'avenir plein de riantes promesses, Jeanne Maxens, perdue sans ressources, tuait tout bonheur et tout avenir pour elle.

XXVIII

C'était comme une main nerveuse la tenant à la gorge, étroitement, sans trop de rudesse, mais avec une continuité lente et implacable : vivait-elle encore, ne respirait-elle plus ? elle n'aurait su le dire.

Une torpeur sans nom, une sensation d'engourdissement évanouissement l'étendait à plat dans une position allongée sans que la connaissance lui revînt des êtres ni des choses. La note dominante de son état restait une stupeur énorme et confuse, dont elle ne pouvait sortir et qui la couchait là, irraisonnante, mais sans douleur explicable.

Au fond de son cerveau bouleverse tremblait une vague et indécise pensée, quelque chose de délicieux et d'odieux à la fois, qui n'avait pas de forme et allait sortir peu à peu de ces ténèbres de l'intelligence assoupie. Un vertige qui tenait en même temps des douceurs brumeuses du rêve et de l'irritante acuité de la réalité lui étreignait le corps, la rendant toute trépidante et cependant incapable de lever même un doigt, d'ébaucher un mouvement, de faire l'essai d'un geste.

Avant toute autre chose ses prunelles eurent l'impression d'un papillotement irisé dansant follement ; des paillettes bleues, vertes, jaunes, rouges, flambaient avec l'éblouissant scintillement de facettes de pierres précieuses.

Deux ou trois fois ses paupières se refermèrent pesamment pour échapper à cet aveuglant miroitement sans qu'elle pût se rendre compte de ce qui le produisait. Enfin elle remarqua qu'une lumière extérieure, celle de quelque réverbère, passant de biais, traversait les vitraux multicolores d'une grande fenêtre, placée juste en face d'elle, et se glissait sous d'épais rideaux d'une

merveilleuse nuance verte, où, sur des fleurs étranges, s'abattaient des oiseaux brodés.

Au plafond, du ventre d'un immense dragon, tordant son corps à plusieurs reprises, descendait une lampe de cuivre, travaillée à jour comme un bijou précieux. Des plats à fleurs vertes et bleues s'accrochaient entre des glaces à biseau encadrées dans de petites portes de mosquée en marqueterie. Partout des divans larges, à coussins épais, formés de superbes tapis persans.

Le lit, enveloppé de draperies soyeuses, vertes, à dessins d'or, ne paraissait que la continuation des divans et n'en était distinct que par les tentures originalement disposées pour le masquer et l'encadrer. Enfin une vaste toilette, coquettement ornée, supportait tout ce qui était nécessaire aux besoins les plus raffinés, depuis les ustensiles en verre de Bohême, jusqu'aux poudres de riz et d'iris, pinceaux, ciseaux, fards de toute sorte.

Immédiatement, se mettant sur son séant, avec un empressement mêlé d'un reste d'égarement, Jeanne Maxens reconnut l'endroit où elle se trouvait.

En même temps la mémoire lui revenait ; en même temps une irrésistible honte lui entraît au cœur, empourprant ses joues. Ce fut avec une terrible expression d'épouvante qu'elle porta les mains à sa figure en se voyant déshabillée, les épaules et les bras nus : une horrible douleur étrangla les mots dans sa gorge desséchée. Elle tremblait de tout son corps, ne pouvant maîtriser le flot hurlant des pensées désespérées qui lui battaient les tempes. Elle ! c'était bien elle, sur ce lit, dans cet état ! Maintenant elle commençait à comprendre l'énormité de la catastrophe : elle était perdue, à jamais perdue !

Comment donc faisaient les autres, ces femmes adultères qu'on lui avait montrées dans certains salons, souriantes, effrontées, coquettes, nullement différentes de leurs honnêtes voisines ? Comment levait-on encore le front après la faute ? Comment revoyait-on ses amies, ses parents ! Oh ! oh ! Il lui semblait que jamais, jamais elle ne pourrait plus se montrer, que jamais elle n'oserait affronter le grand jour. Tout le monde allait la regarder, la montrer au doigt, lire sa chute sur son front rougissant ! Qu'avait-elle fait ?

D'un bond elle fut debout, hors de cette odieuse couche, ne pouvant joindre deux idées, ni parler, ni examiner autour d'elle, toute à sa honte, toute à son crime !

Tandis qu'elle rajustait hâtivement son corsage, le cerveau encore engourdi, les bras lassés, le corps tremblant et vibrant, ayant à la bouche l'amertume de la coupe vidée jusqu'au fond, le déplaisir persécuteur de la volupté assouvie, elle crut entendre, au milieu du grand silence sourd de la petite pièce, une expression triviale.

C'est vrai, elle se croyait seule, elle l'avait oublié, lui, le séducteur, le véritable coupable. Elle se retourna et regarda, sentant s'accroître son épouvante, comme si son cerveau s'ouvrait subitement à quelque hideuse vérité.

Sous les draperies retombantes, dans la partie la plus sombre de la chambre seulement éclairée par le bec de gaz de la rue, André Avrin, tranquillement assis sur le pied du lit, roulait tout à son aise, sans se presser, une cigarette. Soigneusement, comme s'il eût été seul, il faisait tourner le papier mince entre ses doigts jaunis du bout, s'appliquant à ce petit travail d'adresse dont il était très fier, de manière à ce que le cylindre fût égal partout, ne paraissant nullement s'occuper de la jeune femme.

« Hein ! Vous voilà réveillée ! avait-il ricané en continuant. Une vraie carpe pour la pâmoison, ma chère ! Il y a des hommes qui aiment ça : pas moi ! Je vous ai crue évanouie, ma parole ! »

Elle n'avait pas compris, l'oreille seulement blessée par le son de la voix, l'intonation blagueuse, cynique. Un voile lui tomba cependant des yeux. Avec qui se trouvait-elle là ?

Un sanglot lui monta dans la poitrine avec une impétuosité terrible, et elle blêmit de frayeur, comme si elle eût senti un dernier espoir, une suprême ressource lui échapper. Est-ce que lui aussi allait la mépriser ! Oh ! Quelle effroyable et tardive révolte contre l'incompréhensible faiblesse de sa chair, contre l'impardonnable lâcheté de son action ! Elle était donc bien vraiment la maîtresse (maîtresse ! quel mot ironique !) de ce garçon, qui, là, les yeux riants, la passion repue, ne la regardait même pas et rangeait méthodiquement son tabac sur la feuille de papier, avec un geste satisfait d'homme rassasié.

« Eh bien ! mon bébé, quand nous reverrons-nous ? Tu me feras signe, n'est-ce pas ? Toujours à ta disposition. »

Cette phrase grossière et banale, ce tutoiement hâtif et impudent, par lesquels il semblait la traiter en place conquise, comme son bien, sa propriété, sa chose, la frappèrent au cœur, rudement.

Elle essaya. néanmoins de se maîtriser, de ne pas éclater. Après tout, si elle perdait aussi celui-là, que ferait-elle, que deviendrait-elle ? Balbutiant, forçant les paroles à dépasser ses lèvres révoltées, elle répondit :

« Je ne sais pas, je ne puis vous dire.

– Vous ne savez pas, vous ne pouvez me dire ! répéta-t-il railleusement en imitant sa voix.

– Monsieur !

– Ah çà, mon petit chat, nous n'y sommes donc plus ? Nous n'avons pas encore recouvré suffisamment nos esprits ? Tu peux me tutoyer, va ! »

Il eut un rire ignoble et un coup d'œil expressif.

« Oh ! oh ! oh ! »

Un frisson de dégoût et d'horreur lui plissa les traits, et elle porta les mains à ses yeux, suffoquée d'indignation, de honte, de remords. Cette fois, les larmes jaillirent violemment de ses paupières baissées.

« Quelle enfant ! Tu pleures ! » fit-il, essayant d'écarter ses doigts et se rapprochant.

Mais elle résista, poussée à bout, ne pouvant plus se contenir, dans une révolte désespérée.

« Fichtre ! Elle est moins amusante que la Baronne ! » murmura André, si haut que Jeanne l'entendit.

Il la comparait à cette fille, dont tout Paris parlait en ce moment, il osait ! – Qu'était-ce donc que son amant, que cet homme en qui elle avait cru, à qui elle venait de céder, trahissant son mari, ne reculant pas devant cette suprême honte ! – Une horreur grandissante l'envahissait et elle essayait encore de lutter, de ne pas céder à l'affolement qui montait de tous côtés en elle et l'enveloppait peu à peu. Mais elle voulut tout savoir, aller jusqu'au fond de ces ténèbres épaissies autour d'elle, de cette boue.

Les brides de son chapeau nouées, avant de remettre sa voilette, elle se tourna froide, presque calme, les lèvres serrées et le visage blême, vers

André Avrin.

Celui-ci, étonné, recula d'un pas prudemment. Elle remarqua ce mouvement de retraite, et son écœurement augmenta :

« Ne craignez rien, un mot seulement ? »

– Ma chérie !... »

Elle l'arrêta d'un geste impératif :

« Oh ! pas de phrases, je vous en prie ; contentez-vous de me répondre.

– A vos ordres, fit-il en s'inclinant avec une politesse exagérée.

– Je veux la vérité, entendez-vous ? toute la vérité !

– Parlez.

– Où suis-je ici ? Où m'avez-vous conduite ? »

Il balbutia, déconcerté, ne s'attendant pas à une pareille question :

« Je vous l'ai dit, chez un ami. »

Elle le regarda en face, avec des yeux fous :

« Chez un ami, jurez-le.

– Ah ! j'en ai assez, à la fin, de toute cette comédie. Après les jérémiades, l'interrogatoire ! Pourquoi pas un juge d'instruction !

– Je vous aime mieux ainsi ; vous êtes plus vrai, plus vous-même.

– Qu'importe !

– Vous ne voulez pas me le dire ? Je le saurai toujours. Ah ! un ami ! avec cet ameublement, cet intérieur de boudoir, cette chambre où tout révèle la femme ! Un ami, vous en avez menti.

– Dites-donc, vous n'êtes pas polie.

– Avouez, avouez donc ! – Que je sache tout, et combien vous êtes vil et à quel point j'ai été infâme. Encore une fois, où suis-je ? »

Avant qu'il eût pu deviner ce qu'elle voulait faire et l'en empêcher, elle se précipita vers la fenêtre et l'ouvrit. Malgré un brouillard blanc qui emplissait la rue, le réverbère placé en face de la fenêtre permettait de lire la plaque indicatrice portant ce nom *rue Milton*.

« C'est là que demeure mon ami, essaya d'affirmer André.

– Vous me croyez donc bien ignorante ! Vous avez oublié, je crois, que vous aviez affaire à une Parisienne, que les journaux sont bavards, que souvent les jeunes gens dans les salons oublient de se taire devant les

femmes, et que la maison ignoble de Lénore d'Ancre n'est plus un secret pour personne ! »

André était atterré.

« Et c'est ici que vous avez osé me conduire, moi ! »

A moitié folle, sans vouloir en savoir davantage, Jeanne s'enfuit, avec la hâte absorbante de quitter ce bouge.

La porte se referma sur André Avrin, qui resta immobile à la même place, sa cigarette terminée entre les doigts.

« Bah ! se dit-il. Une bégueule ! » Et il alluma philosophiquement le fin papier qu'il approcha de ses lèvres.

Dehors, la nuit épaississait les ténèbres, augmentées par l'envahissement progressif du brouillard, et noyait d'ombre la façade rose de la maison de la Baronne.

XXIX

Sans chercher à comprendre davantage, sans s'occuper de ce qu'elle faisait, Jeanne, la gorge oppressée, la poitrine bondissant d'un sanglot ininterrompu semblable à quelque pesant hoquet d'agonie, s'était sauvée, n'ayant qu'une préoccupation, fuir cette maison d'infamie ; qu'un désir, se cacher loin, bien loin.

D'instinct, en entrant dans la rue aveuglée de brouillard, elle s'était dirigée du côté où il paraissait le plus épais, ayant l'idée fixe de s'y enfouir, d'y disparaître, à l'abri des regards et des remarques.

Elle avait roulé deux fois son voile autour de sa figure, ne le trouvant pas assez épais pour dissimuler sa rougeur, masquer sa honte, La tête vide, ayant la douloureuse sensation d'un battant de cloche heurtant les parois de son crâne, elle allait vite, toujours droit devant elle, en plein brouillard, en pleines ténèbres. On n'y voyait déjà presque plus et ses pieds battaient machinalement le trottoir, l'emportant à l'aventure. Que lui importait ! C'était fini. Jamais plus elle ne devait revoir sa maison, jamais son mari ni ses amies : il fait nuit en elle comme autour d'elle.

La brume emplissait toutes les rues de son opacité blanchâtre, augmentant constamment par une progression lente et traîtresse, formant un mur flottant, intangible, que trouait par place quelque bec de gaz, dont la lueur jaunâtre et rétrécie s'apercevait seulement lorsque le bronze du candélabre était à portée de la main. A chaque clarté, Jeanne Maxens, si voilée qu'elle fût, baissait la tête, comme si on eût pu la voir.

De temps en temps des passants la frôlaient, disparaissant semblables à des ombres ; les uns chantant à tue-tête pour avertir de leur présence, ou pour s'amuser, avec la badauderie du Parisien que tout événement

inaccoutumé incite à la joie bruyante ; les autres glissant, un moment entrevus, puis envolés fantomatiquement.

Constamment avec l'acharnement cruel d'un lancinant cauchemar, les dernières heures écoulées repassaient dans l'esprit de la jeune femme. André Avrin l'attendant dans une voiture, à quatre heures de l'après-midi, à l'angle de la rue Blanche et du boulevard de Clichy ; elle, montant dans cette voiture, follement, sans écouter le dernier appel de sa conscience ; puis l'entrée dans une maison qu'elle n'avait pas même regardée, après un long détour par des rues inconnues, l'ensorcellement et le brutal réveil, trop tard, une fois la faute accomplie !

A mesure que ces souvenirs revenaient, irritants, féroces, encore tout chauds, elle sentait au cœur une douleur plus aiguë, et se disait que rien ne parviendrait à effacer cela, rien que la mort. Jamais elle ne pourrait rentrer chez elle, pleine de cette tiédeur de l'adultère ; il lui fallait le châtiment terrible, la suprême et vengeresse expiation.

Maintenant elle ne fuyait pas seulement le monde, elle se fuyait elle-même, ayant l'implacable dégoût de son honneur perdu, de son corps flétri, de sa chair souillée par l'infamie.

L'idée de mort s'élevant plus forte, plus vibrante dans son cerveau, elle s'y accoutumait davantage, la discutant, la raisonnant, la trouvant seule possible. Pas d'autre issue. Elle mourrait et on ne saurait jamais rien ; on croirait à un accident, à une catastrophe, à tout, excepté à un suicide. On la plaindrait et on la pleurerait, car elle emporterait la honte avec elle, sans qu'il pût en rien rejaillir sur les autres, sur l'innocent, sur son mari.

Alors, brusquement décidée, elle s'arrêta, cherchant à s'orienter, à comprendre où elle était. Justement le temps la favorisait, propice aux sinistres.

Partout, autour d'elle, un mur impénétrable, une nuit profonde, cotonneuse, dont l'anormale blancheur fatiguait la vue. Elle hésitait, inquiète de la direction à prendre, lorsqu'un coup de sifflet strident arriva jusqu'à elle, puis l'essoufflement haletant d'une machine, l'étourdissant fracas d'un pétard. Le chemin de fer était là, tout près ; ses doigts rencontrèrent une grille.

Un certain temps, elle la longea, attendant une éclaircie, un bec de gaz. Quelque chose remuait dans les ténèbres, elle reconnut une station de fiacres, puis la baraque du surveillant. Elle demanda où elle se trouvait.

« Rue de Rome, Madame, à l'angle de la rue Legendre.

– Merci. »

Jeanne continua, toujours en ligne directe, se guidant sur la grille.

La mort était là, à côté d'elle. Qu'elle trouvât un moyen de passer la grille et elle pourrait se jeter en bas, se laisser rouler sur la voie ferrée. Malgré elle, un frisson d'horreur lui courut par tous les membres, à l'idée d'être déchiquetée, broyée, par la locomotive. Peut-être ne serait-elle que mutilée, affreusement blessée. Il y eut une insurmontable révolte de tout son être, à l'épouvantable pensée. Non, ce n'était pas possible ; du reste, la grille haute, solide, était infranchissable. Elle poursuivit sa marche désespérée.

Invisibles, dans l'ombre, des hommes, des femmes passaient toujours, employés rentrant chez eux après les heures abêtissantes du bureau, petites ouvrières ayant fini leur journée, ouvriers regagnant le logis où la soupe les attendait, chauffant au coin du feu, avec la bruyante gaieté des enfants, l'empressement des ménagères. Oh ! tout cela perdu, à jamais perdu ! Jeanne sentit ses yeux s'emplir de larmes. Son mari, lui, allait, en rentrant, trouver la maison vide, le foyer déserté, la ménagère disparue !

Mourir, mourir ! Comme c'était long ! Comme c'était loin ! Elle eût voulu en finir tout de suite, mais de quelle manière ?...

Un bruit de voix, des éclats de rire montaient de quelque gouffre invisible, sur sa droite, au-dessous de la grille. Des becs de gaz lui firent reconnaître vaguement une gare, la gare des Batignolles. Elle traversa rapidement un pont, au coin duquel elle avait lu « *rue Cardinet* ».

Plus loin, plus loin encore. Là, devant elle, un peu à gauche, une lumière rouge, étincelante, crève le brouillard ; elle s'approche, c'est un marchand de tabac. Ah ! encore une plaque bleue à lettres blanches : *Boulevard Péreire Sud*. Jeanne va toujours. Une simple haie la sépare, à présent, de la voie ferrée ; le chemin de fer de ceinture passe, en contre-bas, à quelques mètres, et le talus est en pente douce : ce serait facile ! Non, décidément cette mort-là est trop affreuse.

Des arbres se succèdent, puis un bec de gaz tout seul. Où est-elle ? Cela ressemble à un pont. En face, une maison rougeâtre porte l'inscription *Hôtel du Rhin*. Elle s'arrête, égarée.

Deux ouvrières la croisent.

« Pourriez-vous me dire où je suis ?

– Rue Saussure ; si vous allez à Levallois-Perret ou à Asnières, c'est toujours tout droit. »

Elles rient et chantent en disparaissant dans la nuit de plus en plus opaque.

Asnières ! elle n'a retenu que ce nom, et soudain son cerveau travaille. Asnières ! La Seine ! Le moyen est trouvé, plus d'hésitations, plus d'embarras. Certes c'est bien la mort qui lui convient ; jamais le grand fleuve ne contiendra trop d'eau pour la purifier, laver l'immonde souillure de son corps profané. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt ?

Allons ! courage ! la délivrance est là, au bout. Elle se sent bien lasse, bien brisée, mais elle se reposera pour toujours, bercée dans le grand linceul mouvant dont les froides caresses l'envelopperont étroitement. Il lui semble qu'elle est déjà roulée dans la murmurante chanson du fleuve, et elle ne ressent pas trop d'horreur de ce genre de mort.

Maintenant qu'elle a un but, qu'elle a pris une décision, il lui paraît que la moitié de sa peine a disparu. Elle marche mieux. Il y a environ une heure qu'elle va ainsi sans se reposer, sans s'arrêter, heureuse de cette fatigue brutale qui lui rend tout le corps douloureux et sensible, et elle croit marcher depuis des heures, tellement cette nuit continuelle est lassante, tellement cette course en aveugle, à l'aventure, fait

durer les minutes.

Sur sa gauche des guinguettes se suivent, autant qu'elle peut en juger par les intérieurs éclairés qu'elle distingue ; son bras frôle les volets peints en rouge et les vitres flambantes. Ensuite, un tapage de marteaux et de ferrailles, d'enclumes et de plaques de tôle s'élève des deux côtés, incessant, assourdissant ; une porte ouverte laisse voir un brumeux intérieur de forge, plein d'étincelles : ce sont les ateliers du chemin de fer.

Elle s'avance en pleines ténèbres, tout est obscur ; elle étend les bras pour se préserver des chocs inconnus.

« Porte d'Asnières ? » crie une voix, non loin d'elle.

Un habitant de la banlieue demande son chemin ; Jeanne le suit. Des douaniers fument devant une maisonnette basse. Elle a passé les fortifications. Plus de réverbères, seulement de loin en loin un tronc d'arbre qu'elle évite, avançant prudemment, comme si elle avait un bandeau sur les yeux. Ah ! le dur et pénible chemin de la Passion ! quelle voie douloureuse, quelle expiation !

On entend parler ; des lumières vont et viennent : ce sont des hommes munis de lanternes, des gardiens de la paix secouant des torches de résine. A droite et à gauche, deux maisons semblables, deux marchands de vin. Jeanne frappe du talon le rude et inégal pavé de Levallois-Perret et s'engage dans la grande artère centrale, route d'Asnières.

Le brouillard est moins dense le long des maisons, des magasins largement éclairés, et la pauvre femme glisse comme une ombre rapide devant toutes ces devantures, semblables à des boutiques de village. Des enfants crient, courant à travers la brume, se poursuivant gaminement ; de l'intérieur des restaurants et des débits de liqueurs s'envolent des bruits de verres, d'assiettes, de vaisselle : partout on dîne, on s'amuse, on mange, on boit. Les boutiques cessent ; un réverbère jette sa lueur jaune sur un poteau : *Octroi*. Bientôt elle y sera !

Mais elle voudrait savoir l'heure, un caprice bizarre, machinal ! Une boutique se présente, à gauche, volets clos ; grâce au gaz elle peut distinguer les mots « *Monuments funèbres*. » Un frisson lui glisse dans le dos. Une autre est encore ouverte ; elle avance la tête : ce sont des tombes neuves, des croix de marbre. Elle s'enfuit et manque de s'égarer ; une espèce de courbe se fait dans le mur : une affiche qui s'y trouve la renseignera peut-être ? Le papier officiel commence par cet en-tête en gros caractères « *Cimetière* ». Partout, toujours de tous côtés la mort l'appelle !

Madame Maxens reprend sa marche lourde, traînant péniblement ses jambes qui ne peuvent plus la porter, maudissant sa faiblesse et se forçant à aller quand même, avec un farouche entêtement. Après être passée, sans s'en apercevoir, sous un pont de fer, elle sent que le chemin monte un peu. Est-ce bientôt le but ?

A gauche, tout en haut, on entend passer des trains. Une fenêtre s'ouvre, brillamment illuminée, jetant le miroitement de la flamme sur des casseroles accrochées : c'est la cuisine d'un hôtel meublé. Contre la croisée, l'indication « *Route d'Asnières* » ; c'est bien la bonne voie.

Toujours tout droit ! Toujours tout droit ! Comme la rue monte ! Ses jambes s'engourdissent ; elle ne pourra jamais arriver. Sans doute c'est le calvaire final. Allons, encore un effort. Une dernière maison s'éclaire, à droite, en pleine nuit : « *Matelote et friture* ; » la Seine !

Avec un redoublement d'énergie Jeanne se raidit, s'enlève dans un dernier élan. Épuisée, elle entend les planches des trottoirs du pont résonner sous ses pieds : elle y est.

Ses mains se crispent à la balustrade qui sert de garde-fou. Une humidité pénétrante s'élève, l'enveloppe et l'enserme d'un manteau de glace. La jolie Parisienne frissonne et claque des dents ; tout à l'heure, elle aura plus froid encore.

Rien ! autour d'elle, devant elle, derrière elle, rien que cette nuit d'une sinistre blancheur de linceul. La tombe la tient déjà ; lentement le drap funéraire se glisse sur ses épaules pour l'ensevelir plus vite.

En se traînant, elle gagne le milieu du pont. Un réverbère allumé s'y dresse, et sa lumière arrive à .peine jusqu'à elle : on dirait quelque lamentable cierge, d'une longueur démesurée, planté au bord d'un catafalque.

S'appuyant les deux coudes à la barrière de bois, elle essaye de regarder : on ne peut rien voir. En prêtant l'oreille au milieu du cotonneux et implacable silence, madame Maxens perçoit un bruissement sourd, continu, la sanglotante caresse de l'eau contre les piles. Elle est seule, pas une voiture n'ébranle ce pont que le moindre passant suffit à faire trembler : rien que la nuit, rien que le brouillard, rien que la tombe glaciale et ignorée. Si, derrière elle, assez loin, un tapage caverneux se produit ; avec un ouragan de sifflets, un train passe au-dessus de la Seine, sur l'autre pont. Quelle solitude ensuite et quel silence !

Ce que Jeanne ressent surtout, c'est l'énorme fatigue de son pauvre corps brisé par cette marche forcée, la plus dure qu'ait jamais faite la mondaine Parisienne, si coquette, si mignonne, si choyée.. Ses pieds lui semblent à vif

sous les bottines minces, les élégantes et incommodes chaussures à talons hauts. Bah ! elle sera bientôt insensible à toute douleur, à toute souffrance. Pour cela il lui suffira de se laisser aller pardessus la balustrade, dont les grosses poutres massives lui paraissent en ce moment étrangement minces et fragiles.

Elle regarde le vide insondable, essayant de percer l'épaisse couche de brume ; mais non, elle ne voit rien : elle se perdra dans le brouillard comme un atome, une chose futile et frivole qui s'évanouira en fumée, en impalpable vapeur.

Le vertige de l'inconnu l'appelle : un suprême adieu, semblable à un souffle d'agonisant, caresse ses lèvres qui tremblent sur les dents volontairement serrées. Elle se penche au-dessus du gouffre énorme, absorbant ; elle se penche davantage, toujours.

Plus rien ! L'expiation est complète ; le grand fleuve lavera le corps souillé de Jeanne Maxens, et sa mémoire restera pure.

XXX

« Mon cher Germain, annonça Fernand en entrant précipitamment, je viens te faire mes adieux.

– Tu pars ?

– Nous partons.

– Bah ! dans la position où est ta femme !

– Raison de plus, mon ami ; c'est même cela qui me décide.

– Explique-moi. »

Quittant plume et papier, Germain Durand s'était levé pour aller au-devant de son camarade.

« Dame ! après ce terrible accident arrivé à sa meilleure amie, ma pauvre Alice est dans une situation navrante : l'esprit, le cœur, les nerfs, tout travaille à la fois. Tu comprends que cela ne peut durer ; il faut une diversion.

– Tu as raison.

– Alors, je la dépayse ; je l'emmène dans le Midi, en face de la Méditerranée, à la petite villa de Cannes qui appartient à mon beau-père. Là elle achèvera de se remettre et je ne reviendrai à Paris qu'après la naissance du petit bonhomme attendu. En août, je serai sans doute de retour. »

Ils s'entretinrent ensuite de la récente catastrophe. On avait enterré madame Maxens, trois jours auparavant. Le corps, à peine défiguré, ne paraissant pas avoir séjourné plus de douze heures dans l'eau, avait été retrouvé le matin, retenu dans les ajoncs de l'île Robinson, la plus rapprochée de la rive droite de la Seine, à Asnières.

Tous les journaux relataient le fait et, comme rien ne pouvait faire soupçonner un crime, encore moins un suicide, on mettait cette mort au

nombre des divers accidents causés par l'épais brouillard de la soirée précédente, brouillard qui avait persisté durant toute la nuit avec une intensité inaccoutumée.

M. Maxens, en proie à une épouvantable inquiétude, avait attendu sa femme, sans pouvoir comprendre ce qui la retenait si longtemps absente. Rongé par l'anxiété, il avait refusé de dîner, courant chez tous leurs amis pour avoir quelque renseignement sur la jeune femme disparue. Personne ne l'avait vue, personne ne put lui fournir d'indications. Toute la nuit se passa ainsi.

Le lendemain, vers midi, on était venu assez brutalement l'informer que le corps d'une femme venait d'être découvert par un pêcheur, à Asnières. Dans la poche de la robe un carnet en cuir de Russie contenait plusieurs cartes au nom de madame Maxens ; une enveloppe de lettre avait donné l'adresse rue Blanche. C'était elle.

Comment se trouvait-elle là, noyée ? personne ne pouvait le dire. S'était-elle perdue dans le brouillard en traversant un pont, avait-elle suivi les berges de la Seine, en croyant longer les quais ? On ne le saurait jamais.

Seul, André Avrin eût peut-être pu fournir un renseignement, en donnant l'emploi de ses dernières heures ; mais, terrifié par l'horrible nouvelle, il s'épargna l'infamie suprême de l'odieuse révélation, même à Lénore d'Ancre, qui ignore toujours à quelle femme la chambre Persane avait donné l'hospitalité et qui du reste ne s'en préoccupa nullement. Quant au séducteur, il se tenait coi, avec le remords vague de cette affreuse mort. Pour lui il n'y avait pas de doute, le suicide était patent. L'affolement de Jeanne Maxens, quand elle l'avait quitté, lui révélait tout ce qui s'était passé dans le cerveau de la pauvre femme : elle avait couru à la mort comme à une délivrance, sous le coup de fouet du remords. Il ne parut pas à l'enterrement de sa victime.

Fernand Rénal, malgré certains doutes, croyait plutôt à un accident. Mais Germain Durand, le prenant par la main, le conduisit en face de la grande table sur laquelle il travaillait.

A côté des paperasses entassées çà et là, des cahiers entièrement couverts d'une écriture que le dessinateur connaissait bien, des livres s'amoncelaient en désordre, un peu partout ; Fernand lut machinalement quelques titres : *le*

Nervosisme par Borel, les Leçons sur le système nerveux de Charcot, l'Hystérie par Landouzy, les Névroses par Axenfeld, et tous les ouvrages de Bouchut, Tissot, Duvivier, Chairou, ces savants analystes de nos nerfs et de nos cerveaux. Enfin un gros manuscrit portait en belle ronde majestueuse cette suscription :

LA NÉVROSE PARISIENNE

et, comme épigraphe, les vers fameux :

« Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris... »

« Ah ! tu travailles toujours à ton livre ! remarqua le jeune artiste.

– Oui, mon cher, et tu me vois là, en plein laboratoire, entouré des maîtres les plus savants, les plus doctes en la matière que je désire traiter. Eh bien ! veux-tu connaître mon opinion sur la mort de madame Maxens ?

– Tu ne crois pas à un accident ? demanda vivement le dessinateur.

– Tiens ! regarde plutôt ? »

Ouvrant le manuscrit, il feuilleta un certain nombre de pages, puis trouvant ce qu'il cherchait :

« Voici mon chapitre relatif à la pauvre femme : vois-tu la conclusion ?

– Suicide ! »

Fernand releva la tête pour examiner son ami :

« Tu penses donc qu'elle s'est tuée ?

– J'en suis sûr : la progression était inévitable, parce que, au fond, madame Maxens était une honnête femme.

– Ça, je le jurerais comme toi.

– Oui, oui ; mais, cerveau détraqué, pas d'équilibre dans les idées. Elle a suivi la marche fatale à laquelle la condamnait son genre de névrose, qu'elle irritait au lieu de soigner. Après l'adultère, le dégoût, le remords ; alors, à la suite d'une lutte plus ou moins longue, elle n'a vu qu'un moyen de sortir de cette fange, qu'un dénouement, le suicide, et elle s'est tuée !

– Mais le séducteur, ce gredin !...

– Oh ! celui-là, pas innocent de la faute, non ; mais bien innocent du crime ! Du reste, tu as dû remarquer qu'on ne le voyait plus depuis la catastrophe.

– C'est vrai, il a disparu.

– Ne t'inquiète pas ; son châtiment n'est pas loin de lui. Jeanne Maxens a fini dans la mort ; lui, finira dans la boue, en compagnie de son aimable maîtresse la Baronne, qui figure dans mon étude, au chapitre de la nymphomanie. Ces deux êtres ne se quitteront plus et ils périront l'un par l'autre d'une indigestion de vase et d'ordure.

– Pauvre Jeanne !

– Va, mon cher Fernand, pour elle cela vaut mieux : son esprit malade n'eût jamais trouvé le repos. Elle avait épousé sans amour un homme qu'elle ne comprenait pas et qui ne pouvait la comprendre ; sous la double influence de l'oisiveté solitaire et de la curiosité nervosique, elle a été à l'amant ; elle n'a pas trouvé le changement cherché, n'a senti que la salissure honteuse et, tout naturellement, ses idées ont tourné au suicide. C'était fatal et organique !

– Son mari l'ignorera toujours, heureusement pour lui.

– Certes, et tu auras soin de garder pour toi seul la révélation que je viens de te faire, logique déduction de mes études.

– Je n'en ai que plus de hâte d'emmener Alice loin de ce Paris dangereux et perturbateur.

– Hé ! hé ! Ta chère femme est également un des personnages de mon ouvrage.

– Comment ! s'écria Fernand, déjà inquiet.

– Oh ! Rassure-toi ! D'abord je ne cite personne ; mes études sont anonymes ; mes figures, composées de différents individus et absolument incorporelles.

– Tu me faisais peur.

– Est-ce que madame Alice Rénal pouvait échapper à mon observation ? C'est aussi une nerveuse.

– Guérie, je l'espère.

– Aussi, regarde comment se terminera le chapitre qui lui est consacré ? »

Du doigt il indiqua des notes prises au crayon : *Guérison par la naissance de l'enfant et le développement raisonné de l'esprit de famille.*

« Ah ! ça, mais tout le monde y figurera donc dans ce livre terrible ?

– Mon cher, Parisiens, et Parisiennes appartiennent à ma plume comme ils appartiennent à ton crayon ; nos deux manières de les étudier se complètent. »

XXXI

Dans la chaleur lourde et accablante d'une fin de journée d'août 1878, le soleil descend au-dessus du Palais de l'Industrie, inondant les Champs-Élysées de ses brûlants rayons.

Germain Durand a fini par trouver, pour ses amis, une excellente place entre les arbres, tout près du trottoir, sur le côté droit de l'Avenue, presque à la hauteur de l'aile gauche du Palais. Fernand a fait asseoir sa femme et la nourrice, qui porte son fils, dans un de ces légers fauteuils de fer imitant le jonc ; par surcroît de précaution, les deux femmes tiennent ouvertes leurs grandes ombrelles doublées de soie bleue.

Ils sont là en famille, au premier rang, pour voir passer les voitures, le grand déversement quotidien vers le Bois de Boulogne ; Je dos calé, à leur aise, ils regardent en badauds l'amusant défilé.

Il est près de six heures ; le mouvement de va-et-vient est dans toute son activité, augmentée encore par l'afflux des étrangers arrivés pour voir l'Exposition universelle. Germain, très en verve, leur détaille les promeneurs et les promeneuses.

En haut, l'Arc de Triomphe, découpant son pesant carré de pierre, ouvre son énorme porte sur un pan de ciel jauni, d'une tonalité passée ; le monument et toute la grimpée de l'Avenue se noient à demi dans un brouillard bleu violacé, donnant un joli fond d'aquarelle au paysage. De chaque côté s'entassent des bouquets d'arbres, avec des sommets arrondis, une succession douce de moutonnements, vert-noir à gauche, vert tendre et roux à droite. Par dessus flambe l'ardent poudrolement du soleil, qui étale sa réverbération sur toute la longueur de l'Avenue, détachant les êtres et les

choses vivement, avec ces contours nets et accentués que l'on remarque dans les peintures de Fortuny.

Fernand, de son œil d'artiste, suit toutes ces dégradations de tons, s'amuse à ces jeux de lumière, faisant remarquer à ses compagnons la transparence glauque des massifs ombreux traversés par les rais ensoleillés, les nuances tendres de ce grand ciel uniformément bleu.

« Ma parole, il y a des moments où je crois encore me trouver à Cannes ; n'est-ce pas, Alice ?

– Oh ! oh ! fait la jeune femme. Là-bas le ciel était plus foncé.

– C'est, ma foi ! vrai ; mais j'ai encore tellement dans les yeux le merveilleux pays où nous venons de passer sept mois, que je ne vois plus qu'à travers lui. »

Ils sont revenus tout récemment, juste un mois après la naissance d'un superbe garçon. Alice, complètement remise, est guérie ; radieuse, elle partage son attention entre son mari et le ravissant petit être, dont les yeux s'ouvrent à peine et dont la figure rose s'arrondit tous les jours.

Ah ! le passé est bien passé ; la douloureuse fin de Jeanne Maxens est même déjà un souvenir mélancolique qui s'effacera peu à peu. Elle a tant de préoccupations d'une autre nature, la jeune mère ! Aussi tout le romanesque d'autrefois, tous les nuages irisés et hallucinants, qui emplissaient le cerveau de la jeune fille et de la jeune épouse se sont envolés sans retour. Pouvaient-ils lutter contre cette vivante et accaparante réalité, contre ces bras potelés, ces adorables chairs et ce cri pénétrant, ce vagissement qui fait battre le cœur !

Maintenant Alice est mère, et sa maternité a chassé les folles idées, comme un souffle pur et sain chasse les nuées d'orage. Il n'y a pas de rêvasserie éthérée qui puisse tenir contre ce fait de l'enfant, cette constante et matérielle préoccupation du fruit des entrailles, pour lequel on a souffert et lutté contre la mort.

Dès qu'elle avait pu sortir, reprendre ses habitudes, Fernand avait parlé du retour à Paris, où ses travaux le rappelaient, et ils étaient revenus.

Le hasard d'une promenade les conduisit aux Champs-Élysées, où ils avaient rencontré Germain Durand, toujours en quête de types à étudier, et, sur son conseil, on venait de prendre place pour regarder défiler le Paris

mondain et flâneur, les monomanes de la promenade au Bois de quatre à sept heures.

A leur gauche, à l'autre extrémité de l'Avenue, l'Obélisque dressait son aiguille plâtreuse et décolorée ; semblable à quelque long bâton de craie, elle se détachait sur les ruines du pavillon de Philibert Delorme, la partie centrale des Tuileries, dont tous les détails étaient nets et corrects comme dans un dessin à la chambre claire.

« Tiens, une noce ! dit Alice.

– La promenade traditionnelle ! appuya Germain en se levant. Voyons si la mariée est jolie ? » Il essayait de voir à travers les portières des grandes voitures trotinant d'un pas de cérémonie au milieu de la foule des véhicules de toute nature et de toute origine gravissant l'Avenue.

Le massif omnibus jaune *Hôtel-de-Ville-Porte-Maillot* roulait à travers ce flot, qu'il dominait avec son branlant public de l'impériale, mettant un groupe de population pressée et travailleuse dans ce tas de promeneurs, emportant à grande volée, à travers les fainéants blasés de la vie parisienne, tous les lassés du labeur de la journée, qui regagnaient leurs logements de Neuilly et des boulevards extérieurs.

Cliquetant, sonnaillant, grelottant, le défilé allait toujours, ininterrompu, se pressant ou se ralentissant, suivant les moments de presse, avec sa tapageuse musique, composée du bercement rythmé des mors, des grelots, des chaînes et de tout le brillant attirail des équipages de luxe. Par moments un large claquement de fouet coupait d'un bruit sec les multiples résonances, qui reprenaient ensuite de plus belle.

Alice Rénal s'amusait comme une enfant de cette vie fiévreuse, déroulant sous ses yeux mille aspects différents, et ne pouvait se lasser de regarder.

Tantôt, c'était une actrice à la mode, appuyée à un coussin de satin et cherchant des amis ou des visages de connaissance dans le monde assis le long de l'Avenue. Tantôt un tilbury, enlevé par un cheval piaffant et hennissant, que conduisait un jeune gommeux, raide, empesé, faisant des effets de fouet, tandis que, bras croisés, le menton coupé par son col, le domestique se laisse aller au balancement de la légère voiture secouée sur ses roues hautes. Tantôt un gros banquier, étalé dans sa voiture découverte comme un sac d'écus avachi sur la banquette, venant se reposer des

brisantes émotions de la Bourse. Tantôt le grand landau sévère d'une famille du faubourg Saint-Germain. Tantôt le coupé-boudoir d'une jolie fille à l'œil émerillonné, guettant une proie sous le store à moitié baissé. Tout Paris enfin, le tout-Paris fainéant, le tout-Paris joueur, le tout-Paris galant, le tout-Paris qui s'amuse.

Il y avait d'amusants contrastes entre la belle tenue des chevaux de prix, luisants, soignés, portant haut, faisant orgueilleusement sonner les gourmettes, les mors, les anneaux d'argent, et le trot harassé du cheval de fiacre, qui s'écrase contre terre, les côtes au vent, l'échiné basse.

Mais ce qu'on voyait passer et repasser sans cesse avec une monotone régularité, ce qui dominait au milieu des élégants, des élégantes, des oisifs de toute espèce, c'étaient les filles.

De tous côtés, il en surgissait toujours. Dans des voitures de louage, dans des fiacres, dans des landaus, dans des coupés à leur chiffre, s'étaient des femmes peintes, des cocottes, des filles entretenues, toute la haute et la basse galanterie parisienne. C'était l'envahissement lent, continu, toujours croissant, de Paris par le vice.

Tout à coup, il se fit un mouvement le long de l'avenue ; des promeneurs s'arrêtaient, intrigués ; tout le monde regardait, soit avec étonnement, soit avec curiosité.

Dominant toutes les autres voitures, une magnifique calèche s'avavançait, triomphale, très doucement, dans un véritable éblouissement, tellement le soleil faisait miroiter et multipliait l'éclair des aciers, des chaînes, des lanternes et des ferrures. Les deux chevaux noirs, des bêtes splendides, d'une pureté de formes parfaite, s'avavançaient en steppant, gardant un joli trot sur place, un trot contenu, qui laissait bien le temps de voir et d'admirer.

Le buste droit, mettant en valeur le puissant développement de la poitrine, les bras tendus, en toilette de satin noir uni, une femme, dont la chevelure dorée semblait flamber sous les rayons du couchant, conduisait elle-même ce royal équipage. Derrière, debout sur une mince planchette, un petit groom, culotté de peau blanche, en bottes à revers jaunes, ne se retenant qu'à l'aide de deux tresses de soie noire, sautillait, secoué par le

balancement de la calèche. Sur les panneaux s'écartelait un large écusson à personnages.

La tête haute, d'énormes boutons de diamant aux oreilles, la jeune femme regardait devant elle, impassible, avec l'air hautain d'une majesté. De temps en temps, à la rencontre de certaines femmes, dans des voitures de grande remise principalement, son œil, s'humanisant, avait un éclair de convention, une expression d'entente.

Quand elle arriva à la hauteur du groupe formé par Fernand et les siens, Alice la contempla, très étonnée.

« Qu'est-ce que c'est que cette dame que tout le monde regarde ? demanda la jeune femme.

– Ça, madame, riposta Germain railleur, c'est pas grand'chose.

– On dirait une reine !

– La majesté du vice, peut-être !

– Vous la nommez ?

– Lénore d'Ancre, surnommée la Baronne ; de son vrai nom mademoiselle Beurot ! »

Après une courte et rapide rougeur, dont Germain avait seul le secret, Fernand ayant repris son calme regardait, lui aussi, le cœur envahi par un profond dégoût. Il sentait comme un remords, une profonde honte en présence de ce triomphe de la prostitution, de cette grande coulée de débauche qui roulait sous leurs yeux, semblable à un fleuve boueux et méphitique à travers Paris, à travers la société, emportant çà et là quelque égaré, dont il aurait pu faire partie, roulant dans ses flots empoisonnés les faibles, les lâches, les misérables.

« Alors c'est tout bonnement une fille ? interrogea la jeune mère avec une moue désappointée.

– Oh ! elle ne s'en cache pas, continua Germain, et c'est dommage que vous ne puissiez pas voir les armoiries gravées sur sa voiture ! »

Il se mit à rire, et reprit :

« Vraiment, je ne sais où s'arrêtera l'impudente effronterie de cette drôlesse !

– Pourquoi donc ?

– Parce qu’elle a eu l’aplomb de choisir, pour ses armes, de véritables armes parlantes, ce bijou de peinture murale trouvé à Herculaneum, où l’on voit deux jeunes femmes marchander de petits amours ailés qu’une autre femme tient dans une cage.

– En effet, c’est raide ! s’écria Fernand.

– Une enseigne, mon cher.

– Oh !

– Aussi, dans mon livre, je lui ai consacré un chapitre tout spécial.

– Bah !

– Dame, ce n’est pas trop d’honneur pour elle ! Songez, mes chers amis, que je la suis pas à pas, depuis son enfance, que je l’étudié comme une curiosité, comme un champignon vénéneux, comme on étudie un animal intéressant, féroce, dangereux, rusé, plein de vice et de corruption !

– C’est bien vrai ! murmura tout bas Fernand.

– Contemplez-moi un peu ce révoltant triomphe de la gueuse, écrasant tout le monde ! N’a-t-elle pas l’air de quelque puissante déesse de l’impudeur, secouant ses jupes sur la grande ville, semant autour d’elle l’odeur fiévreuse, l’odeur capiteuse qui grise et qui rend fou, l’odeur perfide de sa chair voluptueuse ? C’est la vraie conquérante, la marchande de plaisir, à laquelle tous courent, haletants, affolés.

– Pouah ! soupira Alice. La vilaine créature !

– Elle m’a donc servi de type général pour englober et peindre en elle toute sa classe.

– Vous l’appellez ?

– *La Vendeuse d’amour.*

– Ah ! ah !

– C’est bref et ça dit tout ! »

Comme pour chasser de son esprit ce spectacle impur et décourageant, Alice avait pris son fils sur ses genoux et l’embrassait éperdument, avec le passionné délire des mères pour leurs enfants.

D’un geste expressif Germain Durand montra le délicieux groupe à son ami.

Celui-ci, après le frisson agréable et passager de l’homme qui reconnaît le grand danger auquel il a échappé, sentit le besoin, en présence de cette

gloire de la débauche, d'affirmer aussi l'ivresse pure et saine du foyer domestique, l'inaltérable bonheur des joies honnêtes. Il entourait de ses bras étendus la mère et l'enfant, les étreignant doucement :

« Mes chéris, que je vous aime ! dit-il avec un tendre élan du cœur.

– Oui ! termina Germain. Unissez-vous pour mieux résister au flot fangeux qui tente de monter. La famille sera plus forte que tout ; la femme et l'enfant, la mère et l'épouse, voilà le refuge inviolable. Cela seul est vrai, et bon, et durable ! »

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Gustave Toudouze. La Baronne, mœurs parisiennes

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6560051c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA BARONNE MOEURS PARISIENNES
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 15. Chapitre XV
 16. Chapitre XVI
 17. Chapitre XVII
 18. Chapitre XVIII
 19. Chapitre XIX
 20. Chapitre XX
 21. Chapitre XXI
 22. Chapitre XXII
 23. Chapitre XXIII
 24. Chapitre XXIV
 25. Chapitre XXV
 26. Chapitre XXVI
 27. Chapitre XXVII
 28. Chapitre XXVIII

- 29. Chapitre XXIX
- 30. Chapitre XXX
- 31. Chapitre XXXI
- 3. À propos de cette édition numérique